

Alfred Adler (1930)

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitres XV à XXX

Traduction du Dr. H Schaffer

Ouvrage épuisé.

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Alfred Adler (1930)

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée (1930)

Chapitres XV à XXX

Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Alfred Adler Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée (1930). Préface et traduction du Dr. H. Schaffer. Paris : Éditions Payot, 1961, Bibliothèque scientifique, 379 pages. Chapitres XV à XXX (pp. 198 à 375). Le texte de la 4^e édition allemande de 1930 a été utilisé pour cette traduction.

OUVRAGE ÉPUISE.

En produisant une édition numérique de cet ouvrage, nous voulons protéger cet héritage intellectuel et contribuer à le diffuser à toute la francophonie.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 24 avril 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Préface du traducteur, le Dr H. Schaffer (1957)

Introduction

Chapitre I. -	La psychologie individuelle comparée, ses principes et ses résultats
Chapitre II. -	Hermaphroditisme et protestation virile, problème central de la névrose
Chapitre III. -	Contribution à la pratique de la psychologie individuelle comparée
Chapitre IV. -	Traitement des névroses par la psychologie individuelle comparée

Étiologie

- a) Le sentiment d'infériorité et sa compensation
- b) L'arrangement de la névrose
- c) Le traitement psychique des névroses

Annexe

Chapitre V. -	Contribution à l'étude des hallucinations
Chapitre VI. -	Psychologie de l'enfant et étude des névroses
Chapitre VII. -	Psychothérapie de la névralgie du trijumeau.
Chapitre VIII. -	Le problème de la distance
Chapitre IX. -	Attitude masculine chez les névrosées
Chapitre X. -	Contribution à l'étude de la résistance pendant le traitement
Chapitre XI. -	Syphilophobie
Chapitre XII. -	Insomnie nerveuse
Chapitre XIII. -	Contribution de la psychologie individuelle comparée à l'étude des insomnies
Chapitre XIV. -	Homosexualité
Chapitre XV. -	La névrose obsessionnelle.
Chapitre XVI. -	L'idée obsessionnelle, moyen de valorisation de la personnalité
Chapitre XVII. -	Anorexie mentale
Chapitre XVIII. -	Des rêves et de leur interprétation
Chapitre XIX. -	Le rôle de l'inconscient dans la névrose
Chapitre XX. -	Le substratum organique des psychonévroses , contribution à l'étude de l'étiologie des névroses et psychoses
Chapitre XXI. -	Mensonge vital et responsabilité dans la psychose et la névrose
Chapitre XXII. -	Mélancolie et paranoïa mélancolie et paranoïa

I. - [Mélancolie.](#)

II. - [Paranoïa](#)

[Appendice](#) : Extraits des rêves d'un mélancolique

Chapitre XXIII. - [Remarques de la psychologie individuelle comparée](#) sur le « conseiller Eysenhardt », d'Alfred berger.

[Introduction](#)

[La transformation d'Eysenhardt](#)

[La mystérieuse expérience du conseiller Eysenhardt.](#)

Chapitre XXIV. - [Dostoïevsky](#)

Chapitre XXV. - [La névrose de guerre](#)

Chapitre XXVI. - [Myélodysplasie ou infériorité des organes ?](#)

Chapitre XXVII.- [L'éducation psychologique adlérienne](#)

Chapitre XXVIII. - [Psychologie individuelle comparée et prostitution.](#)

I. [Prémices et position de l'observateur](#)

II. [Le public et la prostitution](#)

III. [Les groupes impliqués dans la prostitution](#)

IV. [Prostitution et société](#)

Chapitre XXIX. - [Enfants démoralisés](#)

Chapitre XXX. - [Système vital infantile et comportement névrotique](#)

[Conclusion](#)

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XV

La névrose obsessionnelle

[Retour à la table des matières](#)

Le découragement, indice le plus sûr de l'état du névrosé, l'oblige d'interposer une distance entre lui-même et les exigences du monde environnant. Afin de pouvoir justifier cette distance, le névrosé a recours à des arrangements qui s'élèvent en face de lui comme une montagne de futilités. C'est ainsi qu'il arrive à se séparer du front de la vie. À la question : « où étais-tu, lorsque Dieu donna sa place à chacun sur cette terre ? », il répond : « dans ma cachette derrière la montagne ». Caché dans l'arrière-plan et du côté inutile de la vie, tout son comportement traduit un caractère de contrainte, conditionné par son ambition hypersensible, résultat non pas de son idée obsessionnelle, mais de sa peur devant la coopération, devant ses problèmes vitaux. Cette montagne d'obstacles, aménagée par le malade, ne se manifeste nulle part avec autant de netteté que dans la névrose obsessionnelle.

En étudiant l'état affectif de l'obsédé, on arrive très vite à l'impression d'avoir affaire à un homme qui s'épuise, sans cesse, dans des efforts, loin des

activités humaines normales. Cet état de peine oppressante et anxieuse ne manque jamais.

Il est curieux de constater que des malades, totalement ignorants de la littérature médicale, désignent leur trouble par un terme que la science et la philosophie ont utilisé : des impératifs. On fait alors la surprenante observation que la philosophie se sert des mêmes termes que ceux employés par nos malades.

Les formes sous lesquelles se présente la névrose obsessionnelle sont variées : besoin de se laver sans cesse, de prier, de se masturber, idées obsessionnelles de nature morale ou autres, doutes. On pourrait au point de vue nosographique élargir considérablement le terrain de la névrose obsessionnelle et on retrouve le même mécanisme également dans les manifestations morbides telles que : l'énurésie nocturne, le refus d'aliments, l'anorexie mentale à base obsessionnelle, les perversions, etc.

Le symptôme de l'acte obsessionnel a même passé dans la littérature. Trois de ces cas seront analysés ici. Il en est ainsi de l'histoire de l'écrivain romantique von Sonnenberg, qui dès sa tendre enfance et jusqu'à sa puberté a souffert d'un symptôme obsessionnel le contraignant à prier sans cesse. C'était un garçon têtu, très ambitieux, instable, qui était souvent en conflit avec son entourage. Très tôt il fut préoccupé par des idées religieuses. Ce symptôme se manifestait surtout pendant l'enseignement, ce qui ralentissait la marche de la classe. Jean-Paul, dans son *Voyage de Schmelzle à Flaez*, a également décrit une multitude d'actes obsessionnels. Dans son enfance son héros criait souvent, comme poussé par une contrainte subite, le mot « feu », ce qui évidemment provoquait immédiatement dans l'entourage un état de panique. Pareils symptômes sont excessivement fréquents et provoquent parfois des grands troubles de la vie publique.

Le troisième cas, dans *Encore un* de Vischer, nous présente un héros dont toute la conception de vie s'érige en fonction d'une contrainte obsessionnelle d'éternuer et de se moucher.

Il est particulièrement caractéristique pour la névrose obsessionnelle que tous ces actes passent par un stade préparatoire, stade qu'on peut envisager comme étant une lutte du malade contre la contrainte morbide. Le malade persiste dans ce stade avec ses sentiments pénibles. Tous les auteurs soulignent le fait que le sujet est parfaitement conscient de ce que son obsession est totalement dépourvue de sens.

Mais comme pour toutes les maximes et conceptions, dans la littérature psychiatrique, il faut considérer cette phrase avec une certaine réserve. Un grand nombre de malades racontent avoir trouvé un sentiment de délivrance et de soulagement justement dans leur acte symptomatique, « étant donné qu'il semblait ressortir de toute leur personnalité et qu'il se montrait justifié et utile ». Ce stade d'un engagement affectif en faveur du symptôme, est précédé pendant des mois et des années d'une grande tension dans le psychisme du malade. Nous sommes donc en droit de supposer que cette attitude correspond à une mise en route du symptôme, comme si le malade voulait s'accorder le droit de produire le symptôme en se référant à cette lutte alléguée contre la

contrainte. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que dans son argumentation, le malade procède d'une façon tout à fait arbitraire et qu'il est juge, accusateur et accusé, dans une seule personne.

La névrose obsessionnelle représente en réalité un tableau morbide bien défini et en plus les caractéristiques fondamentales de toutes les névroses. On constate les passages les plus extraordinaires ; avant tout vers la neurasthénie. Si nous tenons compte du geste obsessionnel de l'aérophagie, plus fréquent qu'on ne le pense généralement, on arrive à mieux comprendre les rapports avec un grand nombre de troubles neurasthéniques, concernant le tube digestif. Des rapports existent avec l'hystérie, et dans le domaine de la névrose de guerre des analogies sont constatées avec les tremblements hystériques, les paralysies et les spasmes.

L'éreutophobie est bien souvent accompagnée de manifestations paranoïdes plus ou moins prononcées (crainte de se savoir observé). Le rapport avec la névrose d'angoisse ressort du fait que la tentative de supprimer le symptôme provoque souvent un état d'angoisse. Il n'est pas rare de constater le passage de la névrose obsessionnelle à une toxicomanie, éthylysme ou morphinisme. L'association d'états psychotiques, d'impulsions au crime et à l'autoaccusation, ainsi qu'à la « moral insanie » produisent des tableaux morbides spéciaux. Une multitude de rapports existent entre l'obsession et des apparents défauts d'enfants, par exemple certaines formes de fainéantise, de pédanterie, d'idées obsédantes hypermorales ou religieuses, fanatisme de la justice ou tendance à gaspiller son temps.

Dans le fond chaque être humain présente dans sa nature psychique quelques indices rappelant la névrose obsessionnelle ; ébauche qui dans certaines circonstances peuvent mener à des troubles importants. Il en est ainsi pour la confiance exagérée dont témoignent certains sujets en faveur d'un secours surnaturel, attitude qui se remarque chez certains êtres pendant toute leur vie et dans toutes leurs actions, comme s'ils voulaient tout obtenir gratuitement. Beaucoup de sujets, apparemment normaux, pourraient exposer leur contrainte à compter les syllabes des mots, à lire les enseignes des boutiques, à compter les fenêtres, tout cela apparemment sans le moindre sens. Pareilles manifestations sont surtout fréquentes pendant l'enfance et démontrent le sentiment de faiblesse en face de la réalité.

Des rapports très étroits existent entre la névrose obsessionnelle et le doute névrotique.

Le rapport psychique de toutes ces manifestations nous expose au risque de nous perdre dans la psychologie avec ses différences et ses nuances, qu'on ne peut pas mesurer.

Mais il existe toute une série d'épreuves nous permettant de vérifier l'exactitude parfaite ou l'approximative exactitude de la nature neuro-psychologique d'une maladie.

Voici en quoi consiste une de ces épreuves : le neurologue doit pratiquer un examen du malade, en présence du médecin traitant, sans se laisser aller à poser des questions subjectives ou à explorer systématiquement le psychisme

du malade. Mais il faut qu'il procède de façon telle que toute la personnalité du sujet se trouve éclairée et cela sans entente antérieure avec le médecin. Ce dernier voit en général le rapport, alors que le malade n'a pas la moindre idée de ces connexions ressortant du dialogue au cours de l'examen.

Cette méthode n'a pas une valeur absolue ; voici pourquoi nous nous servons d'une autre épreuve en ce qui concerne l'exactitude de notre conception. Qu'on néglige complètement le symptôme et la cause proprement dite du traitement en s'intéressant uniquement à la personnalité du sujet. On s'efforcera d'obtenir des renseignements sur sa nature, ses projets dans la vie, son aptitude, ses exigences de la famille et de la société. On obtiendra alors très vite une image caractérielle précise du malade et l'examen montre le sujet, pourvu d'une multitude de traits que nous pouvons alors réunir dans une image caractérielle d'ensemble ¹.

Il s'agit de personnes que nous n'avons pas le droit de désigner comme étant des êtres passifs. Ils ne manquent pas d'une certaine activité et cela ressort déjà du fait qu'ils ne se trouvent pas à l'arrière-plan de la vie. Ils ont déjà fourni les preuves de leur efficacité, ils ont déjà appris certaines matières, mais ils se trouvent, au moment de l'éclosion de leur maladie, à un tournant important de leur vie, où ils doivent prendre une décision précise concernant l'amour, le mariage, la profession, le vieillissement.

De cette esquisse, et de l'étude des lignes dynamiques de ces sujets, on peut arriver à la conclusion que ce sont des malades hypersensibles, peu accessibles, pourvus de peu d'affection pour leurs semblables, à sentiment social insuffisant. Ils ont toujours présenté une tendance à l'isolement, se faisaient peu d'amis, toute leur conduite trahissait une ambition extraordinaire, ambition si puissante qu'eux-mêmes en sont conscients. On a alors cette impression plastique d'un être humain qui affronte la vie avec un geste défensif.

Nous pouvons parler dans ce tableau morbide d'une maladie exogène, contrairement à l'opinion de certains auteurs qui supposent qu'il s'agit d'une maladie constitutionnelle. Bien souvent la famille pèse si lourdement sur le sujet qu'elle l'éduque dans le sens d'une opposition latente ou ouverte ; cette opposition hostile s'extériorise vis-à-vis de toute exigence que la vie sociale lui présente. Brusquement ces manifestations obsessionnelles commencent à nous parler, et elles nous disent que le malade s'assure grâce à elles une attitude de défense. Demandons alors au malade ce qu'il ferait si on le rendait du jour au lendemain parfaitement bien portant. Il mentionnera avec certitude, précisément, le problème qu'il s'efforce d'esquiver.

Pendant la guerre les auteurs ont cité de nombreux cas qui confirment cette conception. La névrose de guerre est une forme d'atteinte morbide, où l'isolement rassurant doit être considéré comme point final des tendances du

¹ Voici une autre épreuve : Qu'on imagine un motif pouvant expliquer la conduite du malade. Si la supposition est exacte on trouvera toujours que le sujet la prend comme point de départ dans ses actions sans en comprendre l'importance ou encore on demande : « Que feriez-vous si je vous guérissais en peu de temps. » On arrive ainsi à trouver le problème vital qui oblige le malade à prendre la fuite.

sujet. La guerre pose des problèmes auxquels l'âme ébranlée du névrosé tente d'échapper.

La contre-épreuve, confirmant l'exactitude de nos investigations consiste dans le fait que les lignes dynamiques, caractérisant la nature du malade, nous font paraître le symptôme comme étant nécessaire, comme étant utilisable sous une certaine forme, intelligent, voire même souhaitable. Il n'est, bien entendu, nullement question d'un déterminisme causal. Le malade n'est pas obligé de produire son symptôme, comme pouvait le faire croire une considération causale. On a l'impression que le malade se laisse « séduire » en faveur de la production du symptôme. Il s'agit donc d'une séduction de l'esprit humain, séduction si plausible que nous pouvons en reconstruire les bases affectives.

Cette erreur de la structure psychique du malade provient d'une conception plus ou moins pessimiste concernant le monde, conception échafaudée sur un sentiment d'infériorité, et traduisant automatiquement une tendance au recul, lorsque les exigences de la société se présentent devant le sujet. Il résulte d'autre part de ces faits qu'un changement de sa personnalité ne peut se réaliser que par des éclaircissements éducatifs et uniquement par eux.

Deux cas nous aideront à mieux comprendre ces rapports.

Le *premier cas* concerne une jeune femme qui fut mariée contre son gré, sous la pression d'un père sévère. Elle a toujours été une fillette sérieuse, ambitieuse, méticuleuse. Son caractère consciencieux s'expliquait par l'attitude du père, personnalité la plus importante dans la famille, aux yeux de la fillette, qui -estimait particulièrement ce trait de caractère.

Elle était la seule fille parmi trois garçons et elle raconte spontanément qu'elle avait ressenti très lourdement cette position d'infériorité. Son activité se réduisait à des travaux ménagers, occupations où elle était confiée à la surveillance d'une mère un peu querelleuse et morigénante. Son caractère consciencieux lui valait souvent les louanges du père.

Elle s'opposa peu au mariage qui fut célébré suivant le rite catholique. Au bout de deux ans les partenaires divorcèrent, à la suite d'une infraction du mari à leur vie privée. Peu de temps après le divorce elle fit la connaissance d'un homme qu'elle aima et qu'elle épousa selon le rite orthodoxe. L'union se heurta à l'opposition de la belle-mère. La guerre éclata. Du premier mariage était né un garçon. Lorsque le mari partit à la guerre, elle fut obligé de déménager pour vivre avec sa belle-mère. Elle fut placée ainsi, peu de temps après son mariage, dans une nouvelle situation dont elle souhaitait de tout son cœur sortir. Cette nouvelle situation lui causa un sentiment d'échec, sentiment qu'elle avait parfois éprouvé en présence de sa mère. La critique de la belle-mère était excessivement acerbe. À ce moment un livre du Pr Forster lui tomba sous la main. Elle put y lire que le mariage est de toute façon indissoluble et que le divorce représente une grosse erreur éthique.

Dans son état d'âme dépressif elle avait de temps en temps l'idée qu'elle devait retourner à son premier mari. La dépression dura. Il s'agissait d'une névrose obsessionnelle, accompagnée d'états dépressifs, qui doivent soutenir

l'idée coercitive. La signification de cette idée coercitive ressort du fait que la malade avait ici une légitimation de maladie et basait sur cette justification la possibilité de tirer un grand nombre de privilèges, et précisément ceux dont avait besoin son ambition. Elle était donc libérée de toute critique. Elle tourna le dos à la belle-mère acariâtre, se rendant dans la maison paternelle, ou elle put charger la mère des soins qu'exigeait l'enfant, aussi des travaux ménagers pour lesquels elle n'avait que peu d'estime, et elle se trouva bientôt au centre de l'attention familiale. Une série d'avantages de nature fictive, pouvait servir de compensation à cette femme ambitieuse, en contre-partie des désavantages, ressentis autrefois vis-à-vis de ses frères.

Si on est tenté de mettre en doute ce but d'une recherche de la supériorité, que j'affirme avoir trouvé dans toutes les névroses, qu'on réalise l'épreuve suivante : qu'on recherche l'intention du symptôme, de l'idée obsessionnelle. Dans le cas de cette jeune femme, c'est l'idée obsessionnelle d'avoir commis un péché. Quel est l'arrière-plan de cette idée. Le père, croyant et consciencieux n'avait jamais présenté de semblables idées. Ici la fille se montre plus croyante et plus consciencieuse que son père. Elle est de nature ambitieuse et elle se trouve insatisfaite, étant donné que, dans sa nouvelle situation, elle n'a pas pu réaliser ses ambitions. Elle n'aurait d'ailleurs pas pu les réaliser à cause de leur nature exagérée. Son attitude traduit en réalité un acte de révolte, sous l'accord d'une résistance passive, telle que nous la retrouvons dans toutes les névroses. Elle se rend inapte à réaliser les travaux qui lui sont imposés, en remplaçant les contraintes de la vie et du monde par la contrainte dont elle s'afflige elle-même, arrivant ainsi à laisser de côté, du fait de cette préoccupation, les exigences de la société, du cercle familial. On constate toujours que le plus grand ennemi de ces malades est en réalité le temps. Elle gâche son temps car il est pour elle une exigence, s'exprimant par la question : « Comment veux-tu passer le temps ? » Un vaste réseau de correspondance permettait à notre malade de gaspiller son temps, correspondance stérile avec des membres du clergé et des moralistes, ainsi que ses dépressions et les consolations de l'entourage. Elle avait reculé devant les exigences et les obligations de son deuxième mariage, avant tout pour éviter les critiques de sa deuxième belle-mère.

Deuxième cas. - Le malade est un homme de grande valeur et de grande ambition. Dès son enfance il s'est montré inapte pour la vie, ce qui le distinguait de ses camarades. Il ne s'était jamais fait d'idées sur sa future profession ou sa future vie familiale. Nous pouvons conclure - car on trouve généralement pareilles idées chez les enfants - que ce manque d'idées concernant ces thèmes n'est pas fortuit, mais qu'il exprime une intention, celle de ne pas exercer une profession ou de ne pas conclure un mariage. Pareilles intentions se retrouvent souvent chez les enfants. Malgré sa très grande ambition le malade a ainsi perdu sa confiance en lui-même.

Ses parents l'éduquèrent avec soin. Son père était un homme particulièrement droit. Dès son enfance certains contretemps ébranlèrent l'orgueil et le sens moral de notre malade. Confondu par son père à l'occasion d'un mensonge conventionnel, cet incident pesa toute sa vie sur lui. À cette époque apparaissent les premières idées obsessionnelles sous forme d'un profond sentiment de culpabilité. Son mal fut péniblement ressenti par tout son entourage et on s'efforça de l'atténuer pendant des mois. Il se faisait des

reproches à cause d'un renseignement inexact qu'il avait fourni, et pendant une année il s'adonna à des scrupules concernant des futilités qu'il raconta à ses parents. Finalement, il s'adressa à son instituteur, lui confessa qu'il avait raconté des choses inexactes, une année auparavant.

Malgré son mal, il arriva à passer ses examens et à finir ses études universitaires. Mais à partir du moment où il dut affronter la vie et embrasser une profession, cette fatale maladie fit son éclosion et l'en empêcha. Son sentiment de culpabilité, en s'amplifiant, l'obligea de se mettre à genoux en public et de réciter des prières. Il vivait ainsi dans l'espoir d'être pris pour un homme excessivement religieux, sans réaliser le côté insolite de sa conduite. Sa prostration publique était pour lui l'expression d'une profonde religiosité, il n'en voyait pas le côté ridicule.

La maladie parut vouloir disparaître à partir du moment où son entourage lui proposa de changer de métier. Avant son examen il changea de ville. A l'église, après de longs préparatifs, il se jeta à terre, en face de nombreux spectateurs, s'accusant violemment, et avoua sa faute devant la foule. Il resta interné jusqu'au jour où le père le ramena à la maison.

Une amélioration lui permit de reprendre ses études. Un jour il disparut. On le retrouva à l'asile d'aliénés où il s'était réfugié afin d'y attendre sa guérison. À l'asile, dégagé de toute épreuve, son état s'améliora, ses autoaccusations s'atténuèrent devenant de nature tout à fait futile. Ses impulsions, qui l'obligeaient à s'agenouiller et à prier, persistèrent mais il arriva à les combattre. Le médecin lui conseilla de rentrer chez lui et de chercher une occupation.

Ce même jour il se présenta complètement nu dans la salle à manger commune. C'était un homme beau et bien bâti.

Au bout d'un certain temps il quitta l'établissement considérablement amélioré et il reprit ses études. Mais toutes les fois où il se trouvait en face d'un problème qui lui était imposé, ou qu'il s'était posé lui-même, il se réfugiait à l'asile pour y séjourner un certain temps. Il passait pour être très capable dans son métier. Il ne s'agit donc pas d'un homme passif, mais de quelqu'un au-dessus de la moyenne. Or il était écrasé par la conviction de son incapacité. Le but le plus élevé de son ambition se résumait dans le désir d'être plus que les autres et avant tout plus que son frère aîné. Son mal lui permettait de se sentir satisfait dans une certaine mesure et de se dire tout ce qu'il aurait pu faire si cette fatale maladie ne l'avait pas atteint, qui lui avait fait perdre tant de temps et qui avait coûté tant d'efforts et tant de chagrins. Son ambition surtendue l'amena donc vers cette bienfaisante maladie, comme l'auraient fait chez d'autres dans une situation semblable le somnifère, l'alcoolisme, le morphinisme, parfois aussi la politique. Dans son profond état de découragement sa névrose adoucissait la souffrance de son ambition contrariée.

Il est impossible de construire pareille vie avec la raison pure ; le malade utilise toutes ses facultés et tous ses états affectifs en faveur de l'encouragement à sa souffrance.

Il s'efforça de dépasser le cercle étroit de son entourage ce qui ressort du sens de son idée obsessionnelle : « Je suis supérieur aux autres, car je me sens

coupable là où d'autres ne ressentent encore rien de particulier. Je suis plus croyant, plus vertueux, plus consciencieux que tous les autres êtres, y compris mon père. »

Il s'efforça ainsi d'être le premier dans le cercle réduit de son entourage, mais pas dans la société, pas du côté utile de la vie et sans fournir de véritables efforts. Ses propres préjugés et l'apparence de sa supériorité lui suffisaient. Il était maître de ses décisions et il pouvait satisfaire à ces exigences de la société qui lui convenaient. Les exigences par contre qu'il craignait furent exclues, grâce à sa névrose obsessionnelle, se libérant ainsi de toute contrainte d'une coopération.

La tendance à la supériorité se retrouve dans toutes les névroses. C'est également l'élément moteur de la névrose obsessionnelle. Cette tendance ne manquera chez aucun malade. Mais le symptôme de la contrainte ne peut servir que chez ce type de candidat à la névrose dont la ligne vitale s'approche suffisamment des exigences de la société. L'éclosion de la névrose obsessionnelle, semblable à une révolte, empêche alors l'individu de s'adonner entièrement à ces exigences.

Résumé.

L'idée obsessionnelle, l'impulsion obsessionnelle à la parole ou à l'action, apparaissent au cours d'un état d'âme torturant, teinté d'angoisse, et de nature pénible en tant qu'« impératif intérieur ». La fréquence de cette névrose est connue. Elle est en réalité encore plus grande que ne l'indiquent les statistiques lorsqu'on sait que la contrainte nerveuse fait partie de la symptomatologie de nombreuses névroses et qu'on ne se laisse pas induire en erreur par les classifications nosologiques. Comme contribution à l'étude de l'obsession, dans la littérature, on peut citer la biographie de l'auteur romantique Sonnenberg décédé au cours d'un accès de mélancolie, ainsi que l'œuvre de Fischer *Encore un* et le personnage de Schmelzle de Jean-Paul. L'énurésie, le bégaiement, certaines anorexies et perversions sexuelles appartiennent indubitablement au cadre de l'obsession.

L'opinion courante des auteurs, affirmant que le principal signe de la névrose obsessionnelle réside dans la prise de conscience du non-sens mais aussi dans le caractère incoercible de l'obsession, ne s'avère pas toujours comme exacte. Parfois le malade affirme, contrairement à son attitude habituelle, le caractère utilitaire et approprié à sa nature intime de la contrainte. La signification de l'accentuation du caractère irraisonné de ce phénomène ne réside pas là où les auteurs la cherchent, à savoir dans la preuve de l'intelligence intacte du malade, mais dans la démonstration d'un état morbide auquel s'ajoute l'accentuation du caractère fatal de la maladie, malgré les efforts du sujet d'y échapper, ainsi que dans la constatation d'une souffrance et d'une surcharge, fournissant un alibi suffisant pour relever le malade totalement ou partiellement de ses obligations.

Les limites entre la symptomatologie de la neurasthénie, de l'hystérie et de la névrose d'angoisse s'estompent parfois. Les cas mixtes avec alcoolisme, morphinisme sont fréquents ainsi que des états de folie impulsive, d'actes instinctuels, d'autoaccusations obsessionnelles, de certaines stéréotypies et de dépressions de nature psychotique, dépourvues d'une structure psychique semblable. Certaines manifestations de la vie psychique normale nous conduisent vers l'infrastructure du phénomène obsessionnel. Il en est ainsi de certaines habitudes, de certains principes rigides, abus de la vérité ou de la morale se présentant psychiquement comme étant de structure semblable. L'état d'âme du doute morbide, qui freine également le progrès, signifie un « non » camouflé, en face d'une exigence sociale donnée. La définition précise de toute névrose se résume dans cette antithèse : « oui - mais ! »

L'analyse psychologique d'un cas de névrose obsessionnelle dévoile l'intention inconsciente du malade de se défaire ou de se libérer par le truchement de la contrainte morbide, de toute obligation résultant de la coopération et des exigences sociales. En établissant un champ de bataille secondaire, le malade élude le front principal de la vie, perd ce temps précieux qui lui permettrait normalement de réaliser ses devoirs sociaux.

Une preuve décisive de l'exactitude et de la clarification psychologique du cas consiste à rechercher si le sujet s'efforce de fuir les exigences de sa vie avec d'autres moyens encore que ceux de la névrose obsessionnelle, donc tout à fait en dehors de ses manifestations morbides en ayant recours à toutes sortes de prétextes, excuses et motivations, en invoquant des justifications apparemment très solides. Au moins, dans le meilleur cas, la névrose obsessionnelle atténuera-telle la responsabilité du malade, concernant tout jugement de son rendement.

Le traitement consiste dans une explication de cet état des choses, dans la rectification de certaines conceptions erronées datant de l'enfance, dans une réduction thérapeutique de l'ambition surtendue, de l'égoïsme et de la tendance anxieuse du malade à s'isoler. L'appareil technique de la névrose obsessionnelle doit être compris, éclairé et supprimé grâce à sa mise à jour. La coopération avec le médecin est la meilleure modalité de cette action thérapeutique.

Cette coopération mène évidemment et avant tout vers un entraînement en faveur d'une meilleure conduite sociale. Dernièrement certains auteurs se sont efforcés de rapprocher de la névrose obsessionnelle certaines manifestations morbides se basant sur une ressemblance tout à fait superficielle et plus verbale que réelle, manifestations morbides de nature motrice, dues à des atteintes postencéphaliques (itération, crises oculogyres, actes répétitifs) faisant partie des atteintes du striatum. Comme si des atteintes organiques sous-tendaient la névrose et en conditionnaient le choix. Pareille conception doit être considérée comme un recul manifeste et témoigne d'un manque de compréhension psychologique de la névrose obsessionnelle. « La persistance » dans une « attitude adoptée autrefois » (Goldstein) présente, dans les états postencéphaliques une signification tout autre que dans la névrose obsessionnelle, dans la névrose en général et dans la vie normale de l'individu. Des comparaisons stériles de ces deux manifestations morbides, qui ne se retrouvent absolument pas chez Goldstein, mais ultérieurement chez d'autres auteurs, créent des

problèmes fictifs. Le dynamisme névrotique coercitif est un arrangement actif du déserteur de la vie, dynamisme dans lequel il est obligé de persister, étant donné que de façon intelligente, mais erronée, il craint tout ce que la vie lui présente. Les cas cités dans la littérature médicale sont bien souvent pour nous plus clairs et compréhensibles que ne le pensaient ceux qui les exposaient.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XVI

L'idée obsessionnelle Moyen de valorisation de la personnalité

[Retour à la table des matières](#)

Chaque névrose obsessionnelle a la fonction de soustraire le malade à toute contrainte extérieure, de façon à lui permettre d'obéir uniquement à sa propre contrainte. On peut formuler cette conception autrement en disant que l'obsédé se défend d'une façon si intense contre la coopération, contre toute volonté extérieure et toute influence étrangère que dans cette lutte, il arrive à considérer sa propre volonté comme sacrée et irrésistible. Par cette attitude il trahit sa structure psychique où il ne pense qu'à lui-même et nullement aux autres, attitude qui malgré toute apparence perce à travers tout son comportement dans la vie. Un cas excessivement instructif est celui d'une femme âgée de 40 ans, se plaignant de ne rien pouvoir faire à la maison, étant donné qu'elle a perdu l'intérêt pour les choses banales de la vie. Elle se trouve sous une contrainte, l'obligeant à répéter dans son for intérieur tout ce qu'elle devrait faire. À ce prix elle arrive à un rendement. Si par exemple elle doit placer une chaise près de la table, elle est obligée de se dire : « il faut que je mette la chaise près de la table. » Elle peut alors réaliser son projet.

La malade doit d'abord s'approprier l'impératif étranger, l'obligation aux travaux ménagers (féminins !), à la coopération, afin de pouvoir arriver à un rendement. Dans son travail sur *l'Éthique et la psychanalyse* (Éditeur Reinhardt 1912), Furtmuller analyse ce mécanisme comme étant un pilier de l'éthique. Il se retrouve également dans l'infrastructure de la névrose obsessionnelle, permettant ainsi au malade de se prouver sa ressemblance à Dieu, en annulant toute autre influence. La contrainte de se laver permet au malade de démontrer que tout l'entourage est sale, et la contrainte à se masturber annule l'influence du partenaire sexuel, alors que dans les prières à caractère obsessionnel le malade semble vouloir disposer d'une façon curieuse de toute la puissance divine. « Si je ne fais pas ceci, si je ne dis pas cela, si je n'exécute pas tel geste, si je ne prononce pas telle parole ou ne récite pas telle prière, telle ou telle personne devra mourir. »

Le sens devient immédiatement compréhensible si nous saisissons l'aspect positif de la formule, à savoir : suivant que je fais ou ne fais pas ceci ou cela, si je mets en oeuvre ma propre volonté, la personne ne mourra pas. De ce fait le malade se fournit lui-même la preuve illusoire d'être maître de la vie et de la mort, donc ressemblant à Dieu.

Il faut ajouter que la folie du doute et que la névrose d'angoisse représentent également des moyens utiles pour le tableau morbide permettant au malade de suivre sa ligne dynamique et de contrecarrer toute influence étrangère (concernant la profession ou l'attitude dans la vie) et toute influence et projet étranger. On trouvera toujours que la contrainte du doute et que l'angoisse représentent, dans la névrose, des dispositifs de sécurité, permettant au malade de paraître comme étant dans une situation privilégiée, en haut, supérieur, viril, attitudes que j'ai déjà largement analysées dans mes travaux antérieurs.

Une de mes malades âgée de 35 ans, souffrant d'un manque d'énergie et de scrupules obsessionnels, doutant constamment de ses capacités, se présente, dès sa première séance, comme étant une admiratrice enthousiaste de l'art. L'impression la plus profonde lui a été procurée par les œuvres suivantes : 1° un autoportrait de Rembrandt vieillissant ; 2° les fresques de *la Résurrection* de Signorelli ; 3° *Les trois âges* (appelé aussi *le Concert*) de Giorgione.

On voit l'intérêt de la patiente dirigé sur le problème de l'âge et de l'avenir. On peut supposer qu'il s'agit d'un être humain croyant ne pouvoir se maintenir en équilibre qu'avec difficulté et craignant que la perte de la jeunesse ne la jette dans une grave confusion. Un être humain donc qui, à partir d'une situation instable, désire atteindre un équilibre approximatif, manœuvre qu'elle s'efforce de réaliser grâce à un artifice, le symptôme névrotique. On peut déjà deviner qu'il s'agit d'une femme de grande beauté. Le moment est venu où elle doit renoncer à sa jeunesse, sa beauté et son influence sur les autres. Deux voies sont possibles. Un retour sur soi-même et la recherche d'une nouvelle voie dynamique, contrecarrée toutefois par des impressions gênantes, provenant de son ancienne position ; cette voie la conduit au thérapeute. Ou encore l'accentuation des symptômes qui par leur amplification augmentent son pouvoir. Ces malades sont souvent présentés au médecin par leur entourage.

Le maintien de la position de supériorité, grâce à des manifestations de pédanterie, angoisse ou contrainte, trahit toujours l'originel sentiment d'insécurité du névrosé. Nous pouvons supposer que cette femme, qui nie avoir été mécontente de son rôle féminin, a abouti à la névrose du fait de sa protestation virile. Le lendemain elle déclara que la fréquentation de la société dans la capitale la fatiguait. En province on pouvait mieux se reposer. On peut facilement comprendre que cette fatigue représente un arrangement tendancieux, devant fournir la preuve qu'un déménagement vers la capitale lui paraît peu indiqué.

En réunissant par une ligne directrice les données de ces deux séances nous arrivons à l'image suivante : une femme excessivement ambitieuse, désirant toujours jouer le premier rôle, ne se contente pas du fond très riche de ses capacités, mais tremble devant l'idée de devoir un jour, en vieillissant, rejoindre la capitale et ne pas pouvoir supporter dans la société la concurrence d'autres rivales. Elle regarde attentivement l'avenir, afin de prévenir sa chute, et à partir de ses impressions utilisables et des difficultés de la vie, elle formule une conception de forte tonalité affective qui la présente comme étant inapte pour la vie pratique, c'est-à-dire pour la vie d'une femme d'intérieur, vieillissante.

Elle arrive ainsi par sa maladie et par le symptôme névrotique, dans notre cas, par des idées obsessionnelles et le sentiment de son incapacité, par sa fatigue aussi, à éviter « une vérité » admise inconsciemment : à savoir que l'âge dégrade la femme, surtout elle, qui déjà auparavant n'était que l'auxiliaire de son mari, un être de luxe, à présent davantage détérioré par son vieillissement. La preuve de l'exactitude de ma supposition est fournie par le fait que plus elle est testée quant à son rôle féminin, plus manifestement elle renonce à toute coopération. Elle est frigide et elle a l'habitude, au moment de ses règles, de se retirer, pendant quatre jours, de la vie familiale. Le deuxième jour elle raconte le rêve suivant : « Sur votre table se trouve l'œuvre d'Oscar Wilde, *Dorian Gray*. Dans ce livre se trouve un carré de soie blanche, brodée. Je me demande comment ce morceau de soie a pu parvenir dans le livre. »

La première partie du rêve confirme ma supposition concernant son état actuel. *Le portrait de Dorian Gray* commence à vieillir. La soie blanche, des rideaux en soie attireraient particulièrement l'intérêt de notre malade. Un livre sur ma table signifie un livre que j'ai dû écrire. Ces richesses, ces colifichets dans mon livre, elle s'en étonne et elle exprime l'idée que j'écrirai peut-être quelque chose concernant sa crainte de vieillir.

Son ancienne attitude méfiante s'interpose entre nous pour augmenter sa distance par rapport au médecin.

La lutte contre le rôle féminin, en conséquence la surestimation de la profession d'artiste, autrefois poursuivie en tant que manifestation masculine, la dépréciation du rôle féminin de femme d'intérieur, les événements naturels : mariage, amour, vieillissement, décisions de toutes sortes, qui menacent l'idéal de sa supériorité, imposent la contrainte de l'accentuation de la névrose. Cette dernière se compose d'un ensemble d'artifices psychiques et physiques, maintenant dans leur ensemble la fiction de l'originalité, de la puissance, de la

volonté indomptée. L'exclusion des exigences extérieures est assurée par l'amplification de la puissance légitimée grâce au processus morbide.

Sa très grande beauté place l'être humain en face d'un problème vital particulier. Ce problème est généralement mal résolu. L'être humain doté d'une grande beauté physique se trouve dans l'état d'âme de quelqu'un qui s'attend à récolter des triomphes ininterrompus, à atteindre tout sans le moindre effort, ce qui évidemment le met bien souvent en contradiction avec la réalité. Cette attitude se retrouve souvent chez la beauté vieillissante, si elle n'a pas pu trouver une relation vitale qui n'est pas exclusivement basée sur la puissance, émanant de son effet séducteur physique. Dans le cas contraire se développe, au moment de la perte de la beauté, la vieille volonté de puissance, sous ses formes névrotiques les plus insolites.

Les êtres humains de semblable structure psychique qui, partant d'un trait caractériel erroné, s'attendent à tout obtenir des autres, peuvent facilement donner l'impression d'avoir des traits féminins ou des traits masculins insuffisants.

On trouve souvent parmi les criminels de très beaux sujets et des êtres parfaitement sains. Il en est de même pour les caractériels et les pervers. Ils se recrutent parmi le grand nombre d'enfants gâtés du fait de leur beauté. Mais on trouve également parmi ces êtres dévoyés des sujets particulièrement laids. Cette circonstance a amené certains auteurs à croire à des défauts psychiques innés. On peut facilement comprendre que ces derniers souffrent de cette surestimation de la beauté physique qui règne dans notre civilisation. Elle est l'origine de ce complexe d'infériorité que nous trouvons chez les sujets laids ou chez les très beaux enfants, survenant à la suite d'un échec ou d'une déception. C'est ainsi qu'un problème social peut influencer le sort de l'individu.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XVII

Anorexie mentale

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons eu l'occasion d'étudier un certain nombre de cas d'anorexie mentale, maladie par laquelle s'exprime une véhémence révolte de sujets ambitieux, mais découragés, révolte qu'on peut considérer comme un suicide camouflé. Ce sont en général des sujets ayant eu l'habitude de jouer le premier rôle dans leur entourage et qui, décidés à persister dans cette attitude et à mettre leur entourage à contribution, n'ont pas trouvé d'autre voie à cette fin. La peur de manger commence en règle générale vers l'âge de dix-sept ans et presque toujours chez les filles. Il s'ensuit généralement une diminution rapide du poids. Le but lointain que traduit l'attitude entière de la malade est le rejet du rôle de femme. En d'autres termes c'est l'essai, au moyen d'une abstinence exagérée. - comme c'est généralement le cas dans la mode -, de retarder le développement du corps féminin ¹.

Une de ces malades se teignait par surcroît le corps de teinture d'iode en croyant perdre encore plus de poids par ce procédé. En même temps elle

¹ Chez des sujets plus jeunes prédomine la tendance à obliger l'entourage à s'occuper d'eux.

n'arrêtait pas de répéter à sa jeune sœur l'importance de la nourriture et l'incitait toujours à manger. Une des patientes réduisit finalement son poids à vingt-huit kilos et ressembla davantage à un fantôme qu'à une jeune fille.

Pour tous ces exemples, nous avons pris des jeunes filles qui, enfants, avaient déjà éprouvé la valeur et l'importance du « refus d'aliments » comme moyen d'acquérir la puissance ¹. Dans toutes les névroses se retrouve toujours cette pression sur l'entourage et sur le médecin. En agissant ainsi, tout, subitement, devient centré sur la jeune fille et sa volonté domine la situation à tous égards. Nous comprenons à présent pourquoi les malades de ce genre attachent tant d'importance à la nature de la nourriture et pourquoi ils doivent sauvegarder cette évaluation au moyen d'un « arrangement de la peur ».

Ce processus de l'absorption alimentaire n'est jamais assez mis en valeur, car sa surévaluation leur permet de poursuivre leur but, la domination des autres (comme un homme ! comme un père !). Elles se sentent alors le droit de tout critiquer car elles ont atteint le point où elles peuvent se permettre de juger l'habileté culinaire de leur mère et dicter le choix des aliments, insister sur la ponctualité des repas, et en même temps forcer les gens à diriger leur attention sur elles pour leur demander avec inquiétude si elles vont participer au repas.

Une de mes patientes changea d'attitude après quelque temps et insistant soudain sur l'importance de la nourriture, se mit à dévorer d'énormes quantités d'aliments, ce qui provoquait la même inquiétude chez sa mère. Elle était fiancée et apparemment désirait se marier dès sa guérison. Cependant elle empêcha le progrès de sa formation de femme par toutes sortes de symptômes nerveux (dépressions, crises de colère, insomnies) en ayant continuellement recours à des cures pour engraisser, si bien qu'elle devint un véritable monstre. Elle prenait toujours des calmants (bromure) et déclarait que sans cette médication elle se sentait beaucoup trop mal. Elle se plaignait en même temps d'une acné médicamenteuse prononcée qui la défigurait autant que son obésité. (La constipation nerveuse, le besoin impérieux de déféquer ou d'uriner, les tics, grimaces et l'obsession servent également ce même but.) Beaucoup de patients atteignent le même but en jeûnant en public tout en mangeant en privé. On connaît bien l'énorme importance du refus d'aliments dans la mélancolie, la paranoïa, la démence précoce, où du fait du négativisme la volonté de l'entourage est rendue impuissante. L'artifice du « va-et-vient » ² est analogue pour beaucoup d'autres situations névrotiques. Grâce à lui se développe le symptôme d'une « dissipation du temps ». Cette attitude se comprend d'autant mieux lorsqu'on se rappelle que le patient par « peur de prendre une décision » - dans le cas présent par « peur de son partenaire » - a décidé d'adopter « l'attitude hésitante », la « retraite » ou le suicide. L'importance de la nourriture est d'abord surévaluée, apparaissent ensuite la crainte d'absorber une nourriture et

¹ Pour ceux qui sont intéressés au problème du choix du symptôme je répète que ce dernier résulte d'un entraînement en faveur d'une attitude morbide vis-à-vis d'un problème vital, gênant ainsi l'harmonie de la vie. Le symptôme est alors le résultat d'une relation inter-humaine basée sur une recherche du pouvoir, telle qu'on peut la rencontrer dans un petit cercle de sujets (famille).

² Par la suite FREUD a décrit cette manifestation comme un besoin de répétition, d'autres auteurs comme « itération ». En face de nos constatations, ces découvertes paraissent assez superficielles.

finalement, comme on pouvait s'y attendre, ne reste plus que l'adoption de l'attitude hésitante, l'arrêt ou bien le recul devant les demandes normales de la société.

Dans cette conduite se reflète le sentiment d'infériorité infantile par rapport aux demandes de la vie. D'autres « artifices du faible » sont aisément démasqués : actes de vengeance et attitude tyrannique dans la famille.

Les tendances à la vengeance sont toujours présentés de même que l'exercice de la tyrannie sur les autres membres de la famille.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XVIII

Des rêves et de leur interprétation

[Retour à la table des matières](#)

Notre analyse psychique du rêve se propose de démontrer au malade ses préparatifs et son entraînement nocturne, pendant le sommeil. Nous nous proposons de lui faire comprendre qu'il est la cause de son mal. Usant d'analogies et d'épisodes tendancieusement choisis, il s'applique à saisir des problèmes présents dans une optique lui permettant de mettre en œuvre ses tendances individuelles, déterminées par son but fictif. À cette occasion nous constatons la conception de la logique, du bon sens et la mise en valeur d'une argumentation, inventée de toutes pièces.

Ce problème, vieux comme le monde, remonte au berceau de l'humanité. Fous et sages se sont essayés à interpréter les rêves, et rois et mendiants ont tenté d'élargir les limites de leurs connaissances du monde par les rêves. Comment le rêve survient-il ? Que veut-il ? Comment doit-on déchiffrer ses hiéroglyphes ?

Les Égyptiens, les Chaldéens, les Juifs, les Grecs, les Romains et les Teutons tendaient une oreille attentive au langage mystique du rêve, et nous trouvons, dans leurs mythes et leurs poèmes, de nombreuses traces de leurs tentatives pour le comprendre et l'interpréter. Nous les entendons le répéter sans cesse, comme obsédés par cette idée, que les rêves peuvent révéler l'avenir ! Les fameuses interprétations de rêves de la *Bible*, du *Talmud*, d'Hérodote, d'Artémidore, de Cicéron et du *Nibelungen Lied* s'efforcent de nous convaincre que le rêve est un aperçu de l'avenir. Même de nos jours l'idée d'obtenir la connaissance de ce qui ne peut être connu est toujours liée aux réflexions sur les rêves. Il est tout à fait compréhensible que notre époque rationaliste ait répudié l'espoir de dévoiler l'avenir -et se soit moquée de telles tentatives et cette attitude a couvert de ridicule toute préoccupation qui relève du rêve.

Pour délimiter mon champ d'action, je tiens à insister sur le fait que je ne considère pas le rêve comme une inspiration prophétique, qui peut dévoiler l'avenir ou apporter la connaissance de l'inconnu. Cependant, mon étude des rêves m'a appris que ceux-ci, comme toute manifestation psychique, ne surviennent que par le fait de forces inhérentes à chaque individu. Dès le début de toute recherche il apparaît des problèmes montrant que la possibilité des rêves prophétiques n'est pas aisée à établir et que les rêves embrouillent plus qu'ils ne clarifient la situation.

La question difficile est la suivante : est-il réellement impossible à l'esprit humain, à l'intérieur de certaines limites définies, de regarder dans l'avenir, là où il façonne lui-même cet avenir ? Est-ce que la faculté de divination, qu'on appelle aussi, « intuition », ne joue pas dans la vie humaine un rôle plus important que ne l'admettent des critiques insuffisamment informés ? Des observations impartiales conduisent à d'étranges résultats. Si cette question (le rêve révélant l'avenir) est posée directement, l'individu, en général, répond négativement. Mais n'attachons pas d'importance pour le moment à des mots ou à des pensées formulées par des paroles. Interrogeons d'autres modes d'expression corporels, par exemple ses mouvements, son comportement, ses actions, nous obtiendrons alors d'autres réponses. Bien que nous niions la possibilité de voir dans l'avenir, tout notre comportement dans la vie trahit exactement la mesure avec laquelle nous voudrions prévoir, deviner des événements futurs. Notre comportement montre clairement que, à tort ou à raison, nous croyons à la possibilité d'acquérir une connaissance de l'avenir. En fait, en allant plus loin, on pourrait démontrer que nous ne serions capable de faire quoi que ce soit si l'aspect futur des choses - celles que nous désirons ou celles que nous redoutons - ne déterminait pas la direction à prendre, ne nous donnait pas l'impulsion pour agir et ne nous dévoilait pas les détours et les obstacles. Nous agissons constamment comme si nous avions une connaissance de l'avenir, tout en réalisant que nous ne savons rien.

Envisageons les banalités de la vie courante. Lorsque j'achète quelque chose, j'en ressens à l'avance le goût, le plaisir. Souvent c'est la croyance ferme en une situation anticipée, avec ses plaisirs ou ses inconvénients, qui me pousse ou m'empêche d'agir. Le fait que je sois sujet à l'erreur ne me détourne

pas. D'autre part, je m'empêche d'agir, s'il y a doute ¹, de façon à évaluer deux situations, sans arriver à une décision. Lorsque je vais me coucher ce soir je ne sais pas s'il fera jour demain matin, au réveil, mais je m'y attends.

Mais en réalité est-ce que je le sais ? Est-ce que je le sais comme je sais que je suis en face de vous ?

Non, mon savoir est d'une nature tout à fait différente. Cette connaissance ne se trouve pas dans ma pensée consciente, bien que ses manifestations s'expriment dans mon attitude corporelle. Le savant Russe Pavlov a pu montrer que dans l'estomac des animaux qui attendaient une certaine nourriture, les sucs nécessaires à la digestion, spécifiques, étaient sécrétés, comme si l'estomac avait une préconnaissance des aliments qu'il allait recevoir. Ce phénomène montre que notre corps, comme notre esprit, doit agir avec quelque connaissance de l'avenir s'il veut être apte à jouer son rôle, et qu'il se prépare comme s'il pouvait prédire l'avenir. Cette supputation du futur est tout à fait étrangère à notre pensée consciente. Considérons cependant cette question. Agirions-nous jamais, si nous connaissions le futur d'une façon consciente ? Est-ce que la réflexion, la critique, les arguments pour et contre, ne constitueraient pas un obstacle insurmontable à l'action ? En conséquence notre connaissance alléguée de l'avenir doit rester dans l'inconscient. Il existe un état morbide psychique (il est fréquent et se manifeste à divers degrés), c'est le doute poussé à l'extrême, la « folie du doute », où la souffrance intérieure conduit le malade à rechercher la voie qui puisse sauvegarder son importance et le sentiment de sa valeur personnelle, sans pouvoir la trouver. L'examen pénible de l'avenir personnel accuse avec tant de poids son incertitude et la pensée anticipée devient à un tel point consciente qu'il s'ensuit un bouleversement: l'impossibilité dans laquelle se trouve le malade de connaître l'avenir d'une façon consciente et certaine le remplit d'indécision et de doute, et ainsi, chacune de ses activités est marquée par des considérations d'un caractère différent. Le contraire nous est fourni par la manie se manifestant lorsqu'un but futur secret, et en tout cas inconscient, s'exprime avec force, domine la réalité avec des intentions mauvaises et oblige le moi conscient à des suppositions impossibles, de manière à protéger l'amour-propre souffrant contre tout échec dans sa coopération avec la société.

Il n'est pas nécessaire de prouver que la pensée consciente ne joue qu'un rôle mineur dans le rêve. Les facultés critiques et les contradictions apportées par les organes des sens, inactifs, sont également inopérantes. On peut admettre que les espoirs, les désirs, les craintes, en rapport avec la situation donnée du rêveur peuvent se manifester sans fard pendant le rêve.

Hospitalisé pour tabès invétéré, un de mes malades présentait de graves troubles de la motilité et de la sensibilité, de plus il était devenu aveugle et sourd. Comme il n'y avait plus moyen de communiquer avec lui sa situation était tout à fait particulière.

¹ La fonction du doute, dans la vie comme dans la névrose, déclenche une inhibition qui permet d'éviter une décision, tout en cachant à la conscience cette attitude. Pour le psychologue, habitué à tenir compte de ce que font les êtres, et non de ce qu'ils disent, le doute exprime un « non » certain.

Quand je le vis il n'arrêtait pas de demander de la bière à son infirmière et de lui tenir des propos obscènes. Ses efforts directs, ainsi que ses tentatives pour atteindre son but étaient restés intacts. Nous devons cependant imaginer que si l'un de ses organes sensoriels fonctionnait, à coup sûr non seulement ses déclarations mais aussi ses pensées auraient pris, corrigées par sa situation, un tour différent. L'arrêt de la fonction correctrice des organes sensoriels pendant le sommeil se manifeste de différentes manières, en particulier par le déplacement de l'action dans le royaume de l'imagination et par l'extériorisation plus nette du but.

Cet état mène naturellement, comparé à l'état de veille, à une accentuation de la volonté, avec un contenu riche en analogies, tromperies, mais aussi exagérations, ces dernières cependant, du fait de la précaution du rêveur, accompagnées de restrictions ou d'obstacles. Havelock Ellis (*Le Monde des Rêves*) qui invoque d'autres explications du rêve mentionne lui aussi ce problème. Examiné à partir d'autres points de vue, nous pouvons comprendre pourquoi dans le cas présent comme dans les rêves, seule la compréhension de l'état de choses réel peut apporter une « rationalisation » (Nietzsche) du but final et son « interprétation logique ».

La direction de l'activité individuelle et donc la fonction d'anticipation, la qualité prospective du rêve peuvent toujours être clairement discernées¹ ; il indique les préparatifs faits, à l'encontre du bon sens, face aux difficultés réelles rencontrées par le rêveur dans sa vie, où la recherche d'une protection ne manque jamais. Prenons un exemple : Une patiente gravement atteinte d'agoraphobie, qui avait fait une hémoptysie, avait rêvé, alors qu'elle était couchée dans son lit, incapable de poursuivre son travail : « j'entre dans mon magasin et je trouve les vendeuses en train de jouer aux cartes. »

Dans tous les cas d'agoraphobie j'ai trouvé ce symptôme utilisé comme excellent moyen de faire pression sur l'entourage, les relations, le mari ou la femme, les employés, en leur dictant des lois comme un empereur ou un dieu. Ils réalisent cette tyrannie en empêchant toute personne de s'absenter ou de se retirer, en produisant des accès d'angoisse, des vertiges ou des nausées².

En pareil cas, je pense toujours à la similitude de cette attitude avec celle du Pape, représentant de Dieu, qui se considère comme prisonnier et qui, de par même cette renonciation à sa liberté personnelle, augmente l'adoration des croyants et oblige tous les potentats à venir à lui (« Le Chemin de Canossa ») sans devoir leur rendre leur visite. Le rêve de ma malade survint à un moment où son jeu de force était déjà devenu manifeste. L'interprétation est simple. La malade se met dans la situation future où, sortie de son lit, elle surveille les transgressions des employées. Toute sa vie psychique est influencée par l'idée que, sans elle, rien ne peut aller droit. Elle défend cette conviction dans d'autres phases de sa vie, car elle avilit tout le monde et elle tente, avec pédanterie, de tout corriger. Sa méfiance, toujours en éveil, tente de découvrir des erreurs chez les autres. Elle est tant saturée de méfiance, qu'elle a réellement et plus

¹ Voir dans cet ouvrage : « Le problème de la distance », « Syphilophobie » « la Psychothérapie de la névralgie du trijumeau », ainsi que *Le tempérament nerveux*, Payot, Paris.

² Voir dans cet ouvrage : « Le substratum organique des névroses » et « Le rôle de l'inconscient ».

que la moyenne un sens aigu pour deviner les erreurs de son entourage. Elle sait exactement ce que font les employés qu'on laisse seuls. Elle sait également ce que font les hommes lorsqu'ils sont seuls. (Tous les hommes sont pareils ! » Pour cette raison son mari doit toujours rester à la maison.

Dès qu'elle sera remise de sa maladie pulmonaire, compte tenu de la nature de ses préparatifs, elle découvrira sans doute dans son magasin qui se trouve tout près de chez elle, toute une série de négligences.

Elle pourra même découvrir que les employées ont joué aux cartes. Après son rêve elle fit apporter le jeu de cartes par sa servante et fit appeler, sous un prétexte quelconque, les employées, à plusieurs reprises, pour leur donner de nouvelles directives et les superviser. Pour obtenir des éclaircissements sur l'avenir elle n'avait qu'à se laisser aller à son savoir pendant le sommeil, en accord avec son désir de supériorité surtendu ; elle n'avait qu'à trouver des analogies convenables et prendre à la lettre le retour des semblables, si fréquent dans notre expérience individuelle. En fait, pour se prouver qu'elle avait raison, il lui suffira, après sa guérison, d'accroître le niveau de ses exigences. Des fautes et des omissions se manifesteront alors, nécessairement.

Comme autre exemple d'une interprétation de rêve, je me propose de me servir du rêve du poète Simonides, tel qu'il nous est conté par Cicéron, et que j'ai utilisé pour développer une partie de ma théorie des rêves (cf. chapitre sur « Étude de la résistance dans le traitement »). Une nuit, avant de s'embarquer pour l'Asie Mineure, Simonides rêva « qu'un mort, qu'il avait pieusement enterré, le dissuadait d'entreprendre le voyage envisagé ». À la suite de ce rêve, Simonides interrompit ses préparatifs et resta chez lui. En nous servant de notre expérience concernant l'interprétation des rêves, nous pouvons présumer que Simonides était effrayé par ce voyage. Il se servit alors de ce mort ¹ qui lui était obligé, pour se faire peur et se protéger contre ce voyage, par la pensée de l'horreur de la tombe et par le pressentiment d'une fin sinistre. D'après le conteur le navire chavira, événement qui certainement se présenta longtemps à l'esprit du rêveur, par analogie avec d'autres naufrages. Si toutefois le navire était réellement arrivé à destination, qu'est-ce qui aurait empêché des natures superstitieuses de penser qu'il aurait certainement fait naufrage si Simonides avait négligé l'avertissement, et était monté à bord.

Nous trouvons donc dans les rêves deux genres de tentatives pour prévoir et résoudre un problème et pour mettre en route ce que le rêveur désire voir se réaliser dans une situation donnée. Il cherchera à le réaliser selon les lignes les mieux adaptées à sa personnalité, à sa nature et à son caractère. Le rêve peut dépeindre une situation anticipée comme si elle existait déjà (le rêve de la malade atteinte d'agoraphobie) de manière à réaliser, à l'état de veille, cet arrangement de la situation, soit ouvertement, soit secrètement. Le poète

¹ L'utilisation de pareils souvenirs, chargés affectivement, demande des études plus approfondies. Le but de ces images est de produire des sentiments et leurs conséquences : attitude prudente, dégoût, nausées, angoisse, peur du partenaire sexuel, perte de connaissance et d'autres symptômes nerveux. Dans mon livre : *Le Tempérament nerveux* (Payot, Paris), j'ai décrit ces manifestations comme étant des analogies (de l'inceste, du crime, de la ressemblance à Dieu, délire de grandeur ou de petitesse). Un autre auteur, HAMBURGER, a exprimé des vues analogues. Voir également, dans ce volume sur l'arrangement névrotique : « Le Traitement des névroses. »

Simonides utilise un vieux souvenir pour renoncer à son voyage. Compte tenu du fait que c'était la propre expérience du rêveur, sa propre interprétation du pouvoir du mort, et que c'est sa propre situation qui demande une réponse pour savoir s'il doit ou non partir, si vous prenez toutes ces possibilités en considération, vous êtes sous l'impression justifiée que Simonides eut ce rêve, choisissant parmi d'innombrables souvenirs précisément celui-ci pour se convaincre qu'il devait certainement et sans hésitation, rester à la maison. Nous pouvons penser que, même s'il n'avait pas eu ce rêve, notre poète serait resté chez lui. Que dire alors de notre malade atteinte d'agoraphobie ?

Pourquoi rêvait-elle du laisser-aller et du désordre de ses employées ? Nous pouvons trouver dans son comportement les prétentions suivantes : «Quand je ne suis pas là, tout va de travers ; dès que je serai en bonne santé et que je reprendrai la charge de mes affaires, je montrerai à tout le monde que rien ne peut marcher sans moi. » Nous pouvons donc être assurés que dès qu'elle réapparaîtra dans son magasin elle découvrira toutes sortes de fautes et de négligences, car elle promènera partout son regard d'Argus pour montrer sa supériorité. Elle sera certainement en mesure de prouver qu'elle avait raison et qu'ainsi elle prévoyait l'avenir dans son rêve. Le rêve alors, de même que le caractère, la sensibilité, le symptôme névrotique, est arrangé par le rêveur, en accord avec le but proposé.

Permettez-moi à présent d'ouvrir une parenthèse et de prévenir une objection qui certainement est venue à l'esprit de la plupart d'entre vous. Comment puis-je expliquer le fait que le rêve tente d'influencer la marche future des choses, alors que la plupart de nos rêves contiennent une matière inintelligible, parfois même stupide ou sans signification ? L'importance de cette objection est si grande que nombre de personnes compétentes ont cherché l'essence du rêve précisément dans ce caractère bizarre, insensé et inintelligible qu'ils ont essayé d'expliquer, alors que d'autres, mettant l'accent sur l'inintelligibilité de la vie du rêve lui ont refusé toute importance. Parmi les plus récents, Scherner et Freud, en particulier, ont le mérite d'avoir essayé de donner une interprétation au mystère du rêve. Freud, pour donner une base à sa théorie du rêve, selon laquelle le rêve représente une sorte de satisfaction de désirs sexuels, (plus tard désirs de mort) infantiles, insatisfaits, considère cette inintelligibilité comme voulue, comme si le rêveur, en dépit des restrictions qui lui sont imposées par la civilisation, voulait néanmoins satisfaire, en imagination, ses désirs interdits. De nos jours on ne peut plus soutenir cette thèse, pas plus que celle d'une base sexuelle pour les névroses ou notre civilisation. Le manque apparent d'intelligibilité dans le rêve doit d'abord être imputé au fait que le rêve n'est pas un moyen pour accéder à une position future, mais un phénomène accessoire, un reflet de dynamismes, un signe et une preuve de ce que le corps et l'esprit s'efforcent de prévoir, de manière à justifier la personnalité du rêveur et pas le sens commun, en liaison avec quelque difficulté imminente. Nous constatons donc ici un mouvement synchrone de notre pensée, allant dans la direction requise par le caractère et la nature de la personnalité, et s'exprimant dans un langage obscur qui, même lorsqu'il est compris, n'est pas parfaitement clair mais indique cependant la direction vers laquelle tend le sentier. Autant l'intelligibilité est nécessaire pour notre pensée et notre parole à l'état de veille, pour la préparation de nos actions, autant elle devient superflue dans le rêve, semblable à la fumée d'un feu qui ne fait qu'indiquer la direction d'où vient le vent.

Mais la fumée nous confirme l'existence du feu et l'expérience nous permet de déduire la qualité du bois ou du combustible en question. Dans la cendre du rêve persiste un état émotionnel, affectif, en concordance avec le style de vie. Si nous découpons le rêve incompréhensible en ses éléments constitutifs, et si nous découvrons en partant du rêveur, ce que signifient ces éléments individuels, nous arrivons, avec un peu de zèle et de perspicacité, à découvrir que derrière le rêve agissent des forces, luttant dans le sens d'un but donné. L'homme adhère d'ailleurs à cette direction dans d'autres aspects de sa vie, elle est conditionnée par l'idéal de sa personnalité et les difficultés et déficiences qui l'oppriment. De ce point de vue donc, point de vue que l'on pourrait appeler artistique, nous obtenons une connaissance de la ligne de vie de l'homme ou, du moins, d'une partie de celle-ci, et nous avons un aperçu du plan de vie inconscient par lequel il tente de dominer la pression de la vie et son propre sentiment d'incertitude. Nous avons également un aperçu des détours qu'il fait, dans l'intérêt de ce sentiment d'insécurité, de manière à éviter la défaite. Nous pouvons utiliser le rêve, de même que toute autre manifestation psychique, voire toute la vie de l'homme, pour tirer des conclusions quant à sa position dans le monde, et sa conduite vis-à-vis des autres. Dans le rêve nous assistons à la représentation de tous les points de fuite de la pensée prospective, en direction d'un but préétabli du style de vie, grâce aux moyens de l'expérience personnelle, par le truchement d'une analogie trompeuse.

Nous arrivons ainsi à une meilleure compréhension des détails, au début incompréhensibles, rencontrés dans la structure du rêve. Le rêve donne rarement une présentation de faits - et même quand cela arrive, elle est conditionnée par un trait spécifique du rêveur-, avec des événements récents ou des représentations du présent. Pour arriver à la solution d'une question, des comparaisons simples, abstraites et infantiles sont à la disposition du rêveur, et ces comparaisons suggèrent très souvent des images expressives et poétiques. Une décision menaçante peut être représentée par un examen scolaire imminent, un ennemi vigoureux par un frère aîné, l'idée de victoire par un vol dans le ciel, et un danger par un gouffre ou une chute. L'affectivité qui teint le rêve, naît toujours de pensées prospectives et anticipées, et à partir des moyens de protection contre le problème présent¹. La simplicité des scènes du rêve - simples en comparaison avec les scènes complexes de la vie - représente précisément le désir du rêveur de trouver une solution, en excluant la multiplicité complexe des forces présentes dans une situation donnée, et exprime son désir de suivre une ligne conductrice ressemblant à ces situations simples.

Ayons recours à une image. Admettons qu'un maître interroge un élève sur la transmission de la force et que l'élève fasse preuve d'une complète ignorance concernant ce sujet. Pour mieux lui faire comprendre le problème, le maître illustrera le thème par une image : « que surviendrait-il si quelqu'un vous poussait ? » Si à ce moment un étranger entrait dans la classe, n'entendant que cette question, il risquerait de regarder le maître avec cette même incompréhension avec laquelle on a coutume de regarder le rêve. En dernier lieu, l'inintelligibilité du rêve se rattache au problème discuté auparavant.

¹ On peut constater l'amplification des états affectifs en fonction du style de vie.

Nous avons vu, à ce moment, que pour obtenir la sécurité d'un acte, nous avons besoin d'une conception quant à l'avenir, conception qui prend ses racines dans l'inconscient.

J'ai exposé dans mon livre sur le *Tempérament nerveux* (Payot, Paris) cette conception fondamentale, indispensable pour la pensée et l'action de l'homme, suivant laquelle une ligne conductrice inconsciente mène à un idéal de la personnalité, inconscient. La construction de cet idéal de la personnalité et les lignes conductrices y menant, contiennent les mêmes composants émotionnels et idéiques que le rêve et ses mécanismes dynamiques sous-jacents. La contrainte qui oblige le matériel psychique de rester dans l'inconscient, fait en même temps pression sur les pensées, les images et les impressions sensorielles, visuelles et auditives du rêve, qui, pour ne pas porter atteinte à l'unité de la personnalité doivent également rester dans l'inconscient, ou mieux doivent rester inintelligibles. Pensons par exemple au rêve de la patiente souffrant d'agoraphobie : Ce qu'elle essayait de réaliser par sa personnalité inconsciente était la domination sur son entourage. Si elle avait compris son rêve, ses désirs et actions despotiques auraient dû s'incliner devant sa pensée critique consciente. Mais comme son désir profond était de dominer, son rêve devait rester inintelligible pour elle. En partant de ce point de vue on arrive à comprendre que la maladie psychique et toutes les formes de névrose deviennent intenable et sont vouées à l'échec si l'on arrive à faire paraître dans la conscience du névrosé ses buts profonds, pour les amenuiser.

Je vais maintenant montrer, à l'aide de quelques fragments comment, avec le concours de la patiente elle-même, j'ai été conduit à l'interprétation du rêve. Cette patiente vint me consulter pour sa grande irritabilité et ses idées de suicide. Je veux particulièrement mettre l'accent sur le fait que l'aspect analogique de la pensée du rêve ressort toujours dans un « comme si »¹ mots avec lesquels le rêveur commence sa narration. La nature difficile de la situation se définissait par le fait qu'elle était amoureuse de son beau-frère.

Voici son rêve :

Un rêve où apparaît napoléon.

« J'ai rêvé que j'étais dans une salle de bal, que je portais une jolie robe bleue, que mes cheveux étaient bien coiffés et que je dansais avec Napoléon. »

Voici mes associations d'idées se rapportant à ce rêve « J'ai élevé mon beau-frère au rang de Napoléon, sans quoi cela n'aurait pas valu la peine de l'enlever à ma sœur (ceci signifie que sa nature névrotique n'était pas fixée sur l'homme mais sur son désir d'être supérieure à sa sœur). Pour pouvoir couvrir toute l'affaire du manteau de la justice, et de plus, pour ne pas donner l'impression que j'ai été conduite à me venger parce que je suis arrivée trop tard, j'ai dû imaginer que j'étais la princesse Louise ; il paraît tout à fait naturel, que

¹ VAIHINGER, *La philosophie du comme si*, exprime des idées semblables.

Napoléon divorce de sa première femme, Joséphine, pour prendre une femme de son rang.

« En ce qui concerne le nom de Louise, je l'ai utilisé pendant quelque temps. Une fois un jeune homme avait demandé mon prénom à une de mes collègues, et sachant que je n'aimais pas celui de Léopoldine, elle avait dit Louise.

« J'ai souvent rêvé que j'étais une princesse (ligne directrice) et en vérité c'est mon ambition la plus profonde qui, en rêve, me permet de bâtir un pont entre moi-même et les aristocrates. De plus cette illusion est calculée pour me faire sentir avec d'autant plus de peine, à mon réveil, que j'ai été élevée loin de chez moi, que je suis seule, et que je ne dois compter que sur moi. Les tristes pensées qui m'assailent me portent à me conduire d'une façon dure et cruelle à l'égard de tous -ceux qui ont la bonne fortune d'être liés à moi.

« En ce qui concerne Napoléon, je veux préciser que n'étant pas moi-même un homme, je ne veux plier les genoux que devant ceux qui sont les plus forts et les plus puissants. Ceci ne m'empêcherait pas de déclarer que Napoléon était un voleur (elle avait des rêves où survenaient des voleurs). Ainsi donc je ne ferai que le saluer et ne me soumettrai pas vraiment à lui, car j'aimerais tenir l'homme par une ficelle (d'après un autre rêve) et alors, alors je danserai.

« La danse doit être pour moi un substitut à beaucoup de choses, car la musique exerce une influence prodigieuse sur mon âme.

« Que de fois au cours d'un concert j'ai été prise du désir intense de courir vers mon beau-frère et de l'étouffer de baisers.

« Pour ne pas permettre à ce désir de s'élever en moi en faveur d'un étranger, je dois m'élancer passionnément dans la danse, ou, si je n'ai pas mon partenaire, rester assise, les lèvres serrées et le regard morose, perdu au loin, pour empêcher tout autre de s'approcher de moi.

« Je ne veux pas succomber à l'amour, et pourtant à mon avis, les bals et l'amour vont de pair.

« J'ai choisi la couleur bleue parce qu'elle me va très bien et que je voulais faire bonne impression sur Napoléon. J'avais à ce Moment le désir de danser, chose que j'étais incapable de faire auparavant. »

De ce point l'interprétation peut aller plus loin et découvrir finalement le fait que le plan de vie, inconscient, de cette jeune fille, avait pour but le désir de dominer, désir maintenant altéré et affaibli du fait qu'elle ne considère plus la danse comme une humiliation personnelle.

J'en arrive à la fin. Nous avons vu que le rêve représente une manifestation psychique subsidiaire en ce qui concerne l'action, mais que, semblable au miroir, il peut trahir des faits et des attitudes corporelles en liaison avec ces actes futurs. Il ne faut donc pas nous étonner si l'âme populaire de tous les temps, avec la certitude d'un sentiment général, a accepté le rêve comme une

création visant l'avenir. Un homme supérieur, un homme qui a réuni en lui la somme de toutes les sensations humaines, Goethe, a exprimé la faculté prospective du rêve et la force qui en émane dans une merveilleuse ballade. Le Comte, à son retour de Terre Sainte, trouve son château vide et désolé ; la nuit il rêve d'un mariage de nain.

La conclusion du poème est :

« Chantons maintenant ce qu'il advint par la suite, et que le tumulte et le bruit se taisent. Car ce qu'il avait vu en petit, il le connut et le goûta dans sa véritable grandeur. Les trompettes et les joyeux éclats de musique résonnèrent, et cavaliers, cocher, char, toute la foule des invités du mariage s'approchèrent de lui et le saluèrent, heureux. C'était ainsi et ainsi ce sera toujours. »

L'impression que nous donne ce poème montre clairement la pensée du rêveur axée sur le mariage.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XIX

Le rôle de l'inconscient dans la névrose

[Retour à la table des matières](#)

Notre compréhension des questions concernant la psychologie des névroses est tellement liée à la modalité individuelle de l'approche, qu'on peut dire : chaque hypothèse de travail, élaborée individuellement, nous fournit un tableau de l'étendue des conceptions et des limites des facultés de compréhension de l'examineur. De ce fait on peut comprendre la diversité des conceptions, évaluations, suppositions où chaque école souligne ou laisse de côté tel ou tel point. L'importance de tel ou tel élément échappera à tel auteur alors que tel autre soulignera particulièrement des facteurs d'importance tout à fait secondaire. Mais si on s'engage, à la faveur d'une doctrine solidement formulée, on risque moins de se voir ébranlé, ne serait-ce que si cette doctrine nous fait comprendre nos propres contradictions intérieures. Dans ce cas l'observateur se conduit comme un névrosé, qui n'admet pas un changement de son style de vie, tant qu'il n'a pas pris conscience de son idéal de la supériorité, tant qu'il n'y a pas renoncé, l'ayant jugé comme étant irréalisable. Baco dans son *Novum organum* dit, parlant de ceux qui prétendent qu'il ne faut pas s'attendre à quelque chose de bien du travail des êtres humains : « ce n'est que

pour placer au-dessus de tout leur croyance en leur propre et inimitable perfection. Voici pourquoi ils désirent que ce qu'ils n'ont pas encore inventé ou compris, soit considéré comme insensé et inexistant. »

Ces considérations s'appliquent également aux idées qui vont suivre, idées concernant la psychothérapie, profession artistique. L'auto-analyse - précieuse uniquement pour saisir le propre style de vie - comparable à l'auto-portrait, ne présente pas de garantie suffisante pour un examen non prévenu, étant donné qu'elle est réalisée avec les moyens évidemment limités d'une personnalité, et que la perspective individuelle ne permet pas de s'examiner soi-même, ou ses semblables, autrement que d'une façon personnelle. Utiliser des argumentations personnelles, c'est-à-dire inhabituelles, dans les sciences qui se meuvent sur un terrain réaliste est d'un abus gênant, uniquement explicable par la jeunesse de notre discipline et qui disparaîtra certainement avec le temps.

Dans la pratique psychothérapique ces limites se montrent beaucoup moins gênantes. Si le névrosé échoue, sous la pression de la réalité, le thérapeute lui apprendra à s'expliquer avec la réalité et avec la société. Le dialogue entre malade et médecin empêche le névrosé de se mouvoir dans le domaine de la fiction. Alors que le malade s'efforce de lutter en faveur de sa supériorité, le thérapeute lui indique son attitude unilatérale et rigide¹. La base inébranlable de ces données est la notion de l'exigence et de l'utilité de la société humaine et de la coopération.

Une des plus grandes difficultés du traitement consiste dans la conviction du malade d'avoir compris les mécanismes névrotiques, tout en maintenant, du moins partiellement, ses symptômes, jusqu'au jour où se dévoile un des plus importants parmi les artifices névrotiques : le malade se sert de « l'inconscient » pour pouvoir poursuivre son but de la supériorité avec ses anciens symptômes et préparations. Il prétend pouvoir répéter ce qui est juste, mais il ne le comprend pas, ne comprend pas les connexions, se défend contre une compréhension profonde, parfois aussi pour avoir raison en face du médecin. Cette constatation nous amène de nouveau vers la ligne de l'éclaircissement explicatif dont je parle dans mon travail : *Le Tempérament nerveux*² en traitant du style de vie névrotique. L'âme névrosée, afin de pouvoir se diriger vers ses buts surtendus, se voit obligée de recourir à des artifices et des feintes. Un de ces artifices consiste à transférer le but ou son équivalent dans l'inconscient. Si ce but se trouve en tant que « morale » dans une expérience vécue ou dans un fantasme, ils peuvent succomber entièrement ou partiellement à l'amnésie, ce qui rend indiscernable le but final fictif. Le malade, mais aussi le critique, arrivent à ce même résultat, s'ils oublient qu'un souvenir enregistré, un symptôme, un fantasme, démontrent tendancieusement plus, et quelque chose de plus important, pour le sujet, qu'on ne pourrait croire à première vue.

On peut exprimer cette idée autrement en disant que ce même but, ou ces fragments d'expériences vécues ou de fantasmes, reliés à ce but, doivent rester suffisamment accessibles à la conscience, pour permettre un rehaussement de

¹ Voir le chapitre sur « la résistance dans le traitement », dans cet ouvrage.

² *Le Tempérament nerveux*, Payot, Paris.

l'idéal personnel. L'importance biologique de la conscience, ainsi que celle de l'inconscient, résident donc dans le frayage de l'action, suivant un plan de vie uniformément orienté. Cette conception va de pair avec les très précieuses doctrines de Vaihinger et de Bergson, et elle démontre l'élaboration de la conscience à partir de l'instinct, avec ses qualités agressives.

La représentation consciente, obéissant à un idéal névrotique surtendu, est, elle aussi, dans le degré de l'état conscient un artifice de l'âme, comme cela ressort très nettement de l'analyse des idées surtendues du délire, des hallucinations, de la psychose en général, toutefois sans que le plan d'action, donc le sens des manifestations devienne dans ces cas conscient et compréhensible. Chaque manifestation consciente du psychisme nous fournit aussi bien des indices quant au but final inconscient, que le fait la tendance inconsciente, lorsqu'on arrive à la saisir correctement. Le terme gratuit d'une « conscience superficielle » ne peut tromper que celui qui ignore leur relation. La contradiction apparente entre tendances consciente et inconsciente n'est en réalité qu'une opposition des moyens, au service du but final de l'élévation de la personnalité, toutefois sans importance pour le but fictif de la ressemblance à Dieu.

Ce but final et ses modalités surtendues doivent rester incompris dans l'inconscient pour ne pas risquer de se trouver anéantis du fait d'une contradiction manifeste face à la réalité, et pour permettre une action dans le sens de la ligne directrice névrotique. Là où la faculté consciente devient indispensable, en tant que moyen de la vie, en tant que protection de l'unité de la personnalité et de l'idéal de la personnalité, elle fait son apparition sous une forme appropriée et de dimensions suffisantes. Même le but final, le plan de vie névrotique, peut faire son apparition dans la conscience si ce processus se montre apte à réaliser une élévation de la valeur personnelle. Il en est ainsi surtout dans les psychoses. Lorsque le but névrotique risque de s'annuler, en devenant conscient du fait de sa grande contradiction avec le sentiment social, il maintient le plan de vie dans l'inconscient.

Ces constatations, résultat de données psychologiques, trouvent leur confirmation théorique dans une conclusion qui - quoique pas nettement formulée - ressort de la doctrine fondamentale de Vaihinger sur la nature de la fiction.

Dans une grandiose synthèse, Ce chercheur génial définit la nature du processus idéatoire comme étant un moyen de dompter, de venir à bout de la vie, grâce à l'artifice d'une idée fictive, idée sans valeur théorique, mais utile pratiquement dans la recherche pour atteindre un but. Si cette profonde compréhension et clarification de la nature de la fiction étaient nécessaires pour nous familiariser avec les artifices de notre pensée constatation, qui transformera notre vision sur le monde sa « découverte » se trouve déjà ébauchée dans cette donnée que la fiction directrice de la vie psychique appartient à l'inconscient, et que son apparition dans la conscience se montrerait superflue, voire gênante, pour le but final.

La psychothérapie peut commencer à ce point précis, en rendant consciente l'idée directrice de grandeur, et en annulant par la critique son efficacité pour l'action. Dans les lignes suivantes nous nous proposons de

démontrer grâce à des exemples que seule l'idée directrice inconsciente de la personnalité rend vraiment possible l'existence du système névrotique ¹.

I. - La nièce employée dans le magasin d'une de mes malades lui donne son congé. La malade se fait du souci, prétendant que cette nièce - bien que peu estimée auparavant - est irremplaçable. Elle se lamente, disant qu'elle ne pourra jamais faire tout le travail et se demande quelle personne engager à la place de la nièce. Le mari ne peut pas la remplacer. La bonne est un perroquet. Il ressort très nettement de ces lamentations un : « moi seule, toujours moi » et « que se passerait-il si je n'étais pas là ? »

Cette malade souffre d'agoraphobie, ce qui signifie : elle ne peut quitter sa maison. Comment le pourrait-elle si elle doit toujours se « mettre en vitrine ». Grâce à son agoraphobie elle peut rester à la maison et démontrer qu'elle est irremplaçable. Elle souffre de douleurs dans les jambes et prend quatre à cinq comprimés d'aspirine par jour. La nuit ses douleurs l'éveillent, elle prend alors des médicaments, médite sur ses affaires, et cela à plusieurs reprises dans la nuit. Ses douleurs qui l'éveillent lui permettent de penser à la marche de ses affaires et de montrer son importance. L'idéal surtendu de sa valeur - être semblable à l'homme, être une véritable reine - être partout la première, ne peut devenir efficace que tant qu'il reste inconscient. Des réminiscences de son enfance, où elle enviait la condition des garçons, se superposent à ses conceptions actuelles sur l'infériorité des femmes. Dans ses rêves elle se voit souvent dans un palais royal.

II. - Rêve d'une malade âgée de 26 ans, souffrant d'accès de colère, idées de suicide, fugues.

« Je me voyais mariée, mon mari était un homme brun, de taille moyenne, je lui disais : Si tu ne m'aides pas à atteindre mon but, j'essaierai d'y parvenir par tous les moyens, même contre ta volonté. »

Le but de cette malade, pendant son enfance, était de se transformer en homme (voir Kainois, Ovide) afin de toujours pouvoir dominer.

Ce but n'était pas inconscient pendant son enfance, quoique pour la petite fille il ne représentât pas tout ce que ce concept peut nous signifier. La signification psychologique et sociale, en effet, ne pouvait pas être saisie par l'enfant dans toute sa clarté, mais elle se manifestait par une turbulence exagérée, par un grand besoin de porter des habits de garçon, de grimper sur des arbres, de jouer dans des jeux collectifs le rôle de l'homme et d'attribuer aux garçons - pour admettre le principe de la métamorphose - des rôles féminins. Notre malade était une enfant intelligente et très vite elle avait compris que sa fiction était insoutenable. À partir de ce moment elle arriva à l'état d'esprit suivant : 1° la fiction se modifia : il faut que tout le monde me gâte. Réduite à ses lignes dynamiques cela signifie : je dois dominer tout le monde

¹ La contradiction avec la doctrine de Freud et d'autres auteurs se manifeste ici très nettement. L'unité de la personnalité et le besoin de la maintenir dominant en réalité le but fictif et l'étendue du domaine conscient et inconscient.

et attirer l'intérêt de tous sur ma personne ; 2° elle oublia, « refoula », son idée directrice originelle - afin de pouvoir la conserver. Cet artifice du psychisme est extrêmement important. Il me semble superflu de préciser qu'il ne s'agit jamais, dans ce cas, d'un refoulement dans l'inconscient de tendances sexuelles ou de complexes, mais toujours d'une transposition dans l'inconscient de tendances de domination, provenant de l'idéal directeur de la personnalité, donc de fictions indispensables pour le maintien de cet idéal qu'il s'agit cependant de soustraire à la mise en action consciente, à toute épreuve et à tout risque de rectification. Le déguisement des tendances dominatrices sous une apparence sexuelle ne correspond qu'à un aspect superficiel et à un camouflage de la volonté de puissance, qui elle est plus profonde. L'idéal de la personnalité se préserve ainsi de sa dissolution, afin de maintenir l'unité de la personnalité, désirée par-dessus tout et de nécessité vitale, en voilant et soustrayant sa fiction au domaine de la conscience. La technique de ce camouflage se propose de soustraire les prémices de l'action à tout éclaircissement par la raison. Le comportement névrosé du malade doit lui paraître inattaquable et lui assurer sa position dominatrice névrotique, alors que les prémices incomprises de ses agissements sont basées sur un profond sentiment d'infériorité.

III. - Rêve d'un malade souffrant de maladresse et d'incapacité au travail, fantasmes sadiques et perversions, tentatives de suicide, masturbation, idées de persécution.

« Je disais à ma tante, à présent j'en ai fini avec Mme P... Je connais tous ses traits de caractère, bons et mauvais, et je me mis à les énumérer. Ma tante dit : tu as oublié un trait de caractère : le besoin de dominer. »

La tante est une femme sarcastique, ayant un vif esprit d'à-propos. Mme P... a joué un jeu cruel avec le malade, jeu qui le rendit furieux. Par son attitude, elle lui montra qu'elle avait peu d'estime pour lui, le repoussait pour l'attirer de nouveau, quelque temps après. Mais notre malade ne retenait que les humiliations ; comme pour d'autres névrosés, ses échecs étaient pour notre malade des « motifs » pour se fixer davantage à ce niveau, afin d'arriver à obtenir un changement de la situation, peut-être même de la dominer ou au moins d'y perdre son temps, pour pouvoir exclure d'autres femmes. Le sentiment d'infériorité ravivé et amplifié, cherche alors une surcompensation. C'est un trait typique de l'âme névrosée de ne jamais pouvoir se défaire d'êtres humains qui leur ont causé une humiliation. La compréhension de pareil caractère éclaire pour nous toute l'énigme de la névrose, cette antithèse du « oui - mais ».

Pareils traits de caractère sont désignés en littérature sous le terme de masochistes. Dans mon travail sur la psychothérapie de la névralgie du trijumeau, dans le présent ouvrage, j'ai déjà éclairci cette erreur déroutante. On ne peut parler que de traits pseudo-masochistes car, comme en cas de sadisme, ils servent la tendance à la domination et paraissent contradictoires et ambivalents tant qu'on ignore que les deux formes de la vie, de valeur égale, poursuivent le même but. Ils sont contradictoires pour l'observateur, mais non pour le malade, compte tenu du point de vue d'un plan vital névrotique bien compris.

Depuis toujours notre malade avait une grande tendance à considérer le monde et l'humanité dans une attitude analytique. Ce trait caractériel provenait de sa très grande tendance à la dépréciation. Le névrosé agit d'une façon formelle d'après le proverbe : *Divide et impera*. Il arrive à découper les plus tendres connexions, et de ce fait il se crée un ensemble d'échantillons sans valeur. *Ecce homo !* mais est-ce vraiment l'homme ? Est-ce vraiment un psychisme vivant ? Est-ce que cette antithèse bizarre où se trouvent placés face à face la conscience et l'inconscient, ne représente pas l'expression de la pensée sur un mode infantile.

Notre malade aimerait être sarcastique, comme sa tante, mais il a l'esprit d'escalier et toute faculté de réplique pertinente lui manque. Cette « attitude hésitante », il la doit à son plan de vie qui l'oblige à formuler ses réponses de façon telle que l'adversaire se trouve anéanti, ou encore de ne rien dire ou de répondre de façon si insuffisante que l'entourage et lui-même arrivent à la conclusion qu'il fallait le ménager et lui venir en aide par tous les moyens disponibles.

La veille de son rêve le malade se trouvait sous l'influence d'une conversation avec son frère aîné, vis-à-vis duquel il s'était toujours senti inférieur. Le frère lui avait promis de faire des tentatives pour lui trouver (pour la dernière fois) un travail.

Or c'était le propre de notre malade de faire échouer pareilles tentatives du frère et le traitement a été institué le lendemain d'une tentative de suicide, qu'il avait précisément faite peu de temps après avoir remercié son frère de lui avoir procuré une place. Lorsque son frère lui fit un jour des reproches, à cause de ses habits négligés, il rêva qu'il portait un costume sur lequel il avait renversé de l'encre. Étant au courant de la situation psychique d'un malade on peut facilement comprendre ses rêves, sans grand effort d'interprétation. Nous y retrouvons des pensées et des actions anticipées, visant à diminuer le frère, en neutralisant en secret son influence et ses performances. Il faut savoir que notre malade se dit grand moraliste, ce qui l'élève au-dessus du niveau de son frère.

Les tentatives de dépréciation du frère travaillent donc en secret, dans l'inconscient. Néanmoins, elles atteignent par cette voie leur but, mieux qu'elle n'auraient pu le faire par la voie de la conscience, étant donné que l'intervention du sentiment social devient impossible.

Il est facile de préciser d'où provenait cette tendance à la dépréciation. Elle est la conséquence d'une idée de grandeur compensatrice, surtendue, de notre malade. Pourquoi travaille-t-elle dans l'inconscient ? Afin de pouvoir se Manifester, car l'idéal de la personnalité de notre malade se trouverait réduit par pareille attitude, consciemment dégradante et humiliante. Le sujet se sentirait inférieur, d'où, par un détour, la nécessité de traits caractériels de la maladresse et les finesses et raffinements de l'infériorité dans la profession et la vie. À ce même but servent également ses tentatives de suicide, dans les cas extrêmes, et la menace secrète, afin de renforcer la pression vis-à-vis de son frère. Ainsi se trouvent accrus les efforts du frère et en même temps anéantis toutes ses tentatives (par exemple lui trouver une place).

Nous pouvons en déduire qu'il est possible de considérer l'action névrotique comme si elle agissait consciemment, sous la contrainte d'un but donné ¹. Et pour conclure, nous pouvons dire : l'inconscience d'une fiction, d'un événement moralisateur ou d'un souvenir se réalisent en tant qu'artifice du psychisme, lorsque le sentiment de la personnalité, et que son unité, se trouvent menacés par une prise de conscience.

« Noubliez pas votre tendance à la domination » était mon cri de mise en garde, adressé à ce malade. Dans son rêve il me place sur le même plan que sa tante et son frère, de Mme P... aussi, qui lui était supérieure. Cette féminisation de deux hommes se réalise sous la même impulsion de dépréciation, dont nous venons de parler. Mais dans son rêve le malade adopte déjà une attitude critique vis-à-vis de lui-même, par la bouche de la tante, c'est-à-dire par mes propres paroles. Car il est du plus haut devoir des psychothérapeutes d'exercer une action de redressement auprès de leurs malades. On voit le stade actuel de ce cas de névrose. L'humiliation infligée par le frère l'incite à déprécier ce frère et à ce moment il se rappelle à l'ordre comme je l'aurais fait. Le lendemain il adressa une lettre à sa sœur, lettre qu'il lui devait depuis longtemps. Pour la première fois il se plaignit auprès d'elle de l'arrogance de son frère. À la fin il demanda à la sœur qu'elle garde le secret de cette lettre. La lutte ouverte lui paraissait encore trop difficile étant donné qu'elle risquait de dévoiler la volonté de puissance secrète du malade.

¹ Le malade procède de façon téléologique.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XX

Le substratum organique des psycho-névroses

Contribution à l'étude de l'étiologie
des névroses et psychoses.

[Retour à la table des matières](#)

L'observateur intéressé par les phénomènes de la vie de l'âme, du caractère, de la nervosité, est en droit de se plaindre de la fugacité du dynamisme d'expression, et il aurait raison, car une observation attentive nous montre que chaque geste éphémère est suivi d'un autre et que, semblable en cela aux sons d'une mélodie ou à l'image statique d'un film cinématographique, il porte en lui des traces du passé et des éléments pour l'avenir. Ce qui réunit intérieurement tous ces dynamismes d'expression n'échappe qu'en partie à notre intuition et à notre exploration psychologique comparative : la ligne dynamique immuable, l'habitus de la personnalité ¹.

L'habitus du nerveux se manifeste à l'observateur, assez rapidement, par sa manière plus catégorique et plus rigide que celle du normal, de chercher à

¹ On y reconnaît une analogie avec « la psychologie de la forme », psychologie plus récente qui par sa manière d'apercevoir les ensembles se rapproche de la psychologie individuelle comparée.

imposer à son milieu sa supériorité personnelle, parfois sous une forme insolite. Lors, qu'on s'efforce de découvrir les causes de ces efforts surtendus, on retrouve régulièrement un sentiment d'incertitude et d'infériorité, de découragement aussi, et sur leur base s'érige un dynamisme tout à fait systématique. Il ne s'agit pas d'une poussée aveugle, par exemple la fuite irréfléchie en face d'échecs ou de dépréciations, attitudes que nous révèle l'analyse des phénomènes névrotiques lorsque nous en comprenons les connexions, mais une voie, un *modus vivendi* qui doit sortir l'individu de sa situation d'insécurité, du moins la réduire, voie qui toutefois ne résiste pas à la critique de la vie.

C'est certes une action, mais ce n'est pas la réaction en face de problèmes donnés.

Dans de rares cas l'introspection du malade va assez loin pour qu'on puisse parler d'une opinion ou d'une philosophie privée du sujet. Mais, en général, une fois reconnues les tendances névrosées et leur ligne dynamique, on constate des attitudes, des habitudes d'allure psychique et de gestes, dont le dynamisme échappe à la compréhension du malade, alors que ses actions et ses gestes se présentent « comme si » le malade poursuivait un dessein précis. C'est ainsi qu'une hystérique présentera, à l'occasion de l'arrivée d'une sœur préférée, l'attitude névrotique de l'irritabilité, alors que, extérieurement, elle débordera de manifestations d'affection pour elle. Un névrosé, depuis sa plus tendre enfance en compétition avec son frère aîné, tentera de se suicider au moment où il doit commencer un travail, pour l'obtention duquel il venait de remercier son frère. Une agoraphobique, dépourvue de toute confiance en elle-même, développera suffisamment d'anxiété pour pouvoir faire plier son entourage à son service et le dominer. Les malades à contrainte masturbatoire et à tendance perverse sauront développer autant de libido que le réclame l'exercice de leur activité sexuelle anormale. Des accès de migraines, des névralgies, des algies cardiaques ou abdominales se présentent toujours avec leur motivation, toutes les fois où apparaît le besoin de défendre le sentiment menacé de la personnalité. Il en est de même pour les syncopes et certains accès épileptiques, déclenchés par des traumatismes de nature psychogène, dans une situation où le patient, à partir de sa situation psychique, et afin d'assurer sa domination se voit obligé de « faire » sa crise. On arrive presque avec certitude, une fois acquise la connaissance intuitive de l'âme du malade, à prédire l'accès, à partir du dynamisme psychique du sujet. On constatera ainsi l'apparition de tremblements chez le névrosé prédisposé, tremblements grâce auxquels il peut éviter ses activités professionnelles et fuir certaines décisions. Chez des étudiants névrosés on constate comme manifestation initiale de la névrose une faiblesse de la mémoire ou une insomnie, incitant le sujet à l'inactivité, pendant la journée. Dans tous ces cas le malade se trouve organiquement et psychiquement sous la contrainte d'une inhibition l'empêchant de s'extérioriser, inhibition qui se présente toujours d'une façon systématique et qui est capable de nous donner des indices si on sait correctement l'interroger. D'une façon générale on trouve que la direction psychique et que les dynamismes d'expression du malade sont devenus uniformes, et qu'on peut les comprendre comme exprimant une hésitation générale, comme une « attitude hésitante ».

Du point de vue du dynamisme psychique il faut voir dans ces manifestations, des dispositifs de sécurité d'un sujet découragé, attitude qui permet au

mieux au sujet de maintenir le sentiment de sa personnalité. Ils expriment pour ainsi dire un « non », alors que par le langage, et d'une façon répétée, le sujet affirme, en face d'un problème donné, un « oui » catégorique. Cette ambivalence du névrosé, la base de cette « double vie » nous démontre qu'un homme sous la contrainte de difficultés intérieures cherche un moyen lui permettant de s'élever, chemin qui toutefois suit des sinuosités, dont parfois on ne comprendra le sens que difficilement.

Cette impression et son aspect phénoménologique immuable évoquent l'idée d'un déterminisme et permettent de prédire le moment où le sujet arrêtera ses efforts en face d'un but lui paraissant trop difficile à atteindre, semblable au mécanisme d'une machine. L'exclusion et la dépréciation psychique des activités qui évoquent l'image d'un cercle vital réduit et l'exclusion d'une occupation, indispensable au sein de la société, permettent d'arriver à la conclusion suivante : la névrose est la tentative d'atteindre un idéal surtendu de la personnalité, alors que la confiance dans la propre valeur de l'individu est profondément ébranlée par un lourd sentiment d'infériorité.

Afin d'aboutir à une action, trois prémices sont nécessaires :

- 1° une autoestimation approximative de ses propres possibilités ;
- 2° un but comptant avec ses possibilités et avec les données de la réalité ;
- 3° un état d'âme optimiste, rendant possible la mise -en oeuvre de toutes les forces.

En ce qui concerne l'autoestimation du névrosé, nous pouvons dire qu'elle est très basse ; quant au but nous savons qu'il est surtendu. Dans mon ouvrage : *Le Tempérament nerveux* (Payot, Paris), j'ai exprimé des vues plus détaillées sur le but du névrosé. On pourrait également dire sur le but inconscient. Je suis arrivé à la conclusion que ce but placé dans l'inconscient, mais toujours actif, provient d'une tendance à la compensation d'un état d'insécurité. La ligne dynamique visant ce but est plus catégorique et plus dogmatique que celle de l'individu sain. La disponibilité du névrosé, dont les symptômes et manifestations caractérielles démontrent une direction précise, permet au malade, dans ce monde cahotique, de trouver sa sécurité à la place d'une insécurité et de remplacer son sentiment d'infériorité par une sensation de supériorité, et de ce fait la réalisation d'un idéal de sa personnalité. Tant qu'on ignore cette intentionalité, cette autoadmiration de sa propre idole, on est tenté de croire, d'une façon erronée d'ailleurs, à une dépendance téléologique - imposée de l'extérieur - de la vie psychique. Cette erreur est causée déjà par le fait que le geste le plus insignifiant de chaque action est déterminé d'une façon inconsciente par un but, et que l'élan vital se déroule sous l'effet d'une fin fictive apparue dès la première enfance et maintenue dans l'inconscient dans sa forme originale. La compréhension de ce rapport fournit également une réponse à la question du choix des symptômes, et je suis particulièrement honoré de pouvoir à cette occasion citer les oeuvres de Waihinger et de Bergson ; je peux également me référer à certains points de contact avec l'enseignement de Klages.

Une fois établies cette intentionalité et sa spécificité dans l'âme du névrosé, il faut faire d'autres études, concernant la cause de ces spécificités. Comme

je l'ai déjà dit, ces causes se trouvent dans un sentiment d'infériorité particulièrement profond de l'enfant, sentiment d'infériorité dont il nous faut tirer au clair l'origine et le développement. Dans mon étude : *La compensation psychique des états d'infériorité des organes*, j'ai défendu l'opinion que les déficiences organiques que nous rencontrons en pathologie, représentent le point de départ d'un sentiment d'infériorité; je pouvais déduire à partir de cette insécurité accrue de l'enfant un rapport entre les propres défaillances et la grandeur des exigences extérieures, imposant un effort accru d'adaptation qui déclenche parfois la tentative compensatrice névrotique. C'est ici qu'il faut mentionner tous les aspects de l'infantilisme et des infériorités organiques, les anomalies de constitution, les troubles endocriniens et les anomalies fœtales. Cela mènerait trop loin de brosser ici le tableau psychique que présentent, dès les premières années de leur vie, ces enfants en état d'infériorité constitutionnelle. Mais on peut dire qu'ils ressentent toutes les difficultés de la vie d'une façon plus intense et plus profonde. Une éducation inadéquate, la sévérité ou encore une attitude trop bienveillante ne sauront qu'aggraver la situation. Ces enfants sont exposés aux risques d'algies, de déficiences, de défauts du développement, de dysplasies, de disgrâces et parfois d'un développement intellectuel retardé. Au sentiment allégué d'être mis à l'arrière-plan, s'ajoute bien souvent, du fait de l'insuffisance du sentiment social, une réelle exclusion qui semble leur donner raison en les poussant sur la voie des stratagèmes et des détours psychiques. La compétition naturelle des enfants, en vue de leur autoaffirmation, se trouve alors énormément exagérée, le but de la tendance personnelle se trouve particulièrement surtendu, l'âme de ces sujets se montre constamment préoccupée à bâtir des plans, s'adonner à des rêveries et préméditer des actions d'éclat. L'utilisation accrue de points de repère fictifs pousse le sujet vers une pensée symbolique, analogique et trompeuse, et chaque pas de l'enfant traduit sa très grande prudence et son très grand besoin de valorisation. Toute spontanéité se perd; le sujet se mesure constamment avec ses semblables, les espoirs sont surtendus et la moindre décision à prendre équivaut pour le sujet à un jugement sur la vie et la mort. Il est constamment préoccupé de trouver des points d'appui, de se soumettre les autres, ses défauts l'aident car les autres sont obligés d'intervenir, ses angoisses lui servent d'arme, car il oblige les autres à l'aider. Sa timidité, sa maladresse, sa disgrâce lui servent de prétextes pour mettre les autres à son service et lui semblent bonnes pour éviter que soient blessées sa fierté et sa mégalomanie face à l'insuffisance de ses réussites et la pauvreté de ce qu'il a pu atteindre. Je ne voudrais pas davantage m'étendre sur l'état d'âme du névrosé, car l'essentiel de mes idées est exposé dans le *Tempérament nerveux* (Payot, Paris).

Il me reste encore le devoir d'étudier ces données pathologiques qui conditionnent le désir de tous les enfants d'être plus que leur éducateur, désir qui dans certains cas peut s'amplifier d'une façon extraordinaire. Ce que j'ai pu en étudier se rapporte à toutes sortes d'anomalies constitutionnelles, généralement - et ceci est compréhensible - à des cas légers : la constitution lymphatique avec ses conséquences, la faiblesse corporelle, les végétations, la diathèse exsudative, avec un certain penchant à des manifestations du système respiratoire et digestif ou cutané. Il s'y ajoute l'hyper ou l'hypofonctionnement de la glande thyroïde, des corpuscules épithéliaux, de l'hypophyse, concernant la dysplasie des organes hématopoïétiques, des états rachitiques, l'hydrocéphalie, états préparant le terrain à une multitude de maladies, expression d'une

infériorité corporelle ou mentale. Tous les états d'infériorité qui menacent la croissance ou l'harmonie corporelle peuvent également amplifier le sentiment d'infériorité et de cette façon déclencher des tendances compensatrices accrues. On trouve souvent une insuffisance des organes des sens, fréquemment doublée d'une hypersensibilité organique ou encore des anomalies fonctionnelles des organes d'excrétion avec énurésie ou encoprésie. Le développement normal des organes sexuels est de grande importance, car toutes les filles et tous les garçons d'allure féminine, dont les organes sexuels présentent des dysplasies ou hypoplasies souffrent d'un sentiment d'infériorité accru. Des défauts d'éducation peuvent également déclencher de telles conséquences que je me suis efforcé d'analyser dans mon travail « l'Éducation des parents »¹.

Parmi les nombreux artifices et construction de la vie psychique inconsciente dans sa plus grande étendue, deux sont surtout faciles à comprendre et à étudier : les dispositifs de sécurité et la tendance à l'exclusion. Je m'efforcerai à l'aide d'un cas d'angoisse nerveuse d'analyser ces mécanismes.

Il s'agit d'une femme, âgée de 32 ans, qui se trouve enceinte au bout de huit ans de mariage et qui, après un accouchement laborieux, donna la vie à un enfant. Dès le début de sa grossesse la malade présenta des insomnies et des états d'angoisse. Dans ses conversations elle soulignait son grand désir d'avoir un enfant et la gêne qu'elle éprouvait, toutes les fois qu'on faisait des allusions au fait qu'elle n'en avait pas. Le premier accès d'angoisse se présenta lorsque son mari, voyageur de commerce, s'apprêtait à entreprendre une tournée. L'accès fut si impressionnant que le voyage du mari fut remis à une date ultérieure. Même la nuit il fallut à plusieurs reprises que le mari interrompît son sommeil pour calmer son épouse qui, dans son angoisse, l'appelait à son secours. L'explication de cet état montra que la malade réagissait par la construction de son angoisse aux modifications corporelles, déclenchées par sa gravidité, état qu'elle ressentait comme signe extrême de sa féminité, donc d'une situation d'infériorité. Son angoisse lui permettait de mettre son mari plus que jamais à son service, l'obligeant à changer ses habitudes, à soumettre ses désirs sexuels au caprice de sa femme. Cette dernière circonstance demande une étude plus approfondie car elle peut nous renseigner sur « l'étendue » et l'importance de la « libido ». Après une période de fiançailles très longue, s'étant décidée au mariage, par amour prétend-elle et bien que parfaitement au courant de la question sexuelle, elle refusa longtemps les rapports sexuels. Elle se souvient avoir souffert alors, pendant des semaines, d'un tremblement nerveux, semblable à celui qui accompagnait ses accès actuels. Au début du mariage, elle avait ressenti des états d'angoisse.

Je peux, à cette occasion, souligner une erreur méthodologique de l'école de Freud qui, du fait de ses fondements erronés, devait montrer dans ses conséquences des fautes graves. L'analyse de ces manifestations révéla que, depuis toujours, notre malade était mécontente de son rôle féminin et qu'elle avait tendance à se soustraire par tous les moyens et tous les subterfuges aux conséquences de ce rôle qu'elle n'avait intérieurement jamais accepté. Au bout de huit ans de mariage, ayant acquis la conviction que grossesse et accouchement lui seraient épargnés, elle pouvait imposer sa domination par des moyens moins féminins à son mari, sa sœur et sa mère qui habitaient

¹ *Erziehung Der Eltern dans Heilen und Bilden* (Bergmann Munich).

également leur maison. Elle refusait à son mari les rapports sexuels, rapports qui lui rappelaient son rôle de femme. Dans sa dépréciation de la sexualité elle arriva à admettre sans difficultés que son mari ait des rapports avec d'autres femmes. Parmi les traits de caractère qu'elle cultivait, dans le but d'égaliser l'homme, il faut mentionner : faire des efforts pour se placer au-dessus de ses parents, proférer des remarques critiques dépréciatrices à leur égard, avarice, qui d'ailleurs faisait rehausser son prestige dans cette famille plutôt pauvre, car ce dernier défaut lui permettait d'améliorer la situation économique de la famille. Sa frigidité cadre très bien avec notre conception de la « protestation virile ». Contrainte du fait de sa grossesse de reconnaître davantage son rôle féminin, elle se voyait obligée d'avoir recours à des compensations plus accentuées, et trouva le moyen d'imposer à son mari des devoirs plus nombreux. Elle ne pouvait y parvenir que par l'arrangement de son angoisse, elle avait donc peur, une peur qui cadrait avec ses buts de domination. -

La suite de l'analyse confirme l'exactitude de cette hypothèse. Sous l'effet de nos conversations, et jusqu'à l'accouchement, les accès d'angoisse cessèrent. Son sentiment d'infériorité, qui recherchait des dispositifs de sécurité et la poussait vers une attitude de protestation virile, semblait en dernier compte résulter d'une faiblesse physique qui la désavantageait par rapport à sa sœur, de cinq ans son aînée, et la préférée du père. Il s'y ajoutait la situation matérielle particulièrement précaire de la famille, pendant la première enfance de notre malade, situation qui avait éveillé en elle un intérêt particulier pour le côté matériel des choses et qui l'incitait à regarder avec une jalousie permanente ses parents plus fortunés. L'état d'infériorité de son appareil urinaire se traduisait par son énurésie. Il ne m'est pas possible de me prononcer définitivement sur l'état endocrinien de cette malade, mais je voudrais mentionner à ce sujet sa grossesse tardive, sa taille exagérément grande et le développement de son système pileux.

Quelques semaines après son accouchement laborieux, la malade se présenta de nouveau, se plaignant d'accès d'angoisse, de dépression, de transpiration et moiteur de la peau. Sans vouloir suivre pas à pas le déroulement de l'analyse j'expose ses résultats : la malade se conduisait de nouveau dans le sens de la protestation virile, essayant par ses symptômes actuels de se défendre contre un deuxième enfant. Par sa peur - je n'ai jamais trouvé de différence entre une névrose d'angoisse et une hystérie d'angoisse - il lui était devenu possible de dominer la situation, car du fait de ses souffrances on ne pouvait lui imposer une nouvelle grossesse; sa fatigue démontrait à son entourage qu'un seul enfant et les soins qu'il réclame étaient déjà trop pour cette mère et son état dépressif obligeait son mari à procéder avec une précaution particulière, afin de ne pas blesser la susceptibilité et la volonté de son épouse. Étant donné que le but d'être un homme persistait d'une façon immuable devant elle, il se produisait, dans le cadre de cette exigence, tout ce qui pouvait la rapprocher de son but, et cela encore davantage, toutes les fois ou s'agrandissait la distance, qui l'en séparait.

L'école freudienne trouve dans tous les cas de névrose et de psychose une constitution sexuelle innée, en tant que facteur déclenchant de la maladie, constitution plongée dans une mystérieuse obscurité. Il aurait été facile dans notre cas d'y incorporer une : les caractères sexuels secondaires mâles (taille, pilosité, grossesse tardive, accouchement laborieux) plaident en faveur

d'une constitution psycho-sexuelle mâle. On pourrait être tenté d'admettre, afin de se rapprocher de l'idée freudienne, que la malade avait une plus forte composante homosexuelle innée. A partir du matériel de l'analyse il aurait fallu grouper tous les points, afin de faire ressortir l'amour homosexuel inconscient de cette malade pour sa sœur.

Jusqu'à un certain point cela aurait été possible. Après une période d'hostilité, les deux sœurs avaient de l'affection l'une pour l'autre, sans jamais aborder le domaine sexuel. Mais avec l'élasticité de la terminologie freudienne, et étant donné la facilité avec laquelle le mot de sublimation peut ramener tous les aspects des rapports interhumains à une image sexuelle, on pourrait admettre cette hypothèse dans un certain sens. Je ne doute pas qu'on aurait pu faire comprendre aux deux sœurs - je venais de terminer efficacement une cure auprès de l'une d'entre elle - qu'elles éprouvaient l'une pour l'autre un amour homosexuel. Mais il ressortait de l'analyse que pour trouver des objets de leur tendance à la domination, elles étaient mutuellement liées l'une à l'autre. Et pendant très longtemps, elles s'efforcèrent de se dominer par leur affection et par les devoirs qui en résultaient, jusqu'au jour où l'aînée - moins favorisée par le sort -refusa l'obéissance à notre malade, rompant ainsi le pacte. Ce changement de la situation, peut-être provoqué par la grossesse de la malade (jalousie), comparable à une baisse du niveau de son pouvoir, incitait notre sujet à construire ses accès d'angoisse. Elle pouvait en même temps utiliser cette angoisse comme une arme vis-à-vis de son mari. Pour nous exprimer autrement, à partir du moment où ni l'amour ni l'intimidation ne se montra capable d'obtenir la soumission de la sœur, l'état d'angoisse devait faire son apparition, en tant qu'élément d'une sécurité accrue.

Admettons que la malade, avec sa structure psychique spécifique, soit effectivement passée à la pratique de l'homosexualité. Dans ce cas l'impulsion sexuelle ne pourrait se comprendre qu'en tant que moyen du pouvoir. Cette prise de conscience aurait-elle guéri la malade ? Nullement, car d'autres malades se confient au thérapeute justement à ce stade actif de l'homosexualité et montrent à côté du symptôme névrotique de l'inversion ou de la perversion, toute une série d'autres symptômes.

Une autre argumentation dans le sens de la doctrine freudienne - la patiente serait tombée malade du fait du refoulement de son homosexualité, mais qu'elle ne pourrait guérir par sa libération, étant donné qu'elle ne la supporte pas - est absolument artificielle -et perd toute sa valeur, à partir du moment où nous nous proposons de nous expliquer avec les fausses prémices de son enseignement,

Envisageons à présent le deuxième pilier de la doctrine freudienne des névroses, à savoir « le complexe central des névroses », le complexe de l'inceste. Le père des deux filles dépassait de loin, intellectuellement, la mère, qui souffrait d'accès dysmaniques et qui, à cette occasion, absorbait des quantités importantes d'alcool. La vie familiale névrotique, où chacun s'efforçait de dominer les autres, était en pleine floraison. Rien d'étonnant donc si les deux jeunes filles se sentaient attirées vers le père, qui pourtant donnait sa préférence à l'aînée. Rien d'étonnant encore si les deux filles - et c'est le problème central de leur névrose ultérieure - manifestaient peu de sympathie pour le rôle de la femme, de la mère et si elles cherchaient, dans la

mesure du possible, à réaliser leur fiction directrice inconsciente en se rapprochant le plus possible du rôle masculin. L'aînée, dont je viens d'exposer le tableau pathologique y parvenait mieux, l'autre, faible de nature, en lutte pour le pouvoir avec sa sœur aînée, ne pouvait réaliser ce rapprochement de l'idéal masculin que par des détours. C'est cette voie qu'elle suivait, en sauvegardant ses avantages par la ruse, une apparente soumission par l'enchaînement de son entourage, par sa tendance à réaliser une certaine aisance économique grâce à une avarice extrême, tout en traduisant son caractère dominateur vis-à-vis de personnes plus faibles, par sa lutte avec la mère vieillissante ou avec le personnel domestique. Elle était aimable et charmante avec son mari, jusqu'au moment où elle était tout à fait sûre de lui ; à partir de ce moment elle le contraignait volontiers et lui rendait la vie amère par ses éternelles critiques et son caractère querelleur.

Si notre malade avait eu une vie sexuelle normale aurait-elle pu produire sa névrose ? Cette question est sans importance, car comment aurait-elle pu réaliser pareille vie sexuelle normale sans faculté réelle de coopération. Elle était déjà depuis longtemps névrosée, prise dans un véritable réseau de dispositifs de sécurité, elle voulait réaliser sa transformation symbolique dans un être masculin. Il fallait donc que le symptôme de la psychosexualité anormale se manifestât. Il faut comprendre dans le même sens toute sa ligne vitale névrotique, beaucoup plus ancrée en elle qu'une partie de son système névrotique - pas une *natura naturans*, mais *naturata* - se trouvant non pas au début, mais sur le chemin de ce cinquième acte, finale inconsciemment forgé où devait se réaliser son idéal masculin de la personnalité.

Résumé.

1° On trouve dans le passé de chaque névrosé des souvenirs ou des états affectifs d'une faible autoestimation, doublés d'indices traduisant ses buts surtendus. Ce but donne un sens à tous ses efforts physiques et psychiques ; il alimente son imagination et se comporte comme une Contrainte exercée sur la direction de sa vie.

2° Cette insuffisante autoestimation originelle du névrosé, s'échafaude souvent sur une impression physique de faiblesse, de souffrance, d'insécurité organique ou spirituelle et elle constitue un point de fuite psychologique important pour le développement psychique de l'enfant, où se manifeste le rapport réalisé par l'enfant et son entourage, son monde extérieur. Cette autoestimation est donc déjà une réponse que donne l'enfant au problème de la vie, elle contient tous les états affectifs de l'insuffisance enfantine et de l'insécurité enfantine, tous les résultats comparatifs saisissables et saisis, ainsi que la ligne directrice pour l'avenir.

3° L'insécurité enfantine est le résultat d'événements objectifs et subjectifs qui évidemment ne se présentent jamais d'une façon claire et précise. Des sources d'erreurs subjectives s'y mêlent, étant donné l'incapacité de l'enfant à saisir une image correcte du monde réel, ce qui ne doit jamais être oublié.

4° Les faits objectifs dont il faut tenir compte se rapportent : a) à la faiblesse et à l'insécurité normales de l'enfant ; b) à leur accentuation pathologique, telle que peut la produire l'état d'infériorité des organes.

5° Le côté subjectif concerne la position de l'enfant dans le cadre de la famille, vis-à-vis du père, de la mère et de la fratrie, ses impressions et ses jugements concernant les difficultés de ce monde, l'avenir, jugements dépourvus de maturité, comme ceux du sauvage, et présentant des dispositifs de sécurité semblables.

Dans cette manière de mesurer et de préparer l'avenir, dans l'attitude préparatoire de l'enfant pour sa vie future, pour la réussite par le triomphe sur le monde extérieur, se retrouvent toujours les traces de son insécurité objective et de sa destinée.

6° L'insécurité de l'enfant, l'infériorité organique constitutionnelle prédominante exigent un but et des lignes directrices, afin de satisfaire le besoin de sécurité et de réussite parfaites. Plus l'autoestimation de l'enfant est faible, plus élevé est son but, plus rigide sa manière de le poursuivre, plus catégorique la construction de ses lignes dynamiques. Des traits de caractère inflexibles, une disposition psychique se font jour. Son attitude devient alors insolite et bizarre, soit en imitant son entourage, soit en s'y opposant, en s'adaptant progressivement à l'attitude utile sous la contrainte effective ou alléguée des circonstances, soit à la suite de symptômes organiques en tant que signes d'une tension psychique apparaissant en face du problème à résoudre jusqu'à ce qu'il arrive à satisfaire son système névrotique, grâce auquel l'enfant se sent le maître des circonstances, sans devoir éprouver ses facultés de coopération.

7° Il arrive ainsi que le style de vie inconsciemment développé porte les traces de la distance à l'entourage, de la tradition familiale et des conceptions éducatives conscientes ou inconscientes. Parmi ces derniers facteurs il faut surtout mentionner les modalités d'une éducation trop sévère ou trop douce qui augmentent considérablement le sentiment d'insécurité de l'enfant, surtout s'il y est prédisposé. Ses efforts pour atteindre un but, correspondant à une virilité parfaite, le poussent sur la voie des lignes directrices sexuelles et font paraître un mouvement psychique intense, comme si l'enfant voulait s'élever de la féminité à la perfection de la virilité.

8° En ce qui concerne le système rigide de l'enfant prédisposé à la névrose, y seront surtout exposés ceux dont le but final, le cinquième acte en quelque sorte, poursuit d'une façon abstraite, mais avec la contrainte inébranlable de l'inconscient, l'idéal d'une ressemblance à Dieu. Ces sujets se réfèrent particulièrement à l'apparence et recherchent un alibi et les attitudes les plus insolites, des manèges et des détours, des puissants dispositifs de sécurité (bizarrerie, maladies alléguées, manifestations névrotiques et psychotiques) ainsi que l'exclusion de rapports normaux sont nécessaires, afin de conserver en face des exigences de ce monde, l'idéal menacé de la personnalité. Un vaste réseau de moyens de défense, des inhibitions, agissant au moment voulu, demeurent nécessaires, pour pouvoir éviter des décisions menaçantes et des échecs possibles.

9° Parmi les facteurs qui développent au plus le sentiment d'insécurité de l'enfant, il faut citer les maladies constitutionnelles des premières années. Elles influencent l'âme enfantine par une multitude de maux, peur de la mort, faiblesse, petitesse, douleurs de toutes sortes, maladresses, développements psychique et physique ralentis, laideur, dysplasies, insuffisances des organes sensoriels et défauts d'enfants. À partir de cette base du sentiment d'infériorité, l'enfant aspire vers ses buts surtendus avec un élan incessant qui devient le rythme permanent de sa vie. Grâce à Ces rythmes rigides, mais surtendus, naissent les rares et grandes œuvres de personnalités, dont la surcompensation a pu se réaliser, mais malheureusement aussi les fréquentes et piètres productions de la névrose et de la psychose, les deux dernières, lorsque sous l'effet d'un sentiment social insuffisant le découragement s'installe.

10° C'est dans l'infériorité embryonnaire et dans l'état d'infériorité des organes qui en résulte qu'il faut chercher le substratum organique des névroses et des psychoses.

L'agression particulière, venant de l'extérieur, est réalisée par la syphilis, l'alcoolisme et par la contrainte permanente à la domestication, sous l'effet de la surcharge ou de la misère. Le système névrotique se trouve favorisé par la tradition familiale nerveuse et par les différents caractères nerveux qui la maintiennent.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXI

Mensonge vital et responsabilité dans la psychose et la névrose

[Retour à la table des matières](#)

Ce chapitre exprime l'idée que toutes les maladies de nature psychogène, qui font partie du cadre nosographique de la psychose et de la névrose, sont probablement des symptômes d'ordre supérieur qu'il faut considérer comme étant les expressions techniques, les aménagements d'une ligne de vie individuelle. Je mets cette prémise en tête de ce travail, en me basant volontiers sur les conceptions d'auteurs de valeur. Certains psychiatres ont insisté sur les rapports entre la personnalité et la psychose. L'évolution même de la psychiatrie permet de constater un effacement progressif des limites entre ces deux notions. Le type idéal est en train de disparaître, aussi bien de la littérature que de la pratique journalière. Il faut souligner, à ce sujet, « l'unité de la névrose » sur laquelle j'ai tant insisté. Nous nous rapprochons d'une conception de base, conception établie en grande partie grâce aux idées de la psychologie individuelle comparée, à savoir que la technique névrosée de la vie a recours, avec une régularité inexorable, au moyen de la névrose ou de la psychose, utile pour réaliser les buts de la personnalité.

Les données psychologiques de notre doctrine sont tout à fait valables pour étayer cette hypothèse, car dans un de ses résultats elle nous indique que le malade construit son monde intérieur, en contradiction avec la réalité, en fonction d'une perspective individuelle erronée. C'est toujours cette dernière qui lui dicte son attitude en face de la société, attitude que nous pouvons comprendre. De structure souvent courante, elle nous rappelle des personnalités de la vie ou du roman qui ont frôlé ces abîmes et qui ont pu s'en sauver. Jusqu'à ce jour, il n'existe pas de preuve formelle qu'un état héréditaire, un événement, ou que le milieu aient pu conditionner une névrose, voire une névrose spécifique. Ce conditionnement étiologique, qui ne saurait jamais se passer de la tendance personnelle et de la collaboration du sujet, n'existe que dans la conception rigide du malade, ou des auteurs, qui, s'efforçant d'assurer d'une façon causale la conséquence névrotique ou psychique de la maladie prétendent nous donner ses conditions d'apparition. Il le font, en laissant succéder à certaines impressions des conséquences, qu'ils élèvent au rang de cause. Le sujet pourrait penser, sentir et agir d'une façon moins « étiologique » s'il n'avait pas été, incité par son but à suivre le sentier qui le mène vers le « cinquième acte ». Mais son style de vie réclame d'une façon catégorique qu'il échoue par la faute des autres, que sa responsabilité personnelle ne soit pas en cause ¹, ou encore qu'une banalité fatale empêche son triomphe.

L'aspect si humain de ce désir est évident. Dans la mesure de ses possibilités l'individu aide à maintenir ses illusions et toute sa vie est ainsi traversée parle courant tranquilisant, narcotisant, berçant l'autoestimation du mensonge vital. Toute tentative thérapeutique et tout essai brusque et maladroit, s'efforçant de montrer la vérité au malade, arrache le patient au berceau de son irresponsabilité et doit compter sur une résistance farouche.

Nous avons bien souvent décrit cette attitude, résultant de la tendance à la sécurité du malade, son penchant à s'engager sur des détours, à s'arrêter, à ébaucher une retraite, à avoir recours à des ruses et des trahisures toutes les fois où il doit prendre des décisions de nature sociale, faire preuve de coopération. Le psychologue connaît ces prétextes, échappatoires et subterfuges, dont se sert le malade pour pouvoir tourner le dos à ses propres devoirs et à ses propres attentes. Nos travaux ont toujours mis en lumière ce problème. Nous trouvons peu de cas où le malade ne décharge pas sa responsabilité sur le compte des autres. Cette tendance se retrouve surtout dans les tableaux morbides de l'hypocondrie et de la mélancolie.

Afin de mieux saisir un tableau morbide il m'a toujours paru intéressant de soulever la question du « partenaire » ou du « pont » ². La réponse à cette question nous montre le névrosé, non plus dans son isolement artificiel, mais dans un système social donné. Dans ces conditions ressortent au mieux les tendances agressives de la névrose et de la psychose, la Morbidité spécifique apparaît dans ses rapports, dans une technique de vie, le symptôme indiquant alors le chemin que suit le malade afin d'atteindre le but de la supériorité, en parfaite concordance avec sa personnalité.

¹ Voir « Le problème de la distance ».

² L'ego auxiliaire du Psychodrame reprend cette idée (Note du traducteur).

Dans certaines psychoses, parfois chez certains névrosés, l'attaque s'adresse non plus à une seule personne, mais à un ensemble, à toute l'humanité, à l'ordre cosmique, à la division des sexes. Ce comportement se retrouve très nettement dans la paranoïa. La retraite totale du monde, mais de ce fait aussi sa condamnation, s'extériorise dans la démence précoce. Par des voies plus détournées et limitées à certaines personnes se montre la lutte de l'hypochondriaque et du mélancolique. Le point de vue de la psychologie individuelle comparée nous ouvre là un champ suffisamment large pour pouvoir comprendre, dans ces cas, également, les artifices respectifs. Il en est ainsi lorsqu'un sujet hypochondriaque vieillissant, arrive à se soustraire au travail dont il craint la défaite, en enchaînant une parente à sa maison, dont il exploite le dévouement. L'agoraphobie doit accentuer la distance qui sépare un sujet de ses doutes sur ses talents. A qui la faute ? Voici des exemples : Né pendant les années troubles de la Révolution, un écrivain ne jure que par sa tare héréditaire. Ses troubles digestifs sont dans la hiérarchie des moyens (Stern) des aides notables dans ses tendances de domination sur l'entourage, qui, de ce fait, lui sacrifie son temps, ce temps précieux que lui, gaspille. L'aérophagie et une constipation tendancieuses sont alors des adjuvants utiles à son comportement.

Chez un artisan, âgé de 52 ans, apparaît un accès de mélancolie, le soir où sa fille aînée va en société, sans prendre congé de lui. Cet homme a toujours veillé à ce que les siens le reconnaissent comme chef de famille, et il a su obtenir, grâce à ses troubles hypochondriaques, une subordination complète et une obéissance absolue des siens. Son estomac nerveux ne supportait pas la nourriture du restaurant. Sa femme était ainsi obligée, lorsqu'ils faisaient des excursions, « excursions exigées par son état de santé », de préparer sa nourriture dans une cuisine, obtenue par location pendant que, toujours dans l'intérêt de sa santé, il se promenait. Son vieillissement lui paraissait, confronté au comportement « déplacé » de sa fille, comme un état de faiblesse. Son prestige semblait menacé. L'éclosion de la mélancolie démontrait alors à sa fille toute sa responsabilité, et à sa famille l'importance de sa puissance de travail. Il avait trouvé la voie, afin d'obtenir l'auréole que la réalité semblait lui refuser. Sa responsabilité n'était plus engagée pour le cas où son rôle personnel devait défaillir. Une malade qui dominait toujours son mari, homme au caractère doux, perdit sa mère avec laquelle elle avait vécu en parfaite intelligence, ce qui d'ailleurs n'était pas le cas pour le reste de la famille. Elle avait voulu installer chez elle sa mère vieillissante mais le mari s'y opposait discrètement, en invoquant l'étroitesse de l'appartement. Après le décès de la mère la malade devint mélancolique, sa maladie était l'expression d'une accusation dirigée contre sa famille et un indice à tendance éducative pour le mari, lui montrant que dorénavant il devait mieux obéir.

Un industriel, âgé de 70 ans, présentait depuis quelques années des états de mélancolie, survenant tous les deux ans, et durant quelques semaines. Semblable au cas que nous venons de citer, le début de la maladie se place à un moment où, du fait d'une mésaventure, son prestige commença à baisser. Il négligea alors sa profession, alarma sa famille qui vivait de son travail, en se plaignant sans arrêt et sans motif de sa misère menaçante. La situation qu'il sut ainsi créer ressemblait à une violation de son entourage. Tout blâme et toute critique étaient interdits à son sujet; il ne devait pas se justifier pour sa mésaventure et son importance, en tant que soutien de famille, ressortait

clairement. Plus se manifestait sa mélancolie et plus il se plaignait, plus sa valeur augmentait. Il guérit à partir du moment où s'améliora son humeur, due à ses ennuis. Par la suite la mélancolie s'installait toutes les fois où sa situation financière se montrait menacée ; à l'occasion d'un contrôle du fisc où son état s'améliora, une fois les ombres passées. On pouvait très bien deviner qu'il s'adonnait à la politique de prestige devant sa famille, cherchant un refuge dans la mélancolie, toutes les fois où il devait prendre des décisions importantes. Il était ainsi excusé et sans responsabilité lorsque quelque chose ne marchait pas selon ses désirs, et il trouvait auprès des siens une résonance compréhensive, surtout lorsque tout finissait de façon favorable. Ce cas montre également le symptôme de l'attitude hésitante et la construction de la « distance » en cas de décision à prendre.

Avant de passer à l'exposé d'un autre cas de mélancolie, je voudrais m'efforcer de dessiner avec plus de précision le mécanisme de la mélancolie, observé dans la perspective de la psychologie individuelle comparée et d'éclairer l'opposition entre cette maladie et la paranoïa. Une fois établie la condition sociale et l'attitude hostile de la mélancolie, On retrouve aussi le but de la supériorité qui fascine le malade. Le chemin qu'il poursuit alors en effet, est au début déroutant. Il se fait petit, anticipe sur la situation de la plus profonde misère, et en s'identifiant à cette situation il puise dans son contenu affectif la tristesse et le geste de l'effondrement ¹. Cela paraît être en contradiction avec l'hypothèse d'un idéal de grandeur. Mais en réalité sa faiblesse, allant jusqu'à l'autodestruction, devient une arme terrible pour se procurer du prestige, s'affirmer et se soustraire à toute responsabilité. Il n'y a pas de maladie psychique qui fasse souffrir davantage son entourage et où ce dernier soit plus accablé par les reproches du malade, que la mélancolie. La construction d'une mélancolie pure me semble un véritable chef-d'œuvre, à cette exception près que la conscience de la création manque et que depuis sa plus tendre enfance le sujet a façonné son style de vie, son attitude dans ce sens. Cette attitude mélancolique dont on retrouve les traces dès les premières années de l'existence du sujet, peut se comprendre comme une technique de vie qui se manifestait dans une phase d'insécurité du malade comme ligne conductrice rigide et bien préparée. On peut la définir comme une tendance d'imposer la volonté et de conserver son prestige par l'anticipation sur une idée de ruine ². Dans ce but le malade porte tous les frais, il les supporte avec toutes ses possibilités physiques et psychiques, troubles du sommeil et des mécanismes d'assimilation ³ afin de dépérir et d'apporter une preuve indiscutable de sa maladie. Il trouble également ses fonctions excrétoires et poursuit cette tendance autodestructrice logiquement jusqu'à la mort. Une autre preuve du caractère agressif de la mélancolie nous est donnée par les impulsions au meurtre et par les raptus de l'attitude mélancolique, ses accès de colère et ses traits paranoïaques. « La faute des autres » ressort donc nettement, comme par exemple dans ce cas d'une malade, qui se croit atteinte de cancer, parce que

¹ Comme l'acteur dans Hamlet pleurant Hecuba : « Quel intérêt portet-il à Hecuba ? » Semblable au névrosé, le psychotique traduit son « arrangement » dans ses plaintes.

² La technique de vie mélancolique se montre parfois comme étant une impulsion de vengeance, d'une colère impuissante. Cette idée a été confirmée ultérieurement par FREUD.

³ Nous voulons souligner l'apparition des toxines qui prennent part à ce processus. Par le truchement du système neurovégétatif et sous l'effet de la colère et de la tristesse, ces toxines apparaissent sécrétées par les glandes endocrines. Voir également le traitement psychique de la névralgie du tri jumeau.

son mari l'avait obligée à rendre visite à une parente atteinte de cette maladie. Pour nous résumer, la divergence entre l'attitude mélancolique et paranoïaque se traduit surtout par le fait que dans la première maladie le malade sent la faute en lui-même, alors que le paranoïaque l'attribue à d'autres. Nous ajoutons pour plus de clarté : si le malade n'arrive pas à imposer sa supériorité autrement. Disons en passant que ces deux types d'aspect caractériel sont des plus humains, excessivement répandus, et qu'on les rencontre partout, si on se donne la peine de les dépister.

La possibilité d'un traitement psychologique des psychoses échoue bien souvent du fait que le but du malade est rigidement établi¹. « L'incorrigibilité » de l'idée délirante, sur laquelle on n'a eu que partiellement raison d'insister, résulte logiquement du but fascinant que le malade s'est posé. Et nous avons déjà démontré comment le malade psychique, faisant usage du mécanisme de la distance, arrive à assurer, grâce à son mensonge vital, le sentiment de sa personnalité. Même dans la névrose, la guérison n'arrive qu'à partir du moment où le malade parvient à affaiblir son idée fictive par un « à peu près ». « Une persuasion » s'adressant aux symptômes, peut donc présenter des résultats partiels (guérison symptomatique) si déjà pour diverses raisons le malade a la tendance de se laisser guérir, s'il réussit à relâcher la rigidité de son but, discrètement et sans que le thérapeute s'en aperçoive. En ce qui concerne l'idée délirante on ne constate pas d'erreurs dans le fonctionnement de l'intelligence, elle est le produit de la contrainte de l'idée dominante et elle satisfait le but : décharger le sujet de sa responsabilité, et assurer, du fait de la distance, le sentiment de la personnalité. Un examen logique de l'idée délirante, arrachée à ses connexions, ne peut pas facilement l'attaquer, étant donné qu'elle remplit en tant que *modus dicendi et vivendi* son but dans le système des relations du malade, et que ce dernier, avec son sentiment social, se passe de la logique et de la coopération, qui nous lient tous.

Le dernier malade mélancolique que j'ai eu l'occasion d'examiner dévoila dans un rêve, au début de la cure, tout l'arrangement de sa maladie. Cette dernière apparut au moment où, d'un poste directeur, il fut muté à un autre emploi, où il devait prouver ses capacités. Deux années plus tôt, il était alors âgé de 26 ans, il avait présenté un pareil accès lors d'une occasion semblable. Voici son rêve : « Je me trouve au restaurant où je mange d'habitude à midi. Une jeune fille, à laquelle je m'intéresse depuis longtemps, sert les plats, tout d'un coup je m'aperçois que le monde s'effondre. À ce moment me vient l'idée que je pourrai violer cette jeune fille, car je suis déchargé de toute responsabilité. Une fois l'acte accompli, je m'aperçois que le monde ne s'est pas effondré. » Ce rêve est facile à comprendre. Nous apprenons que le malade a évité toute décision dans sa vie amoureuse, car il craignait les responsabilités. Il a souvent évoqué l'idée de la fin du monde (ennemi de l'humanité). Sous un déguisement sexuel le rêve montre qu'il lui faut croire à la fin du monde pour pouvoir triompher. De ce fait il crée une situation d'irresponsabilité. La phase terminale montre le malade en train de réaliser un arrangement fictif par la

¹ Je fais abstraction des rares états de confusion prolongée se terminant par la démence, après une longue inactivité de l'intelligence. Cette dernière se trouve souvent menacée, si elle est coupée de ses sources, le sentiment social.

situation d'un « comme si », par une tentative ¹ d'atteindre son but par la violation.

Il nous est à présent possible de comprendre la structure des lignes dynamiques de ce malade. Elles nous trahissent la construction psychique d'un homme qui ne croit pas en lui-même et qui n'espère pas faire son chemin par la voie droite. Il faudra donc nous attendre à le voir dévier aussi bien dans sa vit passée que dans son stade mélancolique actuel, du sens direct visant son but. Nous pouvons supposer qu'il interposera entre ses agissements et la voie droite vers son but des manœuvres qui lui permettront de s'en distancer. Peut-être est-il permis de supposer que, en cas de décision à prendre, il visera une « situation idéale », lui permettant de se soustraire à toute responsabilité, par l'attente d'un échec menaçant et que sa joie de vivre ne reviendra qu'à partir du moment où sa victoire sera certaine. *L'analyse des dynamismes du rêve rejoint directement nos conceptions sur la structure de la mélancolie.* Empressons-nous de dire que cette attitude est typique dans une certaine mesure pour un grand nombre d'êtres humains et surtout chez des sujets névrosés. Elle s'explique par la puissance particulière et l'exclusivité de l'idée directrice de supériorité, dans le fait de connexions très lâches du malade avec les données de la logique, lorsque l'irresponsabilité et les idées incorrigibles se trouvent poussées jusqu'au sommet d'une psychose. Nous pouvons donc supposer que ces malades présentent un certain degré d'entêtement et une volonté de puissance asociale. Interrogé au sujet de ces particularités le malade nie ces traits de caractère.

Voici un de ses souvenirs. Étant adolescent, alors qu'il dansait il glissa et tomba avec sa danseuse, en perdant ses lunettes. Tout en les cherchant d'une main, il maintint fermement sa danseuse, ce qui donna lieu à une situation insolite. Ce souvenir montre le trait social et la tendance de notre sujet à ne pas savoir s'adapter à l'imprévu. Son premier souvenir d'enfance nous renseigne sur ses moyens psychiques habituels. Le voici : « Je suis couché sur le divan et je pleure longtemps ². » Le malade ne sait rien me dire se rapportant à ce souvenir. Son frère aîné par contre confirme son obstination et son besoin de domination. Invité à fournir des preuves, le frère raconte comment le malade a su l'obliger dès leur enfance, grâce à ses larmes ininterrompues, à lui céder tout le divan.

Je ne peux pas m'étendre ici sur les moyens dont usait ce malade : troubles du sommeil, de la nutrition et de l'excrétion, afin de dépérir et de fournir ainsi la plus éclatante preuve de sa maladie. Je ne voudrais pas davantage décrire comment en avançant des exigences irréalisables et en réclamant des garanties impossibles, il essaya de démontrer son cas comme étant sans espoir et comment il ressentit chaque démarche des siens et chaque intervention du médecin, comme étant préjudiciables à son prestige. Il alla jusqu'à nier toute possibilité pour lui de gagner sa vie et arriva ainsi à mettre toute sa famille à son service. Ces parents se voyaient obligés d'intervenir auprès de son patron,

¹ Voir également dans ce livre « des rêves et de leur interprétation » ainsi que la théorie du rêve dans *Le Tempérament nerveux*, Payot, Paris.

² En ce qui concerne l'importance des premiers souvenirs d'enfance, voir *Le Tempérament nerveux*, Payot, Paris ; et l'exposé de Schreker, Congrès de psychothérapie, Vienne, 1913. Consulter également *La Connaissance de l'homme*, Payot, Paris.

afin de le rendre plus souple et d'assurer au malade une place où il pouvait jouer le rôle du « monsieur important ». Son hostilité se dirigeait avant tout contre les employés supérieurs, dont il contrecarrait les exigences et son chemin le conduisait, par la voie de l'irresponsabilité, à leur annulation. Après quoi, une fois le but atteint, on arrivait à le convaincre que le monde ne s'était tout de même pas écroulé.

Dans mon livre : *Le Tempérament nerveux*, j'ai démontré comme conditions indispensables pour l'éclosion de l'idée délirante les facteurs suivants :

1° Un sentiment accru d'insécurité et d'insuffisance, en face d'un problème donné. Un très fort découragement. Un manque de coopération.

2° La dépréciation de la réalité et l'engagement dans l'abstraction en tant que mécanismes permettant de violer la logique, fonction de la société.

3° Renforcement de la ligne dynamique menant au but fictif de la supériorité. Ambition démesurée en cas d'échec.

4° Anticipation sur la situation future, servant d'image guide.

En ce qui concerne la mélancolie, il faut ajouter que le malade essaye de se rapprocher de l'image de l'enfant faible, nécessiteux et sans aide, image qu'il considère d'après ses expériences, comme la force la plus efficace. En fonction de ces données, se forment son attitude, ses symptômes, son irresponsabilité. L'exclusion et la dépréciation de tous les rapports humains ressortent très nettement, d'où la supériorité du malade.

La psychiatrie considère comme caractère essentiel de la psychose endogène le manque de motifs ou d'un motif suffisamment valable. Cette prise de position nous rend perplexe. Car le problème du « motif » est parfaitement connu par la psychologie individuelle comparée et il ne disparaît jamais de ses discussions. Un autre progrès de la psychiatrie moderne est la place qu'elle réserve à la personnalité et au caractère, questions qui mènent directement aux préoccupations de la psychologie individuelle comparée et qui finissent par rendre justice à nos conceptions.

La question la plus importante de la vie psychique saine ou malade n'est pas : « d'où vient la maladie ? » mais « où mène-t-elle ? » Lorsque nous connaissons le but directeur de la vie psychique d'un homme, nous pouvons prétendre saisir ses mécanismes qui représentent à nos yeux les préparatifs individuels de la vie psychique ultérieure. La détermination réside donc dans ce sens.

L'école psychiatrique viennoise définit la mélancolie (voir Pilz. *Psychiatrie*, éditeur Deuticke, 1908) de la façon suivante : « La mélancolie est une affection primaire, non motivée par des événements extérieurs, donnant lieu à un état affectif de tristesse et d'anxiété et à une inhibition du processus de la pensée. » Il résulte de nos considérations qu'il faut invoquer la motivation par le but et la ligne dynamique particulière, individuelle et spécifique, ainsi que l'activité camouflée. Nous retrouvons dans ce tableau pathologique l'attitude hésitante, le progrès par un mécanisme de recul, comportement conditionné

par la peur des décisions à prendre. La mélancolie se montre donc comme étant une tentative, un tour de main destiné à liquider «la distance» de l'individu par rapport à son but réel de la supériorité, en se servant de toutes sortes d'artifices. Comme dans chaque-névrose ou psychose, le malade accepte volontiers «les dépenses de guerre» de son attitude. Cette maladie ressemble dans sa structure également à une tentative de suicide, qui en représente parfois d'ailleurs l'accident ultime. L'inhibition de la pensée et de la parole, la stupeur et l'attitude corporelle traduisent au mieux le tableau de «l'attitude hésitante» et confirment le trouble de la fonction sociale, dû à un sentiment social insuffisamment développé. L'angoisse est un moyen de sécurité, une arme et une démonstration de l'état de maladie. Les paroxysmes de colère, le raptus mélancolicus, surviennent brusquement en tant qu'extériorisation d'un fanatisme de la faiblesse et signe d'une activité intérieure psychique cachée. Les idées délirantes nous indiquent les sources de l'imagination tendancieuse qui fournissent au malade les états affectifs, états qu'elle arrange au service de la maladie. Le mécanisme de l'anticipation nous semble très clair ; c'est l'introduction dans le rôle de l'homme qui a déjà échoué. Ces troubles se manifestent d'une façon particulièrement puissante à l'aube, à un moment où le malade commence à affronter les problèmes de la vie.

Des auteurs expérimentés ont toujours remarqué la «position de lutte» du mélancolique. Pilz, par exemple, souligne que les remords du malade entraînent parfois des dispositions testamentaires et des legs insensés. Nous sommes d'accord avec Pilz, mais nous nions l'absence de raison dans pareils gestes. Cette psychose, apparemment si passive est remplie de sentiments haineux et de tendances à la dépréciation. Lorsque le malade veut punir les siens, il sait produire les remords nécessaires pour se soustraire à toute responsabilité.

L'anamnèse de nos malades nous montre d'une façon très nette que tous les mélancoliques appartiennent à un type qui ne sait sincèrement s'attacher à rien, qui se sent facilement déraciné et qui perd facilement confiance en lui-même et dans les autres. Déjà, en dehors de la maladie, ils montrent une attitude ambitieuse, mais hésitante, reculant devant toute responsabilité et s'échafaudant un mensonge vital, dont le contenu est leur propre faiblesse, mais dont l'effet se traduit surtout par la lutte contre les autres. On se tromperait gravement si on voulait attribuer à la mélancolie de la bienveillance ou de la bonté. Ils sont les signes d'une tendance impérialiste qui, si le vent leur est favorable, aboutissent à des rendements appréciables.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXII

Mélancolie et paranoïa

Contribution de la psychologie individuelle comparée à l'étude des psychoses.

[Retour à la table des matières](#)

Remarques préliminaires : Les forces conditionnant les névroses et psychoses, que j'ai étudiées et décrites, se présentent de la façon suivante : - sentiment d'infériorité infantile - tendances protectrices - recherches d'une compensation - but fictif de la supériorité acquis dans l'enfance, méthodes éprouvées agissant ensuite téléologiquement - traits de caractère, états affectifs, symptômes et attitudes prises à l'égard des exigences de la vie en société - l'utilisation de toutes ces méthodes dans le but d'un accroissement imaginaire de la personnalité aux dépens de l'entourage - recherche de détours et création d'une distance entre le sujet et les attentes de la communauté pour échapper à la fois à une évaluation juste de la vie et à la responsabilité personnelle, finalement la perspective et le but final névrotiques, allant parfois tendancieusement jusqu'à la dévaluation insensée de la réalité.

Tous ces faits, l'exclusion de toute relation avec autrui et de toute coopération chez le malade, m'ont conduit, ainsi qu'un certain nombre d'autres chercheurs, à poser un principe d'explication, principe qui s'est montré valable

et essentiel dans la compréhension des névroses et des psychoses. Les mécanismes mentionnés ci-dessus sont décrits en détail dans mes livres suivants : *Le Tempérament nerveux*, *La compensation psychique de l'état d'infériorité des organes*, *La connaissance de l'homme*¹ et dans le présent ouvrage.

Mes récentes conclusions sur le mécanisme des psychoses peuvent être exposées comme suit : Aux trois conditions fondamentales de la folie déjà indiquées :

- les représentations anticipées et hallucinatoires d'un désir ou d'une crainte dans le but d'obtenir une sécurité
- la dévaluation tendancieuse de la réalité ;
- le rehaussement conséquent de la conscience du soi; il faut ajouter deux autres éléments très significatifs
- la lutte contre l'entourage restreint ou étendu ;
- le transfert de la scène des activités de la sphère d'action principale à une sphère subsidiaire.

Ces cinq conditions de la folie se tiennent évidemment dans un rapport logique et psychologique.

Dans les chapitres suivants, préparés pour le Congrès de Psychologie et de Psychiatrie qui devait se tenir à Berne en 1914, et que je fais éditer maintenant sans changement, je vais essayer de présenter la structure psychologique de la mélancolie et de la paranoïa en accord avec les conclusions que je viens d'exposer.

I. - Mélancolie.

[Retour à la table des matières](#)

Attitude et plans de vie des individus disposés à la mélancolie -apparition de la maladie et lutte contre l'entourage - transfert à une sphère d'action subsidiaire par crainte de prendre des décisions humiliantes.

1°. - La mélancolie se développe chez les êtres qui, dès leur plus tendre enfance, ont été sous la dépendance des actes et de l'aide des autres pour la conduite de leur propre vie. Prédominant des succès faciles d'une activité défectueuse et des manifestations d'un genre non viril. De telles personnes se limitent en général à la société de leur famille ou d'un cercle d'amis restreint et fidèle. Ils tentent toujours de se reposer sur les autres et de les forcer à se soumettre à eux en faisant des allusions exagérées concernant leur propre incapacité. Ils abusent de leur pouvoir sous le prétexte d'exigences éthiques. Que leur égoïsme effroyable, dans une époque de fanfaronnade, leur apporte parfois des succès extérieurs, ne vient pas du tout contredire notre déclaration. Ou bien ils se détournent ou bien ils ne s'approchent qu'en hésitant, - surtout si

¹ Tous trois édités par Payot, Paris.

des difficultés se présentent à eux - des problèmes fondamentaux de leur propre vie, de sa progression, de son développement, et même de leur adhérence à leur propre champ d'action. Le type maniaco-dépressif peut être caractérisé par le fait qu'il commence tout avec enthousiasme mais perd rapidement son intérêt.

Le rythme caractéristique et habituel de leurs mouvements et de leurs attitudes lorsqu'ils sont en bonne santé se trouve intensifié et renforcé pendant la période de leur maladie, lors d'un échec, car ils ont recours à des idées morbides qu'ils élaborent alors ostensiblement et de façon démonstrative.

Entre ces deux états on trouve les périodes de mélancolie intermittentes lorsque le malade, pour se garder de quelque exigence de la vie (mariage, profession, société), a recours à ses doutes habituels à l'égard de son succès.

2° Toute la conduite de vie du « type mélancolique » montre un point de départ présumé fictif mais qui cependant englobe tout le psychisme, une perspective mélancolique qui a des racines dans la vie psychique infantile, perspective selon laquelle la vie ressemble à un jeu de hasard difficile et effrayant dans un monde plein d'obstacles où la majorité des hommes se montrent hostiles. Nous reconnaissons dans cette attitude antagoniste au sens de la communauté un sentiment d'infériorité exacerbé, un des artifices se trouvant à la base du caractère névrotique que j'ai décrit. Protégés par des tendances agressives particulières se trouvant transformées en traits de caractère, états affectifs, préparatifs et actes (les larmes), ces sujets se sentent capables de faire face à la vie et ils tentent, lorsqu'ils sont en bonne santé, d'acquérir une certaine réputation dans leur cercle restreint d'amis, ce qui leur fournit une certaine assurance. En concrétisant leur sentiment d'infériorité subjectif, ils réclament ouvertement ou en secret, dès l'enfance, une aide accrue aux infirmes, tout en imposant aux autres la soumission et un dévouement extrême.

3° De leurs tentatives incessantes faites depuis l'enfance pour gagner du prestige, on peut déduire que leur autoestimation est bien faible mais toutes leurs actions semblent suggérer l'idée (et ces allusions déguisées montrent une affinité psychique avec la paranoïa) qu'ils ont manqué quelque occasion extraordinaire pour se développer.

Ils indiquent comme source de leur échec des circonstances familiales défavorables ou trahissent dans leurs idées mélancoliques la croyance bien établie qu'ils sont des surhommes, ou même qu'ils détiennent des pouvoirs divins. C'est sur de telles croyances que se basent les lamentations de ces malades, qui représentent en réalité une idée déguisée de grandeur. Ils gémissent sur le sort terrible qui attend leur famille lorsqu'ils seront partis, ou bien ils s'accusent d'une partie de la destruction du monde, de l'éclatement de la guerre mondiale ou de la mort et de la ruine de certains peuples.

On trouve souvent dans cette lamentation sur sa propre indignité, un signe avertisseur des dangers matériels et moraux réels concernant la famille et les amis avec une forte accentuation de leur propre valeur. Tel est le but des victimes de la mélancolie et c'est dans un tel but qu'ils s'accusent ouvertement de toutes sortes d'infériorités et prennent ostensiblement sur eux le blâme pour

toutes sortes d'échecs et d'erreurs. Le succès de leur comportement est tel que, pour le moins, ils deviennent le centre d'attention de leur cercle, limité et sont à même de contraindre à des sacrifices notables en leur faveur les personnes qui se sentent obligées de les aider dans leurs activités, et de montrer à leur égard la plus grande bienveillance. D'un autre côté, eux-mêmes se sentent libérés de tout sentiment d'obligation ou de lien, condition qui convient bien à leur idéal égocentrique, car ce même idéal leur fait ressentir tout lien avec les autres, toute adaptation aux autres ou toute interférence des autres dans leurs droits, comme une contrainte insupportable et une perte sérieuse de leur prestige personnel. En même temps que ces accusations et reproches qu'ils se font à eux-mêmes nous trouvons des allusions déguisées à l'hérédité, aux erreurs des parents qui les ont élevés, à un manque de considération de la part des proches et des supérieurs. Ces accusations portées contre les autres (autre lien avec la paranoïa) peuvent se déduire de la situation mélancolique initiale. Par exemple, lorsqu'un accès de mélancolie survient chez une fille cadette dont la mère a décidé de partir pour un long voyage avec la fille aînée, ou lorsqu'un homme d'affaires tombe malade après qu'il ait été incité - contre sa volonté - à prendre certaines décisions sous la pression de son associé.

Les références aux déficiences, aux anomalies corporelles, etc., servent aussi à établir le fait que, suivant le malade, nous sommes -dans son cas en présence d'une maladie incurable, ce qui bien sûr augmente d'autant son importance.

La mélancolie, comme d'ailleurs toutes les névroses et psychoses, sert le but du malade de rehausser la valeur sociale de sa propre volonté et de son égocentrisme, du moins dans son opinion personnelle. Sa spécificité forcée se façonne sous la contrainte d'un sentiment d'insatisfaction profondément ressenti et d'un sentiment d'infériorité qui, en toute objectivité, sont injustifiables. Nous avons décrit l'aspect caractériel infantile de ces malades. C'est un prix incroyablement élevé que ces sujets paient pour leur comportement rigide dans les situations difficiles de leur existence, comportement que définit la grande tension avec laquelle ils affrontent la vie. Leur ambition maladive qui les pousse toujours avec insistance, bien qu'ils en soient tout tremblants, à rechercher la supériorité, les oblige de même à se retirer devant les devoirs sociaux les plus importants. En ayant recours à un amoindrissement systématique d'eux-mêmes, ils atteignent un chemin subsidiaire représenté par un cercle d'amis strictement limité, et par des devoirs auxquels ils se plient jusqu'à ce qu'ils soient effrayés par quelque changement qui leur apparaît comme étant lourd de conséquences. À partir de ce moment le schéma qu'ils ont construit pendant l'enfance, et qui n'a jamais été repris ou éprouvé, s'interpose : ils diminuent leur propre importance pour gagner de la puissance à partir de leur faiblesse et de leur maladie.

4°. L'arme la plus puissante du type mélancolique, arme dont il s'est servi pour hausser sa position et qu'il utilise depuis l'enfance, se ramène aux plaintes, aux larmes et à l'état dépressif. Il montre sa faiblesse et la nécessité d'un secours d'une manière si désespérée qu'il amène ou contraint les autres à l'aider.

5°. À leur manière ces malades obtiennent l'apparence et la conviction de l'irresponsabilité de leur échec dans la vie, à force d'insister sans relâche sur la

nature inaltérable de leur faiblesse et sur le peu d'aide dont on les entoure. L'affinité psychique avec les types phobique et hypocondriaque est clairement discernable. Cependant, ce qui caractérise particulièrement la mélancolie est le but d'une attaque plus puissante, avec un sentiment plus profond d'infériorité, où la réalisation de l'état morbide disparaît et où toute critique sur les idées maniaques est exclue, car la tragédie inévitable a été prévue à l'avance et le danger imminent accepté comme évident. L'impératif catégorique de la mélancolie est : « agis, pense et ressens comme si l'horrible destin que tu as évoqué, t'était déjà échu et était inévitable. »

Ce qui est avant tout admis par le mélancolique est sa faculté d'une vision prophétique, il est semblable à Dieu. Ce n'est qu'en poussant jusqu'au bout cette reconnaissance, mesurée suivant le lien commun de la perspective pessimiste, que s'éclaircit l'interrelation entre la névrose et la psychose. Pour prendre des exemples simples : dans l'éneurésie nocturne c'est un « agis comme si tu te trouvais dans les lavabos » - pour la terreur nocturne c'est « agis comme s'il y avait un grand danger ». Pour les sensations neurasthéniques, les sensations hystériques, les états de faiblesse, de paralysie, de vertiges, de nausée c'est un : « Imagine que tu as un casque sur la tête, quelque chose qui colle à ta gorge, que tu te trouves près d'une syncope, que tu ne peux pas marcher, que tout est en train de tourner autour de toi-même, que tu as mangé quelque nourriture infecte, etc. »

C'est toujours une question d'effet sur l'entourage. Cela est vrai, comme je l'ai déjà dit, dans le cas d'épilepsie essentielle dans laquelle sont représentés comme dans une pantomime, la mort, la rage impuissante, les manifestations de l'empoisonnement, les assauts contre le danger et la défaite. La nature de la mimique dépend des possibilités de l'organisme que l'on peut souvent déduire des manifestations d'infériorité héritées (Adler, *La compensation psychique de l'état d'infériorité des organes*, Payot, Paris, 1956), et elles commencent à jouer un rôle dès qu'elles sont en mesure de profiter des ou aux idéaux supérieurs du névrosé¹. Dans tous les cas cependant, le symptôme du malade ou son attaque signifient qu'il s'est retiré du présent (au moyen de l'anticipation) ou de la réalité (par l'absorption de son rôle). Le succès de cette fuite s'exprime certainement au mieux dans l'épilepsie essentielle. Un des traits qui se retrouve le plus souvent chez ce type est le fait que le malade est le dernier-né (parfois suivi longtemps après par un autre enfant), asymétrie faciale avec léger déplacement vers le bas de l'hémiface droite, l'os pariétal est légèrement saillant et le sujet est parfois gaucher.

La psychose découvre, en accord avec une attitude plus déterminée du malade, sur le point d'abandonner tout effort honnête, une tendance plus marquée à se retirer du monde ainsi qu'une dépréciation plus intense et une recherche de violation de la réalité.

6° Dans la psychose comme dans la névrose, le recours intensif au caractère inaltérable de leurs faiblesses et du triste destin qui les attend se montre,

¹ La tension que produit le névrosé en cas d'échec s'empare de tout l'organisme, mais elle s'extériorise au mieux, en tant que symptôme, sur l'organe en état d'infériorité.

Les récentes recherches de l'épileptologie, grâce à l'électroencéphalogramme, ont confirmé cet état particulier de l'encéphale prédisposant l'individu à des décharges neuro-niques excessives. (Note du traducteur.)

comme dans le trac des artistes, nécessaire dans les situations nouvelles et apparemment difficiles, les décisions professionnelles, de la vie amoureuse, ou toutes sortes de preuves imaginées pour développer l'hésitation ou la tendance à s'enfuir. L'observateur doit éviter de surestimer sa propre opinion concernant les difficultés de la situation. En effet, ce qui guide le mélancolique dans ses craintes, ce qui forge ses idées délirantes « incorrigibles », n'est pas un manque d'intelligence ou de logique, mais le manque de désir, une non-volonté méthodique d'appliquer la logique. Le malade pensera et même agira de façon illogique seulement si c'est le seul chemin, au moyen de son délire, d'approcher son but et d'accroître la conscience de sa personnalité. Tous ceux qui essayent de se mêler de son délire lui paraissent en conséquence des ennemis, et il considère toutes les mesures médicales et toutes les tentatives de persuasion thérapeutiques, logiquement comme dirigées contre sa position.

7°. Une des caractéristiques du type mélancolique est qu'il réussit à établir le dessin de sa maladie en mettant en oeuvre des préparatifs construits depuis longtemps et que, en parlant librement et plus qu'ouvertement de sa maladie, il force son entourage à une contribution et une aide continuelles et inutiles. L'inutilité de tout apaisement venant de l'extérieur, une fois la mélancolie manifestée, ne vient pas d'un manque de déduction logique, mais d'un désir inflexible du malade de pousser à l'extrême le choc infligé à l'entourage, de limiter ses possibilités d'action et de le priver de toute perspective d'amélioration. La guérison se produira, suivant le degré de confiance en la vie qui reste au malade, dès qu'il aura joui de la satisfaction d'avoir démontré sa supériorité et qu'il se trouvera encouragé. Des résultats prometteurs ont été obtenus par des références habiles à des rapports réels, faites sans la moindre prétention de vouloir poser à la supériorité ou d'être toujours dans le vrai. Prédire quand l'état mélancolique s'arrêtera n'est certainement pas plus facile que de prédire quand un enfant s'arrêtera de pleurer ou d'être en colère. Les situations désespérées, un manque inhabituel de courage vital, manifesté depuis la plus tendre enfance, les provocations et un manque de respect manifeste de la part de l'entourage peuvent conduire aux tentatives de suicide, acte extrême de vengeance d'une activité continuellement dirigée contre sa propre personne. Il est évident que l'âge avancé du sujet diminue les possibilités d'encouragement.

La crainte d'un manque de succès, l'anxiété, la concurrence, l'idée de ne pas être capable de tenir tête à la société ou à la famille, obligent ce type de malade, en cas de difficulté réelle ou alléguée à anticiper sur leur ruine. L'optique mélancolique, naissant de cette absorption de soi de plus en plus profondément enracinée dans la vie et les rêves du malade, par ses influences continuelles sur l'organisme devient la cause d'un fonctionnement de plus en plus médiocre des organes. En procédant avec soin on peut formuler un pronostic suivant le fonctionnement des organes, la démarche, le sommeil, la force musculaire, l'activité cardiaque, les manifestations intestinales, etc. Les relations psychologiques viennent à l'encontre de l'interprétation étiologique des découvertes d'Abderhalden sur la psychose. De notre point de vue elles doivent représenter des conséquences nettement conditionnées ou simplement des symptômes intensifiés apparaissant dans les psychoses, d'une infériorité organique héréditaire. Par-dessus tout nous devons insister sur le fait que

l'infériorité organique peut représenter un facteur étiologique significatif dans le stade final d'un sentiment d'infériorité infantile ¹.

8° Dans la mesure où ils peuvent être influencés, les organes passent en conséquence sous la coupe du but mélancolique, et ajustent leur fonctionnement selon les besoins de la situation aidant ainsi à établir la physiologie d'une mélancolie clinique (cœur, attitude corporelle, appétit, sommeil, fonctions d'excrétion, cours de la pensée). Dans la mesure où ils obéissent à la volonté et au système végétatif ils sont transposés dans l'état affectif mélancolique. Ou bien il peut arriver que la fonction reste à peu près normale, mais que le malade la ressent comme défectueuse et qu'il s'en plaint. Parfois des troubles ou un état d'irritabilité sont provoqués par le malade au moyen d'un comportement manifestement dénué de sens (par des troubles dans le sommeil, par sa préoccupation accrue concernant les fonctions urinaires et les selles).

9° Dans ce dernier cas et en ce qui concerne l'acceptation de la nourriture, le malade montre souvent une série de troubles produits par autosuggestion survenant d'une façon systématique et méthodique sans autocritique suffisante. Ces manifestations, de même que les exigences exhaustives du malade concernant les fonctions de son organisme, enfin son évaluation erronée d'une norme fictive, qu'il prétend ignorer, montrent son désir de se procurer une preuve réelle de sa maladie.

10° L'acceptation de la nourriture est réduite en ayant recours à des idées de dégoût ou à des soupçons anxieux (poison), et, comme pour toutes les autres fonctions, elle se trouve sous la pression d'un état affectif mélancolique délibéré (« comme si tout effort ne servait à rien, et que tout devait mal finir »). Le sommeil est trouble par des méditations stériles et par des idées sur la fonction hypnique, le malade ayant parfois également recours à des moyens nettement contraires. Les fonctions d'excrétion peuvent être troublées soit par des influences contraires, soit par des plaintes constantes à leur sujet, en produisant dans certains cas un état d'irritation dans les organes respectifs. L'activité cardiaque, la respiration, l'attitude de la personne malade, les glandes lacrymales parfois, subissent la pression de la fiction mélancolique qui tend à une identification incessante avec un état de désespoir et de douleur morale.

11° Une étude plus précise, qui n'est possible qu'au moyen d'une approche synthétique grâce à la psychologie individuelle comparée, montre que l'attitude mélancolique est le tableau morbide d'une condition vitale donnée, et en même temps une arme offensive de ces personnes se trouvant dans une situation spéciale, personnes chez lesquelles nous pouvons nous attendre à des poussées de colère, de rage ou de vengeance ². La déficience de l'activité sociale, datant de l'enfance, conditionne cette attitude agressive particulière qui, de même que le suicide, du fait de la blessure infligée à sa propre personne menace l'entourage par ses actes de vengeance.

¹ Le classement de Kretschmer en sujets pycniques et asthéniques tient compte des mêmes données. Il faut alors attribuer au pycnique les infériorités plus faibles, à l'asthénique les infériorités plus graves, probablement parce que notre civilisation est moins accessible à ce dernier.

² La notion de « refoulement » me paraît douteuse.

Parfois, dans le raptus melancholicus ou le suicide -représentant toujours un acte de vengeance-, l'explosion affective s'exprime clairement.

12° La présupposition de toute activité, à savoir la référence cachée à l'importance de sa propre personne, qui s'exprime dans la demande de subordination des autres, des services des autres, n'est jamais absente¹. Comme l'insistance sur la culpabilité des autres est toujours présente, l'attitude mélancolique établit ainsi la supériorité fictive et l'irresponsabilité du malade. Par renforcement des traits mentionnés ci-dessus (insistance sur la culpabilité des autres) des nuances paranoïaques peuvent s'insinuer dans la mélancolie.

13° Du fait que son voisin lui sert de moyen pour hausser la valeur de sa personnalité (comme aussi la maladie), la pose de l'amitié et de la bienveillance sont à sa disposition. L'individu mélancolique ne connaît aucune limite à la tyrannie qu'il exerce sur les autres, leur ôtant tous leurs espoirs ; il ira jusqu'au suicide même ou à la pensée du suicide s'il est obligé de renoncer à son objectif principal, d'être libéré des exigences des autres. Il commettra même le suicide s'il vient à rencontrer des obstacles invincibles.

14°. En d'autres termes une crise de mélancolie représente la situation idéale pour les individus de ce type lorsque leur position est menacée. Néanmoins il serait inutile de poser la question de savoir pourquoi le malade ne jouit pas de sa condition. En fait, la mélancolie se refuse à toute autre humeur et, comme le désir du malade est de réussir, il n'y a pas de place pour un sentiment de joie qui viendrait s'immiscer à son attitude dépressive.

15° La mélancolie disparaît aussitôt que le malade a pu, d'une manière ou d'une autre retrouver, par la légitimation de sa maladie, son sentiment imaginaire de supériorité et une sécurité contre des malheurs éventuels.

16° L'attitude des personnes susceptibles de succomber à la mélancolie est depuis l'enfance faite de méfiance et d'esprit critique envers la société. Nous pouvons de même reconnaître dans cette attitude, en tant que présupposition primaire, un sentiment d'infériorité et sa compensation, et la recherche discrète d'une supériorité en dépit de toutes les affirmations contraires du malade.

II - Paranoïa.

[Retour à la table des matières](#)

1° La paranoïa apparaît chez des personnes dont l'attitude envers la société est caractérisée par une tendance d'abord nettement ascendante de leur activité ou ligne de vie, s'arrêtant à une certaine distance du but qu'eux-mêmes ou leur entourage avait fixé. Par l'intermédiaire d'opérations, en large partie intellectuelles, mais également actives dans une lutte contre des difficultés forgées

¹ Il est toujours difficile de mettre un terme à la discussion avec un mélancolique.

par eux, ils obtiennent une excuse inconsciente pour protéger, justifier ou remettre indéfiniment leur échec possible ou probable dans la vie.

2° Cette attitude est préparée dès l'enfance, elle est éprouvée, préservée et protégée contre les objections les plus sérieuses de la réalité. C'est pourquoi le système paranoïaque, plus que toute autre psychose, possède des traits bien définis et ne peut être influencé qu'au début et dans des circonstances favorables.

Dans la paranoïa ne sont jamais totalement détruits ni le sentiment de la communauté, ni sa fonction, la logique « universellement valable » de la réalité. Mais il ne faut chercher la logique ni dans ses idées fixes, destinées à provoquer la révolte et l'anéantissement de « l'adversaire », mais dans l'attitude globale dans la vie.

3° Une des présuppositions de cette attitude consiste en un profond sentiment d'insatisfaction en face de la vie, ressenti comme inéluctable, et qui oblige le malade à tenter de cacher son insuccès tant à lui-même qu'aux autres pour ne pas blesser son orgueil ou sa fierté.

4° À cette activité toujours présente et perceptible (en règle d'un type belligérant et, de par son but, dirigée vers un besoin de supériorité), est dû le fait que la crise ne survient que dans les années tardives. L'idée délirante obtient ainsi les traits d'un type extérieurement plus mûr.

5° Cette activité dont le but est un idéal de supériorité, doit, dans son développement, conduire automatiquement à une attitude de critique et d'hostilité envers l'entourage du malade, attitude qui, dans la dernière analyse, est dirigée contre les autres, contre des influences et des situations derrière lesquelles on suppose que se cache toute l'humanité. De cette manière les autres sont rendus responsables de l'échec des plans trop présomptueux du malade. Dans la paranoïa l'anticipation du but de supériorité (mégalo manie) sert également de base solide au sentiment de supériorité et permet au malade d'échapper à la responsabilité d'un échec dans la société, en créant des régions secondaires d'activité.

6° Dans l'attitude du paranoïaque nous trouvons le reflet de l'allure hostile à l'égard de ses semblables qui remonte à la plus tendre enfance. Cela découle automatiquement de la recherche active d'une supériorité universelle qui trouve son expression dans l'idée qu'on lui doit considération, le délire de persécution et la mégalo manie. Dans ces trois situations le malade se place toujours au centre de son entourage.

7° Dans la forme pure de la paranoïa, qui ne doit être considérée que comme cas limite, il y a toujours en conséquence une tendance ascendante agressive qui est arrêtée par la création du mécanisme délirant. Cela est également vrai pour la démence précoce où la peur de la vie et de ses exigences semble plus grande, et en conséquence se manifeste plus tôt. À la limite on peut noter des cas de cyclothymie, d'aboulie hystérique, de manifestations dépressives de type mélancolique et des névroses de conflit (cf. *Le Tempérament nerveux*, Payot, Paris) qui montrent une régression plus marquée d'un genre temporaire suivant une agression initiale. Dans l'optique

dynamique le comportement de l'épilepsie psychogène, de l'alcoolisme chronique, du morphinisme et de la cocaïnomanie montre une grande affinité avec le comportement que nous venons de décrire. Les différences semblent consister dans la répression plus tenace et intermittente de ces dernières maladies, après une plus grande activité, ou encore un moindre degré de rigidité psychique.

La période « normale », ou la partie apparemment « saine » de la psychose a le but de se lier les autres, en leur donnant un certain espoir afin de mieux pouvoir les combattre. Il en est de même du sentiment amoureux dans la névrose.

8° On reconnaît clairement à la fois dans le flux et le reflux de la vague psychotique un trait hostile et belliqueux qui se termine souvent par le suicide. En réalité on doit déjà considérer la psychose comme étant le suicide intellectuel d'un individu qui se sent incapable de répondre aux demandes de la société ou d'atteindre son but. Dans son reflux on peut découvrir une secrète *actio in distans*, une hostilité envers la réalité, tandis que le flux indique sa faiblesse intérieure au moment de son exaltation, s'efforçant d'impressionner les autres comme par une fanfaronnade.

9° L'autoestimation du paranoïaque est amplifiée jusqu'à la ressemblance à Dieu. Elle repose sur un profond sentiment d'infériorité compensé, et elle montre sa faiblesse par la renonciation rapide à répondre aux demandes de la société, l'abandon des projets et le transfert du champ d'action dans le domaine du non-réel, par la tendance marquée à construire des excuses paranoïaques de nature anticipatoire et par l'insistance mise à accuser les autres. Le malade manque évidemment de confiance en lui-même. Sa méfiance à l'égard des autres hommes, de leur savoir et de leur puissance, le pousse à construire des idées cosmogoniques religieuses ou politiques, le contraste existant entre ses créations imaginaires et les vues générales lui permettant d'affirmer sa valeur et sa supériorité.

10° Les idées du paranoïaque sont très difficiles à corriger car le malade en a besoin sous cette forme précise s'il veut établir son point de vue d'irresponsabilité comme excuse pour son manque de succès, et s'il est obligé de cesser son activité dans la société. Ces idées lui permettent en même temps de maintenir sa fiction de supériorité, sans avoir à fournir des preuves ; car il peut toujours rejeter la faute sur le compte de l'hostilité des autres.

11° Si la passivité mélancolique est une *actio in distans*, obligeant les autres à se soumettre, le but de l'imagination active du paranoïaque consiste, pourrait-on dire, à obtenir une perte de temps et une excuse qui lui enlèveront toute responsabilité pour son insuccès.

12° À l'opposé de la mélancolie, son irresponsabilité se base davantage sur la culpabilité des autres, du moins extérieurement, ou sur des circonstances extérieures.

13° Chaque crise perceptible de paranoïa survient lorsque le malade se trouve dans une situation dangereuse où il sent définitivement perdues ses exigences surtendues concernant sa position sociale. En règle générale elle

survient à la veille de quelque entreprise, au cours de son déroulement, ou bien encore par anticipation en face d'une situation dégradante ou du « danger » du vieillissement.

14° La rupture avec la réalité s'obtient par la création intermédiaire du mécanisme préparatoire du délire, grâce auquel est détruit le sentiment de responsabilité du malade. Le sentiment de son importance est cependant accru grâce à l'identification avec son délire de persécution, son orgueil délirant et sa mégalomanie. Ce mécanisme représente une activité compensatrice, née, de sa crainte d'une dépréciation, et il se développe dans le sens d'une « protestation virile » comme nous l'avons démontré dans le cas de la psychologie des névroses (cf. *Le Tempérament nerveux*, Payot, Paris).

15° La construction des idées délirantes remonte à l'enfance où elle se trouve liée, d'une manière infantile, à des rêves éveillés et des désirs imaginaires en rapport avec des situations humiliantes.

16° L'attitude paranoïaque impose au psychisme et à l'organisme leur attitude spécifique découlant du système délirant. Des expressions, des attitudes et des mouvements stéréotypés sont associés à l'idée directrice et se trouvent parfois aux confins de cette maladie et de la schizophrénie.

17° Des traits mélancoliques sont parfois jumelés avec ceux de la paranoïa. Nous trouvons en particulier les plaintes concernant un mauvais sommeil, une nourriture déficiente qui tendent, amplifiées, vers les idées de persécution, d'empoisonnement et de mégalomanie. Parfois cette dernière voie n'est suivie que pour mettre l'accent sur le caractère spécifique, extraordinaire de la maladie.

18° Les hallucinations sont liées à une assimilation du rôle à jouer et elles représentent à la fois des signes d'encouragement et de prudence. Elles surviennent lorsque la volonté du malade doit être considérée comme définitive sans cependant être tenue pour responsable. Ces signes doivent être compris comme étant des analogies, de même que le rêve ; ils n'ont pas besoin d'être intelligibles pour le malade, mais ils sont caractéristiques de la politique que le malade désire adopter à l'égard de certains problèmes. Les hallucinations et les rêves deviennent ainsi des moyens d'objectiver des tendances subjectives, à l'apparente objectivité desquelles le malade semble se rendre sans condition (consulter la théorie des rêves par l'auteur dans le chapitre « Rêves et leur interprétation » du présent ouvrage ainsi que *Le Tempérament nerveux*, Payot, Paris).

La poussée vers l'irresponsabilité empêche la volonté d'être sous la direction de la réalité et elle met à sa place des visages et des signes apparemment étranges.

19° Nous devons ajouter à ce qui précède la fixation du délire au moyen d'une sélection intéressée, c'est-à-dire tendancieuse, des souvenirs et une évaluation des expériences du point de vue de leur objet final.

Dans l'optique de la psychologie individuelle comparée nous voyons très clairement se dessiner cette tendance à l'établissement d'un système et sa

nécessité vitale de par la nature du but qui est posé (ce but consiste en un ordre de retraite, un arrangement de non-responsabilité, de culpabilité des autres et la dissimulation de l'échec personnel).

20° Notre attitude montre ainsi que la paranoïa fait son apparition là où les individus normaux perdent leur courage, où des natures labiles se tournent vers le suicide ou se plaignent amèrement de la conduite des autres, où enfin les types les plus agressifs, fuyant les exigences de la vie, s'adonnent au crime et à l'alcoolisme. Seules les personnes bien préparées à s'adapter à la société gardent leur équilibre. Parfois nous rencontrons des mélanges de toutes ces tendances.

21° La lutte solitaire de l'individu à disposition paranoïaque dans le but de dominer, fait que les personnes de son entourage sont considérées comme ennemies ou comme les Pions d'un jeu d'échecs. Le sentiment de réelle bonne volonté à l'égard d'autrui est aussi complètement absent chez le paranoïaque que chez des individus affectés de névrose ou autre psychose. Un tel sujet ne peut être considéré comme participant sûr à la vie de la société et il commence d'autre part toutes les relations humaines (amour, amitié, travail, société, etc.) avec une attitude fautive. Cette attitude anormale résulte d'une autoévaluation trop faible et d'une surestimation des exigences de la vie. Cette attitude le conduit à créer l'arrangement de la névrose ou de la psychose. Son comportement hostile envers la société n'est absolument pas inné et inexpugnable, il est seulement une porte de sortie tentante et insensée. Car il n'existe pas d'argument s'opposant à la collaboration.

22° La paranoïa disparaît rarement, car elle se manifeste précisément à ce point de la vie où le malade s'attend à voir se produire un échec. Cependant des exagérations subjectives et irraisonnées peuvent être corrigées au début de la maladie. Dans pareil cas la maladie peut même être guérie.

23° Le comportement d'une personne prédisposée à la paranoïa manifeste dès l'enfance un trait actif qui pourtant conduit la personne très aisément à un arrêt devant les difficultés. Nous trouvons souvent dans la vie du malade de fréquentes interruptions de sa ligne directe, de nature apparemment inexplicable. Toutes les entreprises qui retardent l'action (y compris les changements fréquents d'emploi et le vagabondage) sont en réalité voulues par l'idée directrice qui demande au malade de gaspiller son temps pour pouvoir en gagner.

L'amour de la domination, l'intolérance, l'absence de sentiment de camaraderie, le manque de relations amoureuses ou le choix de quelques personnes dociles sont des manifestations se retrouvant fréquemment dans la vie de ces sujets. On les reconnaît à leur nature geignarde et injustement critique.

Appendice

Extraits des rêves d'un mélancolique.

[Retour à la table des matières](#)

Un fonctionnaire de quarante ans est transféré dans un autre bureau. Treize ans auparavant, dans une situation analogue, il avait manifesté des signes de mélancolie. Comme la première fois, il se trouve dans l'incapacité de faire son travail. Apparaissent alors incidemment des idées sur la responsabilité des autres dans sa condition. Selon lui il a été négligé et on lui a opposé des difficultés. Bref, nous voyons se dessiner vaguement, comme dans tous les cas de mélancolie, le chemin qui conduit à la paranoïa. Il me demanda du poison pour échapper à ses tourments. Les événements n'avaient pas d'importance, il en voyait toujours le mauvais côté. Des insomnies, des troubles digestifs, un état dépressif continu, une peur croissante de l'avenir, nous permirent de poser le diagnostic avec certitude.

J'ai montré plus haut pourquoi la mélancolie doit être considérée comme un « problème restant », où la personne malade, pour prouver sa maladie, se met à s'accuser et se déprécier pour éviter d'avoir à prendre une décision nette. Notre malade par exemple essaiera, à sa manière, soit de circonvenir un succès, défavorable à ses plans, soit de l'affaiblir en prouvant qu'il est malade, soit enfin de l'interpréter comme un paiement partiel d'une faculté imaginaire qui dépasse tout ce que le monde connaît déjà. Il y a toujours présent ce besoin de violer la bonté des autres, qui doivent être ébranlés par la maladie et incités à une plus grande soumission en faveur du malade. En réduisant cette situation à son sens infantile, nous en arrivons au tableau de l'enfant qui pleure. Le malade se souvient de ses premières expériences d'enfant : il se dépeint comme le petit garçon couché sur le divan et en train de pleurer. A huit ans une de ses tantes l'ayant frappé, il court dans la cuisine en criant : « Tu m'as déshonoré. » Grâce à cette nouvelle invention (torturer les spectateurs en pleurant et en gémissant) il peut maintenant faire face à toute situation nouvelle. Il ne faut pas oublier que cette invention n'est compréhensible que si nous réalisons être en face d'un homme très ambitieux, qui n'a pas assez confiance en lui-même pour imaginer pouvoir atteindre son but de supériorité par des moyens directs. Il est très net que sous la pression de son idée secrète de ressemblance à Dieu il aimerait être libéré de la responsabilité de ses actes dans la vie réelle, de façon à être dispensé de devoir mettre son Dieu à l'épreuve. Cela explique son « attitude hésitante » et l'arrangement inconscient qu'il fait pour « le reste » et « la distance » du but de supériorité qu'il a peur de perdre à l'occasion de toute nouvelle situation.

Pendant la première semaine de son traitement le malade rêva d'une catastrophe mondiale (rêve raconté dans le chapitre XIX). Il met à jour le mécanisme de la mélancolie.

Il traduit la possibilité d'un manque total de responsabilité. Le malade se montre comme personnage puissant qui, en imagination, joue avec le destin du monde comme un dieu. Quand tout est sur le point de sauter, il peut faire n'importe quoi. Est-ce que nous ne retrouvons pas le même sentiment dans son « tu m'as déshonoré » ? Quand il se sous-estime nous sommes en droit de continuer sa pensée : « Maintenant je vais montrer mon plus puissant geste. » Est-ce qu'il n'y a pas du suicide dans l'air et la dépression n'est-elle pas employée dans un but d'extorsion ?

Tout doit se soumettre à sa volonté ! Tel est l'objet de sa mélancolie. Voici un second rêve : « Une fille que je rencontre dans la rue vient dans ma chambre et se donne à moi d'elle-même. » Ce qu'il y a derrière ce rêve est bien simple. Comme je suis parfaitement éloigné de toute agressivité ouverte ! Il doit disposer d'un pouvoir magique qui oblige les autres à se soumettre à sa volonté ! Comme un prestidigitateur il fait apparaître les objets en menaçant le monde de destruction, par l'effet de sa dépression.

Un troisième rêve montre l'arrangement de sa dépression. « Je trouve le travail d'un autre poste, que j'ai refusé, très facile. Tout est agréable et me convient. » En d'autres termes : « Là où je ne suis pas, je trouve le bonheur. » C'est une sup. position, suggérée par son attitude, de façon à faire paraître sa situation actuelle comme pénible. Il est impossible de réfuter cette supposition car dans ce cas nous nous trouvons en face d'une situation irréalisable. De toute manière, si nous le transférons à cette place il trouverait quelque autre subterfuge.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXIII

Remarques de la psychologie individuelle comparée sur le “ conseiller Eysenhardt ” d'Alfred Berger

[Retour à la table des matières](#)

Notre estime des écrivains atteint son plus haut degré dans notre admiration pour leur parfaite connaissance de l'âme humaine. Le temps viendra où l'artiste sera considéré comme le guide de l'humanité sur le chemin de la vérité. Parmi les productions littéraires qui nous servaient d'exemples dans notre prise de conscience des données psychologiques, nous devons citer entre autres les contes, la Bible, les œuvres littéraires de Shakespeare et de Goethe. Nous nous sommes proposé de réserver deux chapitres de notre ouvrage à l'analyse d'œuvres littéraires.

Introduction.

[Retour à la table des matières](#)

Le Dr Francis von Eysenhardt naquit quelques années avant le début de la révolution de 1848 à Vienne. Sa jeunesse coïncida avec la période réactionnaire de la première moitié du siècle dernier et il entra à la section criminelle des tribunaux de justice au moment où la vieille Autriche absolutiste se transformait en État moderne.

Le succès d'Eysenhardt fut d'abord le fait de ses capacités extraordinaires. Il réussissait à concilier en lui les qualités du fonctionnariat ancien avec les exigences de l'esprit nouveau. Au moment opportun il montra la nature de ses opinions politiques en insistant sur le fait qu'une loyauté inconditionnée envers l'empereur en formait la base.

Sa réputation de juge criminel très capable et sa brillante puissance oratoire le rendirent très populaire. Il fut fait procureur général au grand effroi de la gent criminelle et des avocats. Après un certain nombre d'années il rede-vint juge et fut nommé président du jury. Ses dons intellectuels et sa prodigieuse mémoire étonnaient tout le monde. On lui reprochait parfois de faire preuve de partialité. Inconsciemment il paraissait toujours s'attacher à obtenir une condamnation ; la sévérité des jugements, lorsque Eysenhardt présidait le jury, horrifiait tout le monde. Le sentiment général toutefois s'imposait de son sens rigoureux de la justice vis-à-vis de lui-même et des autres ne se laissant ébranler par aucune considération. On estima comme juste récompense de ses services sa nomination au plus haut poste judiciaire du pays, il fut fait Hofrat (conseiller à la cour). On disait qu'Eysenhardt allait être nommé ministre de la justice dans le prochain ministère.

En fait la vie publique et la vie privée d'Eysenhardt sortaient de l'ordinaire. Il n'avait pas d'amis, même pas de relations. Des journées entières se passaient sans qu'il eût à prononcer d'autres mots que ceux requis par son rôle de juge. Il était de nature réservée, solitaire et timide. Ces traits de caractère étaient en grande partie le fait de l'éducation terriblement stricte et même cruelle qu'il avait reçue enfant. Son père avait coutume de le punir avec un fouet pour la plus légère erreur et l'enfant se nourrissait de sentiments de vengeance. Le cruel traitement infligé par son père prit fin le jour où le jeune Eysenhardt, ayant acheté un revolver, en menaça son père. Dans sa jeunesse il faisait preuve d'une sexualité quelque peu anormale; on ne le voyait pas avec des jeunes filles respectables mais il sortait souvent de maisons peu recommandables. On sut que son père l'avait un jour fouetté sans pitié alors que son fils avait acheté pour lui-même une paire de gants de femme. Quand il était seul Eysenhardt couvrait ces gants de tendres baisers.

Eysenhardt passa donc sa vie méprisé, craint et admiré en même temps, isolé spirituellement et intellectuellement, remplissant consciencieusement ses devoirs officiels. On remarqua soudain une transformation chez lui. Son apparence extérieure, conforme à l'ancienne mode et connue de tout Vienne, changea. Il apparut un jour la barbe peignée de façon élégante, remplaçant sa petite barbe habituelle, courte et hérissée, portant des vêtements neufs et modernes. Sa nature sombre et dure semblait avoir reçu une illumination intérieure qui se reflétait dans sa forme extérieure et dans son caractère. On interpréta ce changement comme le signe d'un avancement pour Eysenhardt à un poste supérieur, sinon le plus élevé de l'ordre judiciaire. Cette présomption n'était peut-être pas entièrement fausse car Eysenhardt lui-même s'attendait à une promotion. Il resta dans cet heureux état d'esprit pendant trois semaines, jusqu'au jour où un événement apparemment banal mit brusquement fin à cette période, certainement la plus heureuse de sa vie. Une de ses dents tomba ! Ce signe de la vieillesse inexorable le trouva entièrement désarmé et lui fit peur.

L'émoi de sa vie psychique et nerveuse refusa de s'apaiser et il était constamment traversé de doutes au sujet de ses capacités intellectuelles qui allaient peut-être montrer des signes de faiblesse. Sa nature d'ordinaire immuable était maintenant remplie de la terreur vague d'un danger imminent.

Quand cette fameuse crise ministérielle ne lui apporta pas le poste de ministre de la justice, il se produisit comme un choc électrique en lui. Il pensa aux raisons qui l'avaient fait rejeter. En même temps il commença à s'occuper intensément de son propre moi, occupation tout à fait nouvelle pour lui. Il ne connaissait pas les motifs et les sentiments humains. Il ne possédait que le don remarquable de retracer, grâce à l'étude des dossiers, le cheminement ayant conduit, pas à pas, le sujet à commettre un crime. Il savait présenter sa thèse d'une façon merveilleuse et dramatique. Il ne reconnaissait jamais dans le criminel un semblable, un être qui avait des liens avec lui. Sa maladie psychique le fit changer. Sa conscience se mit à le tourmenter, il eut des hallucinations pendant la nuit et une fois lui apparut un homme qu'il avait sévèrement condamné pour détournement de mineur, un certain Marcus Freund. Dans toutes les hallucinations ou apparaissaient des personnes qu'il avait persécutées, il était l'accusé et eux les accusateurs. La première fois où Marcus Freund lui apparut il lui fut impossible de se débarrasser de l'idée de cet homme, même en plein jour, et il décida finalement de réexaminer le cas pour se convaincre de la culpabilité de Marcus Freund. Cependant il remit toujours cet examen jusqu'au jour où il apprit que Marcus Freund était mort, la fameuse nuit précisément où il l'avait vu une première fois en hallucination. A la suite de cette nouvelle son effondrement ne cessa de s'accroître, et il s'imaginait que le reste du monde s'occupait du cas de Freund de la même façon que lui-même.

De pair avec l'effondrement de sa personnalité d'acier, ses instincts sexuels élémentaires semblèrent se manifester davantage. Chez lui, dans sa maison, on avait à peine noté cette chute intérieure de l'homme. L'apparition de cette nouvelle idée obsessionnelle qui le tourmentait avait fait naître à l'arrière-plan le sentiment qu'il perdait ses capacités intellectuelles et en conséquence son esprit devint plus libre et sa capacité de travail plus grande. Il réussit à être en accord avec lui-même une fois de plus quand il fut désigné pour présider un procès d'espionnage très important. Son échec au moment de la crise ministérielle semblait compensé par cette désignation. Eysenhardt parut à nouveau être lui-même, et oublia tout ce qui concernait Marcus Freund.

Cependant, la veille du dernier jour de la session finale du procès d'espionnage, il se produisit quelque chose qui le poussa au suicide. La cause de cet accident ne fut jamais complètement éclaircie, mais fut reliée au procès d'espionnage dans lequel la femme et la fille de l'accusé, cette dernière mineure, jouaient un rôle. Il y avait aussi une histoire d'aventure nocturne au cours de laquelle un agent de police avait trouvé Eysenhardt dans un milieu mal famé, situation très désagréable pour ce dernier. Eysenhardt laissa le message suivant :

« Au nom de sa Majesté l'Empereur !

J'ai commis un crime horrible et je ne me sens plus digne de conserver plus longtemps mon poste, pas plus que la vie. Je me suis condamné moi-même au châtement le plus sévère et je dois l'exécuter dans les minutes qui viennent.

EYSENHARDT. »

Nous ne pouvons mieux commencer notre discussion qu'en rendant hommage au psychologue et penseur A. Berger.

Il y a longtemps que nous avons répondu affirmativement à la question de savoir si l'analyse d'une oeuvre d'art dans le but de découvrir les sources principales des actes humains est justifiée. La seule question importante est le dosage de tact à utiliser, et bien évidemment il est impossible de tomber d'accord sur ce problème.

En ce qui concerne l'histoire de la vie du conseiller Eysenhardt il y a une autre raison importante pour attirer l'attention des psychologues sur cette oeuvre littéraire. Je veux parler de sa vérité de la vie qui ne vient pas seulement du personnage historique introduit ici, mais est due tout aussi bien à l'imagination créatrice d'un psychologue-artiste qui, plus d'une fois, a fait preuve de sa connaissance intuitive de l'âme humaine.

Je ne serai pas du tout surpris que tous les psychologues prennent la création de A. Berger comme une confirmation ou une expérience venant à l'appui de leurs propres enseignements. Car chacun ne voit que ce qu'il peut comprendre et essaie de porter sa connaissance sur l'investigation de l'âme humaine et de l'art, ainsi que Steinherr le montre brillamment dans le livre de A. Berger.

Nous ne désirons nullement nous mêler des créations merveilleuses de nos poètes et de nos penseurs, nous allons simplement tenter de déterminer, à travers leurs oeuvres, jusqu'à quel point nous sommes dans le vrai et dans quelle mesure leurs oeuvres peuvent être comprises en liaison avec les méthodes de travail de la psychologie individuelle comparée.

Notre champ d'action va dans la même direction que celle ouverte par l'art de A. Berger. Nous nous occupons toujours de caractères frappants et essayons toujours de faire remonter à l'enfance et même plus loin l'origine de chaque action. Nous nous intéressons à une transformation frappante de la personnalité et essayons de saisir aussi complètement que possible tous les circuits de la pensée de l'homme et ses formes d'expression.

Une étude complète des fantasmes des -enfants concernant leur profession future - étude que nous devons à des psychologues de notre opinion - nous a montré de la même manière que notre connaissance des névrosés, que le choix d'une profession, en dépit de nombreuses conditions, est susceptible d'indiquer l'essence la plus intime du plan de vie fictif, et que ce choix se trouve sous le commandement d'un concept déifié et dogmatique de la personnalité.

Nous allons diriger toute notre attention sur l'interrelation de la personnalité et de la névrose.

De cette liaison nous déduirons, si notre interprétation de la névrose est correcte, les lignes conductrices fondamentales et abstraites du psychisme humain permettant la création du caractère d'une personnalité sortant de l'ordinaire, qu'il s'agisse d'un auteur ou d'un destructeur des valeurs culturelles, d'un homme supérieur ou d'un malheureux souffrant de psycho-névrose ou de psychose.

Le jugement et les préjugés scientifiques qui ont été poussés si loin concernant la structure psychologique des hommes sortant de l'ordinaire, trouveront une excellente confirmation dans la description d'Eysenhardt.

Le poète a créé son héros avec tant de soin et d'une manière si complète que nous pouvons marcher dans ses foulées tout en prévenant le lecteur que l'attraction d'une œuvre d'art naît de sa synthèse et que l'analyse scientifique profane détruit Cette synthèse.

Après avoir attiré l'attention générale sur le livre, notre tâche est de tenter un regroupement qui nous fera comprendre les forces dynamiques de la vie de notre héros ; nous pourrions ainsi obtenir, en partie, un support et quelques formules utiles à la connaissance de l'homme, et d'autre part modeler notre activité pratique en vue de l'éducation, de l'auto-éducation et de la guérison.

Commençons tout d'abord avec l'aspect physique d'Eysenhardt. On nous parle de ses épaules étroites, de son front bombé, de ses sourcils broussailleux, de l'apparition tardive de sa moustache, de son teint jaunâtre, des cernes bleus autour de ses yeux, enfin de ses troubles intestinaux et biliaires. Pour parler en clinicien ce portrait apparaît comme celui d'un homme qui conserve des traces de rachitisme, des manifestations d'une infériorité organique de l'appareil digestif et une allusion est faite concernant ses caractères sexuels secondaires déficients, cas fréquent chez les névrosés.

Il a été bien assez souvent indiqué que ce groupe de manifestations corporelles avec les conséquences, algies et inadaptations, induisent les gens à une autoestimation infantile insuffisante, dont le résultat est un sentiment d'infériorité et d'incertitude.

La situation du jeune Eysenhardt, fils unique d'un père tyrannique, doit l'avoir poussé à l'intensification notoire de ce que Janet appelle le « sentiment d'incomplétude ».

Pour pouvoir faire front à la vie et obtenir la sécurité, le psychisme de tels enfants doit amplifier le mécanisme de compensation, poser son idéal de la personnalité plus haut et s'affirmer d'une manière plus dogmatique. Ces enfants suivent leur route vers une figure divine qu'ils ont créée eux-mêmes et qui en tant que dieu, démon ou diable, dirige apparemment leurs pas.

Leur volonté et leurs désirs s'expriment avec plus de force et d'agressivité, leurs actions deviennent plus secrètes et plus rusées. Le désir de domination,

l'envie, la cruauté, l'avarice s'enflamment en eux et les préparatifs de la vie sont menés avec plus de soins et de précision.

Je préfère suivre la description de A. Berger.

Eysenhardt est un homme ambitieux, servile, et un homme d'un patriotisme importun. Il est dur et courageux et joue le rôle de sauveur de la société, il est extrêmement habile, il a des dons d'orateur certains et possède une excellente mémoire et une acuité intellectuelle notoire. Sa curiosité, son désir d'informations, doublés d'une grande perspicacité en auraient fait un génie de la police de la sûreté. Il est solitaire, égoïste, conservateur des traditions et il aime tout ce qui est bien dessiné et clairement taillé aussi bien en ce qui concerne son attitude et sa démarche que ses habitudes et ses maximes. Il n'est indifférent à personne : on l'aime ou on le déteste.

Gottlob Steinherr, ambitieux déçu, mais dont l'originalité n'est nullement inférieure à celle d'Eysenhardt, connaît l'idéal de la personnalité de ce dernier, d'une époque où se manifestait son ambition d'une manière plus directe et plus ouverte. Il pense qu'Eysenhardt représente un cas de transformation des instincts criminels et antisociaux en instincts de justice. Steinherr déclare que ses lignes conductrices sont un instinct sexuel brutal et un amour de soi poussé à l'extrême. Eysenhardt désire dominer les hommes, les réduire à l'esclavage et posséder les femmes.

Rappelons les faits connus : un idéal de la personnalité surtendu menacé d'être détruit par son père. Il apprend à connaître son entourage et la nécessité d'une soumission apparente à la puissance, mais il menace cependant un jour son père de son revolver. Son concept de la personnalité a sans nul doute emprunté de nombreux traits à son père cruel, mais il est allé beaucoup plus loin et a appris à éviter l'adversaire fort et à opprimer le faible. Son comportement sexuel exprime une analogie, non pas un besoin sincère. Son attitude agressive devient hésitante et ne va pas plus loin que le gant en ce qui concerne les femmes. La forte femme, la femme dominatrice, la furie de Dion (Plutarque) le remplit de terreur. Il élève la prostituée au rôle de la dame et rêve de la conquête d'une enfant. Il aurait pu aisément devenir homosexuel, mais son mépris pour les hommes a dominé cette tendance, ou bien il aurait pu ressentir du désir pour une femme évanouie ou même un cadavre.

Son geste psychique recherche la ligne rigide, le dogme. Il marche dans la rue sur le bord du trottoir et dans la vie à l'extrême limite de la moralité bourgeoise. On retrouve à leur place respective son porte-plume et son crayon après sa mort. Il a trouvé les limites propres pour son hyperagressivité et pour sa réputation, et la norme de ses désirs sexuels est suffisante pour qu'il puisse se prouver qu'il est un homme. Tout le reste est exclu.

Sa profession lui donne amplement l'occasion de se réjouir de l'illusion de sa supériorité. Il dévalue l'homme pour se faire lui-même dieu.

Plus sa position est élevée plus son énergie s'affaiblit. Quand sa ligne de vie tend vers le haut, ses forces s'affaiblissent et son goût sportif de la chasse au criminel décroît. Quand l'espoir d'un poste au ministère lui est permis, il devient humain ; ses sentiments sociaux se développent soudain et percent à

travers les mailles du filet d'une rigidité qui le protégeait contre ses compagnons. Eysenhardt subit une transformation lorsqu'il se rapproche de son idéal d'une ressemblance à Dieu.

La transformation d'Eysenhardt

[Retour à la table des matières](#)

Un tel changement est-il possible chez un homme, ou plutôt chez un névrosé ? Le caractère peut-il se transformer ? Au cours des maladies névrotiques nous trouvons en règle générale une telle constance dans les manifestations de la névrose que nous sommes sous l'impression d'une construction solidement bâtie. Une connaissance plus approfondie nous apprend cependant que même dans cette phase, le psychisme ne suit pas toujours la même course. Un patient peut être d'humeur agréable, ou déprimé, ou exubérant, il peut être découragé ou désespéré ou tout joyeux, plein d'esprit d'initiative ou bien démoralisé, bref tous ces traits peuvent se trouver dans cet ordre antithétique que Lombroso appelle bipolaire, que je nomme moi-même polaire ou hermaphrodite. Bleuler le nomme ambivalent, d'autres auteurs « double vie », scission de la personnalité, etc. Dans la période qui précède le développement de la névrose, et qui parfois décrite comme saine est en général névrotique, de telles productions antithétiques peuvent également être observées. Sous la forme de l'hésitation et du doute, de l'anxiété, de la timidité, de la crainte de prendre une décision, de l'hésitation manifestée en face de toute action nouvelle, nous percevons des traits actifs et passifs, des poussées, dont certains s'approchent de la réalité, d'autres de l'idéal du moi. Le développement de la névrose apparaît comme un dispositif de protection mettant à jour les caractéristiques fondamentales de la personnalité.

« L'Ambivalence » est l'union des moyens pour atteindre le but.

Le conseiller Eysenhardt attendait le couronnement final de son ambition. Nous savons cependant qu'un tel accomplissement ne peut jamais être totalement satisfait chez le névrosé, car le but directeur est imaginaire et placé trop haut pour pouvoir être réalisé. Nous savons que beaucoup de névrosés attendent des événements heureux en tremblant intérieurement et en hésitant, bien qu'ils soient en même temps tellement exaltés et transportés par leur conscience d'une personnalité intensifiée qu'ils deviennent « d'autres hommes ». L'auteur décrit Cette période avec humour et permet à Eysenhardt de se transformer en homme moderne, lui dont toute l'apparence extérieure paraît rehaussée. Une barbe moderne élégamment peignée remplace la barbe courte et hérissée. Là encore est mentionné un trait névrotique : le fait qu'il déplore plutôt la perte d'un de ses attributs corporels. Nous devinons qu'Eysenhardt dont la « masculinité » a été réduite, regrette la perte d'une partie de sa virilité. On peut maintenant l'approcher et il est bien disposé envers les autres, car l'élévation automatique de la conscience du moi lui permet d'amoindrir sa « distance ». Il donne son avis en toute liberté, il accorde ses encouragements, se montre plus libéral et rejette ce désir intense de toujours vouloir prouver la

faute d'un autre. Cependant il joue toujours son ancien rôle, il est encore le personnage cassant. Steinheer sait qu'il ne s'agit que d'une phase plus propice. Les accusés profitent de ce changement car ils ne sont plus les victimes expiatoires de son désir sadique. Sa physionomie même perd son expression de désir intense de domination. Son avarice, - moyen de sauvegarde - est adoucie, et même ses émotions qui, de notre point de vue, apparaissent comme des éléments primaires et inchangeables, changent au point que le plaisir qu'il éprouvait autrefois à exercer sa profession devient un terrible fardeau dont il aimerait se débarrasser. *Omnia ex opinione suspensa sunt.*

Sa vie et son comportement montrent les préparatifs névrotiques de protection pour sa nomination au poste de ministre et sa mémoire découvre ces restes de souvenirs favorables à ces préparatifs. Dans cet état d'âme réapparaît la vieille terreur du doute, la crainte de prendre des décisions, l'agoraphobie. Comme A. Berger le dit ailleurs, Eysenhardt, avec son sentiment de virilité incomplète, a le pressentiment d'une nouvelle chute comme autrefois lorsqu'il était battu par son père.

Une de ses incisives inférieures se casse pendant qu'il mange. L'influence symbolique de cet événement est interprété par Eysenhardt comme un autre signe de frustration, la perte de quelque attribut corporel portant atteinte à sa puissance d'homme ; il est fortement ébranlé par une tendance superstitieuse, ou, si vous voulez, par son équivalent intellectuel. La fin approche ! Tout n'est que vanité ! La vérité le submerge presque en même temps que ce triomphe qu'il a si ardemment désiré, pour lequel il a lutté tout au long de sa vie, en vue duquel toute sa vie était construite ! L'ancienne incertitude le retient prisonnier. Que va-t-il advenir si ses facultés intellectuelles, ses armes principales, disparaissent ? Il revient donc à son ancienne méthode à laquelle il était habitué. Il veut une preuve de ses facultés, une certitude, un examen. Par le moyen de l'auto-critique à laquelle il s'astreint, il est en son pouvoir d'affaiblir ou d'accroître son prestige. Ce dont il a le plus peur n'est pas la réalité mais l'apparence de la réalité, c'est-à-dire la question de savoir s'il va être privé de son pouvoir terrestre. Dans cette condition de doute hypocondriaque la construction de sa peur le pousse à prendre toujours de plus grandes précautions. Une sensation d'oppression cardiaque, de légères crises d'anxiété ne sont que des avertissements imaginaires et des moyens intensifiés de protection. Cependant le rôle magnifiquement construit de la personnalité suffisante a été ébranlé jusque dans ses fondations.

Le sentiment de déception suit, et son triomphe, se voir nommé au poste de ministre de la justice, s'évanouit, accablant un homme déjà malade, en proie à l'incertitude et privé de ses anciennes constructions protectrices.

Qu'arrivera-t-il dans ces circonstances alors que le chemin de la victoire a été coupé et que le sentiment lancinant de la virilité décroissante cherche un moyen de se faire jour ? Il a recours à des tentatives et des préparatifs pour montrer que la personnalité, antérieure, n'a pas véritablement abdiqué et que, au contraire, elle se trouve dès lors plus fermement établie. Les habitudes d'Eysenhardt l'amènent plus souvent aux environs de la Kaertnerstrasse (quartier des prostituées). Nous pouvons affirmer que cette sexualité déviée, comme dans tous les cas de névrose de la ménopause, ne correspond pas à une vague biologique de sa force sexuelle, mais à un essai de corriger la fortune ;

en d'autres termes c'est une tromperie de soi-même basée sur la volonté de puissance accrue sous-jacente à la puissante ligne conductrice du névrosé. A. Berger semble s'appuyer sur cette interprétation, lorsqu'il acquitte Eysenhardt de sa charge de sensualité perverse, car l'auteur a l'impression que ces fautes banales doivent être interprétées comme des actes de désespoir secret, c'est-à-dire de ce que nous appelons la protestation virile lorsque entrent en jeu l'humiliation, la réapparition du sentiment d'infériorité et l'effondrement de la personnalité.

Mais Eysenhardt a subi une transformation sur un autre plan ; et cette transformation nous montre à quel point le développement d'une personnalité dans le courant du monde, dépend de l'opinion que cette personne a d'elle-même. En d'autres termes, cette opinion peut changer, étant interchangeable, en tant que schéma, étant donné que le tableau caractériel ne représente jamais un but en lui-même, mais une attitude psychique pour atteindre l'idéal de la personnalité, soit d'une manière aussi directe que possible, soit d'une manière détournée, en cas d'apparition d'obstacles insurmontables.

Eysenhardt devient plus homme et plus humain pour montrer que s'il le veut, il peut très bien le devenir. « Son moi, hermétiquement clos à tout contact avec d'autres personnes se meut avec plus d'aisance. » Sa « conscience » se réveille. Nous pouvons penser à juste titre que cet éveil est un artifice du psychisme pour raffermir le sentiment de son moi lorsque celui-ci semble menacé. Cet éveil et la conscience des fautes qu'il a commises amènent le sujet plus près de Dieu. Cette prise de conscience présuppose l'existence d'un rival vis-à-vis duquel la supériorité du héros peut s'exercer. Mais qui est l'opposant d'Eysenhardt ? Qui donc Eysenhardt cherche-t-il à mettre en faute, lui dont tout le style de vie recherchait la persécution des autres pour leurs délits ? Qui donc est actuellement l'accusé de cet acteur qui possède un contrôle parfait de ses expressions et de ses attitudes ? Ils ont maintenant si bien pris de l'ascendant sur lui qu'il est obligé de suivre sa ligne conductrice à la lettre, de renforcer la fiction de sa ressemblance à Dieu et de s'y maintenir à tout prix. Son rival à présent est l'État, le régime qui se trouve au pouvoir, la puissance patriarcale et paternelle qui punit et récompense. L'humiliation d'Eysenhardt était une faute, car, en réalité, l'État n'a jamais eu de meilleur serviteur. Ce serviteur avait cependant l'ambition persistante de devenir le maître de la puissance d'État. Lorsque son rêve et son aspiration se trouvèrent déçus, il mit en oeuvre les mécanismes qui, dans son esprit, étaient les plus dangereux pour l'État. La transformation de son attitude en douceur et en bonté, constituaient l'attaque la plus violente, et la révolte la plus puissante qu'il pouvait effectuer contre l'État. « La douceur c'est l'anarchie » avait-il toujours prêché, or il se met à devenir doux.

Nous assistons ici à un changement dans sa fiction directrice.

Au début, Eysenhardt voulait agir comme il l'avait fait à l'égard de son père lors de ses premiers contacts avec la vie, et gouverner en se soumettant aux autres. Lorsque cette ligne directrice se trouva arrêtée, alors même qu'il allait atteindre son but, il forgea des moyens de protection et de sauvegarde encore plus forts, et trouva la révolte sous la forme de sa clémence judiciaire.

La mystérieuse expérience du conseiller Eysenhardt

[Retour à la table des matières](#)

La lettre dans laquelle Eysenhardt décrivait ses souffrances ne fut pas brûlée. L'auteur dit qu'il oublia de la brûler. A. Berger est trop bon psychologue pour s'arrêter là. Continuons cependant notre interprétation. Eysenhardt a choisi le moyen de l'oubli, pour perpétrer sa révolte et pour montrer au public où menait la loyauté à l'égard de l'État.

Il ne faut pas oublier que la fiction d'Eysenhardt était de contrôler dès le début de sa carrière sa protestation virile : atteindre la domination en se soumettant à la puissance de l'État. On peut remonter très loin chez lui pour trouver la source de cette fiction, à l'époque même où son attaque directe contre son père échoua et où il fut obligé de faire un détour. La droiture n'était pas restée son trait caractériel principal. Nous le trouvons à nouveau battu sur sa ligne principale, à une époque où la mort lui a déjà envoyé un messenger (perte d'une dent). À quoi pourrait-on s'attendre, sinon qu'il abandonne son détour et attaque de manière directe l'État, l'ayant si mal payé de ses loyaux services, et qu'il rejette ces maximes et ces lois qui jusqu'alors avaient lié ses intérêts propres à ceux de l'État. Tous ces mécanismes se sont dessinés avec précision et sa douceur anarchique s'est trouvée renforcée.

Les Spécialistes des maladies nerveuses ont tous connu les révoltes des personnes prenant de l'âge, leurs démissions de postes, leurs abandons de familles et du monde en général, sous toutes sortes de prétextes, pour apporter un changement dans l'aspect de leur ligne directrice fictive.

À ce stade Eysenhardt a essayé de se rapprocher de la psychiatrie et de la médecine, qu'il avait auparavant décriées pour leur caractère destructif et anarchique. Il considéra une entrevue avec un médecin comme une humiliation et en conséquence fixa sur le papier les confidences de son état hypocondriaque et anxieux; il tenta d'exorciser la personne malade en lui en parlant comme s'il s'agissait d'une autre personne, différente, sauvant ainsi le sentiment de sa personnalité.

Ce qui suit se passait au moment où il attendait sa promotion et où l'événement bouleversant de la perte de sa dent se produisit. En liaison avec cet événement apparaissaient des idées et des émotions qui le laissaient sous l'impression que ses capacités, particulièrement Sa mémoire, s'affaiblissaient.

Nous retrouvons ici l'attitude hésitante typique du névrosé, lorsqu'il doit faire face à une nouvelle situation ou affronter un nouveau travail. Eysenhardt, l'homme de l'emprise irrésistible sur son entourage normal, lui ayant permis

tous ses triomphes, avait perdu sa souplesse et pouvait à peine se fier à lui-même pour effectuer les changements, pourtant nécessaires à sa nouvelle position.

Ici intervient l'auteur ; il décrit les tâtonnements, les tentatives faites, la transformation du personnage extérieur, l'illumination de sa physionomie, etc. Nous déduisons de ces agissements de principe et de leur réalisation rigide, l'existence d'une insécurité intérieure qui exige des compensations. Ce même sentiment d'insécurité l'a éloigné de la société et de toute liaison avec des femmes respectables. Il ne se sent en confiance que lorsqu'il domine les prostituées et les criminels.

Le psychisme et en particulier le psychisme du névrosé, dispose d'un moyen bien caractéristique pour faire face aux situations d'insécurité. Il sous-estime sa propre puissance et insiste sur ses infériorités de façon à laisser le champ libre à son développement ou éventuellement à sa fuite. C'est la seule position qu'un névrosé connaisse vraiment bien et qui lui permet de porter un jugement sur la vie.

À présent se manifestent l'envie, le désir de domination et l'agression, et le névrosé va progresser avec la plus grande précaution de façon à remporter la victoire. Dans cette attitude hésitante de la précaution se développent chez les névroses les craintes au sujet de leurs capacités. Cette croyance en une mémoire affaiblie n'est pas un simple moyen d'évasion, chez Eysenhardt tout au contraire, c'est son arme défensive la plus puissante, la meilleure méthode pour se protéger, pour redoubler d'attention, pour mobiliser ses forces de façon à atteindre son but directeur et l'idéal de sa personnalité ou, du moins, pour épargner sa propre susceptibilité, s'il ne peut y réussir autrement, sous le prétexte de sa maladie.

Mais, en la circonstance, quel rôle joue donc cette dent ?

Il est impossible de sous-estimer la valeur qu'accorde Eysenhardt même aux plus petites parties de son corps. Du fait de son sentiment de frustration le névrosé ne peut supporter aucune perte, d'aucune sorte. Il faut également tenir compte de la valeur symbolique bien connue de la perte d'une dent. Cette perte a toujours été associée aux idées de mort, de vieillesse et de grossesse. Dans l'imagination, les rêves et les poèmes, la dent est toujours considérée comme une force, une croissance, un symbole de puissance virile, et sa chute en conséquence marque la perte de la virilité. La note émotionnelle que l'auteur veut faire naître est certainement identique. Eysenhardt considère la chute de sa dent comme un signe de l'affaiblissement de sa puissance créatrice. Devait-il l'interpréter de cette façon ? Rappelez-vous que César, en tombant, alors qu'il mettait le pied sur la terre d'Égypte s'écria : « Afrique, je te tiens. » Pourquoi Eysenhardt a-t-il attaché tant d'importance à cet événement et pourquoi ne l'a-t-il pas interprété d'une manière différente ? La réponse est très simple : son jugement venait à l'appui de lui-même. Suivant notre point de vue, il se trouvait dans cette attitude hésitante de la précaution, juste avant cet événement décisif, au moment où un changement allait intervenir dans sa situation. Il perdit cette dent au moment le plus opportun, ou pour mieux dire, il se servit de cet événement pour renforcer ses moyens de protection.

Sa logique se trouvait alors sous la domination de son but directeur.

Puis vint son humiliation. Il fut déçu alors qu'il s'attendait à obtenir un poste dans le nouveau ministère. Comme conséquence de cet échec apparaissent des hallucinations nocturnes - en général sous l'aspect d'hommes, parfois de femmes, et certains détails permettent de les reconnaître comme étant ses anciens condamnés - troublant son sommeil et le remplissant de crainte. Je ne peux pas ici entrer dans certains détails, brillamment exposés. Ils semblent tous avoir été invoqués pour démontrer la nécessité de la légitimation de maladie et le caractère dangereux et hostile pour l'État de son repentir. Mon observation d'individus atteints de psychose et de névrose m'a conduit à croire qu'ils ont recours aux hallucinations, lorsqu'ils veulent développer des moyens de protection d'une précision et d'une pénétration particulière.

En effet les hallucinations d'Eysenhardt ravivaient toujours son sentiment d'infériorité. Il permet ainsi aux autres de montrer leur supériorité, de l'accuser d'une trop grande sévérité, de lui suggérer qu'il n'est lui-même qu'un criminel ainsi que Marcus Freund le lui avait dit au cours de son procès. Cette unité dans toute la série des hallucinations garde la même signification et montre de façon plus nette la partie vulnérable du psychisme d'Eysenhardt, dont nous avons parlé antérieurement. Eysenhardt, de même que Marcus Freund, a peur des femmes et ne trouve du plaisir qu'avec les prostituées, comme le trouve Freund avec les enfants. L'analyse des perversions nous montre le chemin du névrosé : peur de la femme, et plaisir sexuel trouvé chez les prostituées et chez les enfants, ou allant plus loin auprès du cadavre physique ou psychique, dans la nécrophilie ou l'homosexualité. La femme volage, de peu de valeur, est l'idéal de la plupart des névrosés, et leur ligne d'action consiste toujours à déprécier une femme jusqu'à ce qu'ils lui aient retiré toute valeur.

Eysenhardt se meut sur cette ligne, car dans son sentiment de frustration, que les événements récents lui ont fait ressentir avec plus de force, son désir sensuel s'amplifie, lui permettant de développer sa protestation virile. A-t-il le pressentiment que la ligne de conduite qu'il suit va le conduire à rechercher l'enfant comme partenaire sexuel ? Il s'en protège au moyen de ses hallucinations. Il a ses hallucinations, comme d'autres ont le sentiment social ou la religion, pour se protéger de son agressivité déchaînée par la défaite.

Deux autres conditions, agissant ensemble, favorisent ses hallucinations. Sa maladie, légitimée par ses hallucinations, son état d'angoisse ainsi que ses doutes sur ses capacités, détruisent cet instrument merveilleux qu'il a été destiné à servir, l'État. En s'accusant lui-même, il accuse l'État, la jurisprudence, la sécurité publique dont il a été l'un des gardiens, et par son repentir il ébranle jusque dans ses fondations le concept de la justice qu'il avait soutenu. Il frappe ainsi son adversaire actuel, l'État, les classes dirigeantes qui ont contribué à sa défaite.

Sa situation psychique, définie de manière concise par ses hallucinations, nous aide à comprendre ce qui suit : A un moment de profonde humiliation il maîtrise ses désirs de vengeance en faisant surgir des spectres terrifiants qui sont là pour lui montrer ce qui arriverait s'il poursuivait son train habituel.

La signification de son agressivité est l'agression, hostilité névrotique dirigée contre un maître endormi et sans soupçons, qu'il menace comme il a autrefois menacé son père. Sa perspective névrotique, dans sa recherche de la sécurité, a retrouvé en Marcus Freund un souvenir menaçant.

De cette manière Eysenhardt redevient le vainqueur. Ayant accepté la présidence du cas d'espionnage, procès dont dépendait la sécurité de la monarchie, il se retrouvait triomphateur faisant ses préparatifs comme précédemment. Il ne pense plus à Marcus Freund car il n'en a plus besoin. Sa tension sexuelle protestataire s'est apaisée.

Il lui était possible de se protéger contre « la femme » car son ancienne conduite de timidité en leur présence se révélait toujours efficace. Mais il fut victime d'une enfant. La féminité diabolique réussit à le conquérir, ainsi qu'il en avait eu le pressentiment depuis son enfance, ou mieux et en réalité comme il l'avait construit d'avance dans son imagination. Il ne lui restait plus à présent qu'une alternative pour échapper à la puissance triomphante de la femme, la mort. Il poursuivit donc fermement son chemin jusqu'au bout et remplit ainsi deux des conditions énumérées plus haut : il priva d'une part l'État d'un loyal et indispensable serviteur et il laissa derrière lui, dans la masse du peuple, un doute puissant en la marche de la justice. La première des causes de ses hallucinations, - la crainte qu'il avait de violer une enfant -, avait perdu toute signification. Une fois de plus il voulait obtenir la tête du père, ce père qui l'avait puni pour son désir amoureux, mais cette fois-ci c'est lui-même qu'il devait frapper s'il voulait atteindre le véritable ennemi.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXIV

Dostoievsky

[Retour à la table des matières](#)

Au sein de la terre, dans les mines de Sibérie, Dimitri Karmazov attend pour chanter sa chanson sur l'harmonie éternelle. Le coupable bien qu'innocent patricide porte sa croix et trouve son salut dans l'harmonie compensatrice.

« Pendant quinze ans j'ai été idiot », dit le Prince Muischkin de sa manière souriante et aimable, lui qui pouvait interpréter chaque courbe de l'écriture humaine, qui exprimait ses arrière-pensées les plus secrètes sans le moindre embarras et les reconnaissait immédiatement chez les autres. Nous rencontrons évidemment ici un contraste que l'on ne peut imaginer plus grand.

« Suis-je Napoléon ou suis-je un pou ? », se demande pendant plus d'un mois Raskolnikov, étendu sur son lit, de manière à pouvoir franchir la frontière tracée par sa vie antérieure, son sentiment social et ses expériences. Ici encore nous retrouvons le grand contraste, contraste auquel nous participons et que nous ressentons.

Il en va de même pour ses autres héros et pour sa propre vie. Comme une « tête brûlée », le jeune Dostoïevsky se démène dans la maison paternelle, mais si nous lisons ses lettres à ses amis et à son père, nous y trouvons une extraordinaire humilité, soumission et acceptation de son destin tragique. La faim, la souffrance, la misère devaient souvent revenir dans sa vie. Il a passé sa vie comme un pèlerin. La jeune « tête brûlée » a porté la croix comme le sage Zossima, comme ce pèlerin bien connu de « l'adolescent » et il a progressé pas à pas, en rassemblant toutes ses expériences, en embrassant dans un vaste cercle toute l'existence pour obtenir la connaissance et pour consulter la vie dans tous ses recoins, pour rechercher la vérité, et la nouvelle parole.

Quiconque tient en lui de telles contradictions, obligé de les faire s'accorder, doit à coup sûr chercher loin s'il veut obtenir quelque repos. Aucun tourment, aucune souffrance de la vie ne lui sont épargnés, dans sa recherche de la formule, même chez l'être le plus humble. Sa nature tout entière le pousse à rechercher une interprétation « unitaire » de la vie pour que dans ses constantes oscillations et dans son état d'inquiétude il puisse trouver repos et sécurité.

Pour gagner ce repos il aurait d'abord à gagner la vérité. Mais le chemin qui conduit à la vérité est hérissé d'épines, il exige beaucoup d'expérience, une grande persévérance et un entraînement prodigieux de l'esprit et de l'âme. Il n'est pas étonnant, par conséquent, que ce chercheur assidu de la nature se soit approché beaucoup plus de la véritable essence de la vie, de sa logique, de la coopération, que d'autres, qui ont pu prendre position beaucoup plus aisément.

Il fut élevé dans des conditions pauvres, mais au moment de sa mort toute la Russie suivit en esprit son cortège. Lui, travailleur acharné, plein de vie, qui avait toujours un mot d'encouragement pour lui-même et pour ses amis, était plus gêné dans son activité que n'importe qui, car, affligé de cette terrible maladie, l'épilepsie, pendant des jours et des semaines, il se trouvait empêché de faire tout progrès dans son travail. Le « criminel politique » dont les jambes sont restées enchaînées pendant quatre années à Tobolsk et qui fut forcé de servir pendant quatre autres années comme convict dans un régiment d'infanterie en Sibérie, ce noble et innocent malheureux quitte sa prison avec les paroles suivantes : « Ma punition était juste car j'avais dans mon cœur de mauvaises intentions contre le gouvernement. Mais il est trop triste que je doive maintenant souffrir pour des théories et pour une cause qui ne sont plus les miennes. » Toute la Russie niait sa culpabilité et commença à entrevoir qu'un mot prononcé peut aussi signifier son contraire. Les contrastes, dans la vie de son pays, étaient nombreux. Quand Dostoïevsky apparut sur la scène publique, la Russie était en effervescence et la question de la libération des serfs préoccupait tous les esprits. Dostoïevsky fut toujours poussé vers les « deshérités et les humiliés », vers les enfants, vers ceux qui souffraient. Ses amis ont rapporté maintes histoires de la facilité avec laquelle il se liait avec un mendiant qui venait en malade consulter un de ses amis, comment il l'emmenait dans sa chambre, parlait avec lui et essayait de le comprendre. Quand il était en prison, sa plus grande souffrance venait du fait que les autres convicts le regardaient comme un noble, et s'écartaient de lui. Son désir constant a été de comprendre et d'analyser le sens de la vie de la prison, de ses lois internes, de saisir les limites dans lesquelles la compréhension et l'amitié avec les autres seraient possibles. Comme beaucoup de grands hommes il

utilisa son emprisonnement pour développer sa sensibilité, même dans ces circonstances mesquines et opprimantes, pour exercer sa vue pénétrante, connaître les connexions de la vie, et construire des fondements psychiques à la notion « homme » afin d'unifier en une synthèse rassurante toutes les contradictions qui menaçaient de l'ébranler et de le confondre.

Le but de ses efforts, dans l'incertitude de ses contradictions psychiques, était la découverte d'une vérité valable. Lui-même, alternativement rebelle et esclave soumis, était conduit à des abîmes dont il reculait avec effroi. Pour accéder à la vérité il prit l'erreur comme guide. Avant de l'avoir exprimé, son principe fondamental était d'approcher de la vérité par l'erreur, car nous ne sommes jamais certains de posséder entièrement la vérité et devons compter sur une moins grande erreur. Il en arriva ainsi à être un ennemi de la culture de l'« Ouest » dont le trait essentiel lui semblait être une recherche pour arriver à l'erreur, par la vérité. Il n'aurait pu trouver la vérité qu'en unissant les contradictions qui s'affrontaient en lui, les oppositions qui apparaissent toujours dans ses créations menaçant de le détruire ainsi que ses héros. Dans cet état d'esprit il accepta la confirmation de son rôle de poète et de prophète et se mit à établir des limites à l'égoïsme. Les limites de la recherche de puissance il les trouva dans l'amour du prochain.

Ce qui à l'origine l'a poussé est un désir précis de puissance, de domination, et même cet effort pour comprendre toute la vie dans une seule formule, trahit sa recherche d'une supériorité. Dans les actions de ses héros nous retrouvons cette poussée, qui les incite à s'élever au-dessus des autres, à accomplir des tâches napoléoniennes, à approcher le bord même de l'abîme, à se suspendre au-dessus de lui, avec le risque de s'y précipiter et se trouver fracassé dans ses profondeurs. Il dit de lui-même : « Je suis ambitieux de façon indécente. » Il a cependant réussi à rendre cette ambition utile à la communauté. Il agit de même avec ses héros. Il leur a permis de dépasser d'une manière insensée les limites que lui avait découvertes, en prenant conscience des exigences logiques de la coopération sociale. En faisant appel à leur ambition, leur vanité, leur égoïsme, il les a conduits jusqu'aux frontières extrêmes de la vie, pour ensuite mettre le chœur des furies à leurs trousses et les ramener dans les limites imposées par la nature humaine et leur permettre de chanter les hymnes de la quiétude. Aucune image ne revient autant dans son œuvre que celle de « frontière », et parfois aussi celle d'un mur. Il dit de lui-même : « J'ai une passion insensée d'avancer jusqu'aux limites du réel, là où commence le fantastique. » Il décrit ses accès comme si une sensation de ravissement le conduisait jusqu'aux limites extrêmes de la vie, là où il se sent près de Dieu, si près qu'un seul pas suffirait pour le séparer de la vie. Cette image revient sans arrêt à propos de ses héros et elle a une importante signification. Écoutons son nouvel enseignement messianique : la grande synthèse de la vie héroïque et de l'amour du prochain a triomphé. C'est à cette frontière que le destin de ses héros, leur sort, semble s'achever. Lui-même fut conduit jusqu'à cette frontière. Il avait le pressentiment que là il devait trouver la réalisation la plus précieuse de la valeur humaine, sous la forme de l'amour du prochain, et il a tracé cette ligne frontière avec une grande précision, précision que peu de penseurs avaient réussi à atteindre avant lui. Ce but revêt une signification particulière en ce qui concerne sa faculté créatrice et son point de vue éthique.

Lui-même et ses héros sont sans cesse tentés d'avancer jusqu'aux extrêmes limites de l'expérience, là où, en tâtonnant et hésitant, en grande humilité devant Dieu, le Tzar et la Russie, ils réussissent la fusion avec l'humanité. Il ne connaissait pas l'origine de ce sentiment fascinant - on pourrait l'appeler le sentiment de la frontière - l'obligeant à s'arrêter et qui s'est transformé -ainsi que ses amis en ont souvent parlé - en sentiment protecteur de culpabilité. D'une manière assez étrange il le reliait à ses crises d'épilepsie. La main de Dieu apparaissait chaque fois que l'homme dans son ambition insensée désirait dépasser les limites de son sentiment social ; des voix l'avertissaient, recommandant la modestie.

Raskolnikov qui poursuit avec entrain ses idées de meurtre, qui d'une façon impulsive croit que tout est permis aux êtres élus, et qui en pensée aiguise déjà sa hache, reste couché sur son lit pendant des mois, avant de franchir la frontière. Et lorsque enfin, l'arme cachée sous son manteau, il monte en courant l'escalier pour commettre son crime, il ressent des palpitations. Ces palpitations sont la voix de la logique sociale exprimant chez Dostoïevsky le sentiment des limites de la vie.

Un grand nombre de ses créations montrent non pas un héros unique dans son genre, dépassant les limites de l'amour du prochain, mais au contraire un homme qui s'élève au-dessus de la médiocrité et meurt d'une façon noble et héroïque. J'ai déjà mentionné l'amour du romancier pour les hommes humbles, insignifiants.

Dans ses créations les hommes de modestes origines, les hommes du sous-sol et de la vie journalière, la prostituée, l'enfant, deviennent ses héros, en grandissant brusquement pour atteindre les dimensions gigantesques que Dostoïevsky leur octroie.

Pendant toute sa jeunesse, le tourmentait le concept du permis et du défendu, de la ligne frontière. Tout au début de son adolescence la situation resta la même. Il fut gêné par sa maladie et son esprit fut très tôt affecté par son expérience torturante alors qu'il était près d'être exécuté et finalement déporté. Dans son enfance, son père, homme certainement sévère et pédant, semble avoir essayé de lutter contre l'entêtement de son fils, son esprit indomptable et ardent, et apparemment l'avoir conduit avec trop de brusquerie vers la ligne frontière.

Un court extrait intitulé *Rêves de Saint-Pétersbourg* date de sa jeunesse, et pour cette raison nous pouvons nous attendre à voir se manifester une ligne d'action très précise. Si quelque donnée peut logiquement être déduite du développement psychique de l'artiste, alors ce doit être la ligne conduisant à partir de ses premiers travaux, de ses essais et de ses plans aux formes dernières de son activité créatrice. Mais d'abord et avant tout nous devons nous rappeler que l'orbite de la création artistique dépasse le cadre de la bataille de la vie. En conséquence pouvons-nous nous attendre chez chaque artiste à un détour, une halte ou un recul dès qu'il se trouve en face des exigences normales de la société. L'artiste qui à partir de rien, ou disons plutôt, à partir d'une conception privilégiée à l'égard des faits de la vie, crée un monde et qui, au lieu de répondre de façon pratique à la vie nous offre une surprenante création artistique, n'est pas toujours favorable à la vie et à ses

exigences. « Oui, mais je suis un mystique et un rêveur » nous dit Dostoïevsky.

Nous aurons une notion de la méthode d'attaque de Dostoïevsky, dès que nous aurons découvert à quel point précis de l'action Dostoïevsky s'arrête. Ce point il l'indique avec assez de netteté dans la scène suivante :

« En m'approchant de la Néva, je m'arrêtai un moment pour regarder vers le fleuve, à travers le froid brumeux et les lointains indécis, là où les dernières traces du pourpre crépusculaire s'éteignaient. » Puis il se hâte de rentrer chez lui pour rêver des héroïnes de Schiller.

« Cependant je n'avais jamais fait attention à la véritable Amalia, elle vivait près de chez moi... », Il a préféré souffrir loin de la réalité, et a trouvé cette souffrance plus douce que tous les plaisirs de la vie. « Si j'avais épousé Amalia j'aurais certainement été malheureux. » N'est-ce pas la chose la plus simple du monde ? Il s'agit d'un poète qui se complaît dans ses rêves, à bonne distance du tumulte de la vie, s'arrête un instant pour découvrir la douceur de l'amour imaginaire que rien ne peut surpasser et qui se rend compte que « la réalité détruit toutes les constructions élevées de l'idéal ». « Ne veux-je pas aller dans la lune ? » Cela signifie qu'il désire rester seul, et n'aimer rien de terrestre.

Ainsi, l'existence du poète devient une protestation contre la réalité et ses exigences. C'est différent de ce que nous trouvons dans *L'Idiot* ou dans le cas de l'homme malade qui n'a « ni protestation ni voix ». Dostoïevsky ne savait pas que son endurance à la souffrance serait un jour sa distinction. Quand, à la suite de tortures morales et sous les reproches il fut obligé de sortir de son orbite, il trouva d'une part l'homme en lui-même, d'autre part le destructeur et le révolutionnaire Garibaldi. En faisant cette découverte il avait compris, ce que personne n'avait réalisé jusque-là : l'humilité et la soumission ne sont pas des actes derniers, mais des actes de révolte indiquant la « distance » à combler. Tolstoï également avait compris ce secret et l'a prêché assez souvent en vain.

Un secret réel peut être publié dans un journal sans que personne ne sache rien à son sujet. Personne n'a su, par exemple, de qui Harpagon Soloviev voulait se venger, en se laissant mourir de faim et de misère tandis qu'une fortune de 170.000 roubles était cachée parmi ses papiers sales. Comme il a dû se réjouir intérieurement lorsqu'il s'éloignait tristement et sans soutien, de son chat, de son cuisinier, de sa femme de ménage, et qu'il est resté couvert de dettes ! Il les dominait tous, les obligeant à mendier, eux tous qui ne reconnaissaient que la puissance de l'argent, qu'ils adoraient. Ce fait l'a contraint à une obligation particulière et l'a obligé à faire violence à la vie. Il a dû, lui-même, se laisser mourir de faim, pour mener à bien sa méthode d'attaque. « Il s'est élevé au-dessus de ses désirs. » Une personne doit-elle obligatoirement être folle pour agir ainsi ? Soloviev est désireux de faire ce sacrifice si nécessaire. Ainsi il pourra, sans aucune responsabilité, montrer son mépris pour le genre humain et pour ceux qui recherchent la fortune, et harasser tous ceux qui s'approchent de lui. Il a tout ce qui lui permettrait d'entrer dans la plus haute société et cependant, il s'arrête un instant, jette sa

baguette magique dans la boue, se trouvant alors grandi et élevé au-dessus de tous les hommes.

Le point le plus important dans la vie de Dostoïevsky est cette ligne, propre à toutes ses créations magnifiques, devant s'élever de la manière suivante : l'acte est futile, pernicieux et criminel ; le salut se trouve dans la soumission, pour autant que celle-ci assure la jouissance secrète de la supériorité sur les autres.

Tous les biographes de Dostoïevsky se sont appliqués à expliquer un de ses premiers souvenirs d'enfance qu'il mentionne lui-même dans *La Maison des Morts*. Pour une meilleure compréhension de ce souvenir, je voudrais donner un aperçu de l'état affectif qui l'a fait naître.

Alors que, désespéré de ne pas obtenir de contact avec ses compagnons de prison, il s'était jeté sur son lit, résigné, et pensait à son enfance, à toute sa vie et à son expérience, il se souvint soudain de l'épisode suivant : un jour qu'il s'était écarté très loin du domaine de son père et qu'il coupait à travers champs, il s'arrêta soudain, effrayé par le cri de quelqu'un : « le loup arrive ! » Il se hâta vers l'abri que lui offrait la maison de son père, vit alors un paysan dans le champ et courut lui demander secours.

En pleurant et tout effrayé il se suspendit au bras du paysan pour lui dire la raison de sa frayeur. Le paysan fit le signe de la croix sur le garçon, le consola et lui promit de ne pas le laisser dévorer par le loup. On interprète généralement ce souvenir comme un trait caractéristique du lien de Dostoïevsky avec la paysannerie et de sa religiosité.

Cependant le fait important ici est le loup, le loup qui le ramène à l'homme. Cette expérience était restée en lui comme expression symbolique de tous ses efforts, car elle se trouvait dans la ligne directrice de ses activités. Ce qui le fait trembler à l'idée du héros isolé peut être comparé au loup du souvenir. Le loup l'a ramené aux déshérités et aux humiliés et par le signe de la croix il a tenté un rapprochement pour les aider. C'est ce qu'exprime sa phrase : « Tout mon amour appartient à mon peuple, toutes mes pensées à l'humanité. »

Bien que nous ayons insisté sur le fait que Dostoïevsky était Russe, opposé à la civilisation moderne, et que l'idéal pan-Slave avait pris profondément racine en lui, ces tendances ne sont pas en contradiction avec cet esprit, qui voulait découvrir la vérité à travers l'erreur.

Dans un de ses messages les plus importants, dans son discours « À la Mémoire de Pouchkine », il a néanmoins essayé d'établir un lien entre l'Europe de l'Ouest et la Russie de l'Est.

Ce soir, l'effet fut grandiose. Les adeptes des deux partis se précipitèrent vers lui, l'embrassèrent, exprimèrent leur accord avec lui. Mais cette unanimité ne dura pas longtemps.

Les hommes n'étaient pas encore complètement conscients de la situation.

Tandis que Dostoïevsky tentait de toutes ses forces de réaliser et d'apporter aux masses le désir profond de son cœur, l'accomplissement d'une humanité universelle, - devoir auquel le peuple Russe lui semblait destiné -, il façonnait en même temps pour lui-même un symbole concret de son amour de l'humanité, le rapprochant dans ses efforts pour sauver lui-même et les autres, de la notion de sauveur, du Christ Russe, humain et détourné du pouvoir du monde. Sa profession de foi était simple : « Pour moi le Christ est le personnage le plus beau et le plus élevé de l'histoire du monde. » Dans ce passage Dostoïevsky découvre d'une manière très nette son but conducteur. C'est ainsi qu'il avait décrit ses crises d'épilepsie alors que, dans un sentiment de ravissement, il s'était élevé, avait atteint l'harmonie éternelle et s'était senti proche de Dieu. Son but était d'être toujours près du Christ, de porter Ses blessures, de remplir Son devoir. Il s'attaqua à l'héroïsme isolé, cet héroïsme que lui-même, personnellement, avait expérimenté d'une façon peut-être plus aiguë que quiconque, et qu'il reconnaissait comme orgueil maladif et amour de soi, par contraste avec ce sentiment de lien commun qui pour lui était inhérent à l'amour d'autrui et aux exigences logiques de la société. « Plie les genoux, orgueilleux. » Aux résignés qui, blessés dans leur amour propre, cherchaient encore leur satisfaction, il criait : « Au travail, paresseux ! » À ceux qui pour le réfuter s'en rapportaient à la nature humaine, à ses lois apparemment éternelles, il répondait : « Les abeilles et les fourmis connaissent leur formule, l'homme seul ne connaît pas la sienne. » Et nous pouvons compléter d'après la nature de Dostoïevsky, ce qui suit : l'homme doit rechercher sa formule, et il la trouvera dans sa bonne volonté à aider les autres, dans son pouvoir de sacrifice pour son peuple.

Dostoïevsky résolut ainsi des énigmes et partit à la quête de Dieu. Il sentit son Dieu plus intensément que la plupart des autres demi-rêveurs. « Je ne suis pas un psychologue » a-t-il dit une fois, « je suis un réaliste ». Il touche là du doigt le point qui le différencie le plus nettement de tous les autres auteurs du monde moderne et de tous les psychologues.

Il était intimement lié aux bases mêmes de la société, seule véritable réalité que nous ne saisissons pas complètement mais que nous voudrions comprendre, au sentiment social. Ce qui lui permit de se dire réaliste.

Examinons à présent les raisons de l'effet prodigieux que les personnages de Dostoïevsky exercent sur nous. Les raisons principales résident dans leur unité parfaite. Peu importe à quel moment vous examinez un de ses héros, vous le trouverez toujours en possession totale de ses forces vitales et de ses idéaux. Seul le domaine de la musique peut nous fournir une analogie, car une mélodie, tout au long de son développement harmonique, reprend sans cesse tous les courants et mouvements du morceau. Il en est de même avec les personnages de Dostoïevsky. C'est bien le même Raskolnikov qui est étendu sur son lit et réfléchit au meurtre qu'il va commettre, qui monte les marches le cœur battant ; c'est encore lui, qui retire l'ivrogne de dessous les roues du charria et lui donne son dernier billet pour sauver sa famille qui meurt de faim. Cette unité de direction de ces personnages accroît la force de l'effet qu'ils exercent sur nous. Nous portons en nous, inconsciemment associé au nom de ses héros, une sorte d'image plastique, solide, comme taillée dans la pierre impérissable. Nous le faisons également pour les personnages de la

Bible, d'Homère, des tragédies grecques, où il nous suffit de citer un nom pour que naisse tout le complexe de leur effet dans notre âme.

Il y a une autre difficulté pour comprendre l'effet produit par Dostoïevsky, mais nous possédons heureusement tous les éléments pour résoudre ce problème. La difficulté consiste pour nous à réaliser les références de l'axe double sur lequel évolue chacun de ses personnages. Chaque héros se meut avec aisance dans un espace limité d'une part par l'héroïsme solitaire, où le héros se transforme en loup, et d'autre part par la ligne bien dessinée de l'amour du prochain.

Cette double référence donne à chacun de ses personnages un appui si ferme et un point de vue si vigoureux qu'ils restent solidement implantés dans notre mémoire et dans nos sentiments.

Un mot encore sur Dostoïevsky en tant que moraliste. Il fut obligé par les circonstances, la contradiction de sa propre nature qu'il dut renier, les contrastes prodigieux dans son entourage qu'il dut accorder, de rechercher des formules exprimant et favorisant à la fois son désir profond d'une réalisation active de son amour pour l'humanité. Il atteignit ainsi cette formule qui se place bien au-dessus de l'impératif catégorique de Kant : « que chaque personne a une part dans la culpabilité de son prochain. » De nos jours surtout nous savons à quel point cette formule va loin et combien elle est intimement liée aux réalités les plus profondes de la vie ! Nous pouvons bien nier cette formule mais elle s'imposera toujours d'elle-même, pour nous rappeler à l'ordre. Cette formule va beaucoup plus loin dans son sens profond que ne sauraient le faire la simple idée de l'amour du prochain, souvent mal comprise ou encore atteinte par le chemin de la vanité, et la notion de l'impératif catégorique, qui garde sa valeur, même dans l'isolement de l'ambition personnelle. Si je participe à la culpabilité de mon voisin et à celle de tout le monde, je reste sous l'effet d'une obligation éternelle qui me pousse à assumer cette responsabilité et à en payer le prix.

Dostoïevsky reste en tant qu'artiste et moraliste une grande figure, jamais égalée.

Son oeuvre en tant que psychologue n'est pas encore, à l'heure actuelle, entièrement sondée. Nous pouvons dire que plus près de la nature sa vision psychologique prophétique allait plus loin que la science de la psychologie, science développée dans l'abstrait. Un penseur qui, comme Dostoïevsky a essayé de méditer sur la signification du rire, la possibilité de mieux reconnaître un homme d'après son rire que d'après son attitude dans la vie, celui qui est allé aussi loin que l'idée de la « famille accidentelle », où chaque membre vit pour lui-même, isolé des autres, et plante dans l'esprit de ses enfants la tendance à un plus grand isolement, à un plus grand égoïsme, cet homme a mieux compris l'âme humaine que de nos jours un psychologue. Souvenons-nous de certaines données psychologiques de Dostoïevsky comment dans *l'écolier* il laisse un jeune garçon s'exprimer par des idées de puissance.

Celui qui avec tant de finesse et de précision décrit dans la vie l'éclosion des maladies mentales dans un but de révolte, et qui a reconnu les tendances despotiques de l'âme humaine, peut aujourd'hui encore être considéré comme

notre maître, ce maître que Nietzsche saluait en lui. Sa compréhension de la nature du rêve et ses argumentations le concernant n'ont pas été dépassées de nos jours, et l'idée que nul ne saurait agir ou penser sans qu'un but final le dirige coïncide avec les données les plus modernes de la psychologie individuelle comparée.

Dostoïevsky est ainsi devenu un maître, grand et vénéré dans bien des domaines. Sa peinture réaliste de la vie explique pourquoi nous sentons son oeuvre comme le dormeur réveillé par un éclair. Le dormeur se frotte les yeux, tourne la tête et ne sait rien de ce qui est arrivé. Dostoïevsky dormait peu et il a réveillé de nombreux sujets. Ses créations, sa morale et son art nous conduisent très loin dans la compréhension de la coopération humaine.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXV

La névrose de guerre

[Retour à la table des matières](#)

La nouvelle littérature des névroses de guerre a fréquemment insisté sur le faible degré qui différencie notre attitude neurologique actuelle de celle d'avant la guerre. Les neurologues nous disent que nous avons les mêmes composants, la même étiologie, le même développement dans la maladie et les mêmes difficultés. Ce n'est que dans le domaine de la thérapeutique que des changements fondamentaux sont survenus et ils sont le résultat de la guerre et de la situation militaire.

Nous devons cependant attirer l'attention sur un changement important qui est susceptible d'accroître les difficultés actuelles des recherches neurologiques. En temps de paix, le but inexprimé bien qu'évident du traitement de la névrose est de guérir le malade, ou du moins de le libérer de ses symptômes, de manière qu'il puisse retrouver sa personnalité et suivre la ligne de vie qu'il s'est tracée. Le but tout à fait naturel de la neurologie militaire est non pas tant de guérir le malade dans son propre intérêt, mais dans celui de l'armée et de l'État. Des concepts médicaux utilitaires et des considérations de service ont

été ainsi mêlés à ce qui aurait toujours dû être une science et une thérapeutique objectives. Aussi nécessaires et désirables que soient de telles considérations, elles accroissent la difficulté d'une compréhension correcte des problèmes. On risque d'insister exagérément sur l'un ou l'autre des aspects de la maladie étudiée. Notre problème, en réalité, se ramène à la façon dont un névrosé se conduit dans une situation qui lui est imposée de l'extérieur.

L'avant-guerre nous a fourni suffisamment de données pour que nous ayons un aperçu de la situation particulière qu'occupe cette question. Chaque médecin connaît pratiquement les résultats de la thérapeutique par la suggestion, nuancée suivant les cas de troubles gênants et de symptômes récidivants. Malheureusement, on croyait fréquemment que la guérison était complète, - croyance que les informations orales ou épistolaires semblaient confirmer, alors que le malade subissait déjà ailleurs un traitement pour ses anciens troubles, ou pour d'autres plus récents.

Permettez-moi de vous rappeler les résultats d'un traitement symptomatique, dont le but n'était pas tant de guérir le malade, que de lui permettre de réaliser une tâche bien définie. Par exemple un étudiant en droit se plaignait, juste avant ses examens, d'insomnie, de fatigue, de manque de mémoire et de maux de tête. Son examen devait avoir lieu dans huit jours. Je ne nie pas les possibilités de guérison de pareil cas, guérison qui se retrouve fréquemment. Des exemples montrent que très certainement, grâce aux suggestions du médecin ou par quelque autre moyen thérapeutique, un étudiant peut être aidé pour réussir un examen. (Par exemple au moyen de suggestions pour le tenir éveillé, par l'hypnose, par des applications d'eau froide, par un traitement électrique ou grâce à des médicaments.) Bien souvent dans le cas d'une névrose, les paroles encourageantes d'un médecin, ou de n'importe qui d'autre, sont suffisantes pour améliorer l'état du malade¹. Chacun sera d'accord avec moi pour considérer de tels cas, sans tenir compte de la nature de leurs symptômes, comme légers et tout près de la normale. Les traitements ne sont pas toujours couronnés de succès. Il y a des étudiants qui, au moment des examens, se trouvent dans l'impossibilité de concentrer leur attention et qui échouent. Dans beaucoup de cas ces symptômes s'aggravent et les personnes en cause arguent de leurs souffrances pour changer de profession. Parfois survient une névrose très sérieuse ou un suicide. Un grand nombre de ceux dont la situation s'est aggravée, en rejettent la responsabilité sur les traitements suivis, opinion que leur confirme généralement le médecin qu'ils consultent par la suite. Je me souviens d'un cas où un homme guérit sa femme de sa phobie des grandes vitesses en voiture, en accélérant encore plus cette vitesse. On parlerait aujourd'hui de contre-choc.

Personne ne pourrait prétendre que ces cas cités, et d'autres, doivent être considérés comme guéris. La neurologie du temps de guerre ne prétend pas avoir fait plus que de débarrasser le malade de ses symptômes, et elle préfère, après le traitement, ne pas mettre ces sujets dans les premiers rangs. Par contraste avec le traitement en temps de paix, où le médecin a toujours un but qu'il essaie d'atteindre, avec l'aide du malade, le traitement de guerre n'a que

¹ La décision de consulter un médecin traduit un désir de guérir, de renoncer au symptôme gênant. Cette « guérison » (50 % des cas environ) assure le succès de toute thérapeutique neurologique.

l'objectif immédiat d'adapter la personne au devoir militaire actif, devoir qui peut d'ailleurs être réduit. Or, même maintenu à l'arrière, le névrosé se trouve toujours devant des décisions nouvelles et vitales, en fonction du succès de son traitement. Les auteurs ont tout à fait raison de mettre l'accent sur l'importance de l'ambiance à l'infirmerie. Cependant, cette ambiance n'est pas simplement le résultat de l'état affectif provoqué par les résultats thérapeutiques, mais vient d'une foule de détails parmi lesquels des suppositions plus ou moins justifiées sur la question de l'utilisation ultérieure et des problèmes d'avenir.

La question de la pension doit être mentionnée ici, bien que nous ne voulions pas dire que le taux d'invalidité (somme d'argent allouée chaque année) apparaisse au névrosé comme étant le principal but recherché.

Cela n'est même pas vrai pour le malade atteint de sinistrose. Cependant, la pension, pour les névrosés de guerre, joue un rôle similaire à celui de la médaille de guerre. C'est un document officiel et un certificat, une légitimation de maladie que le malade peut montrer à ses proches. Il peut d'autre part l'invoquer ultérieurement pour éviter d'être rappelé au service armé. Tous les neurologues ont dû être frappés du ton critique employé par les invalides pensionnés lors d'un examen, et de la façon dont ils insistent pour que l'on regarde leurs documents. La « pension idéatoire » est ce qui influe le plus sur le névrosé, même s'il paraît obéir à des interprétations logiques telles la peur, le danger, le mal du foyer et le gain personnel.

Comme en temps de paix, à chaque mouvement du médecin correspond un effort contraire du malade. J'ai toujours examiné les névrosés de guerre loin de leur foyer et de leurs proches, sans trouver une relation entre la gravité du cas et ce dépaysement. Comme chaque névrosé, le névrosé de guerre désire se retirer du vaste cercle où l'ont placé les circonstances, dans son cercle étroit de la famille. Tant que persiste cette tendance névrotique, l'absence ou la présence de ses proches n'y pourront rien. Chaque préjugé irrationnel rend la simplification et en même temps le processus d'amélioration du cas plus difficile. Les demandes des hôpitaux régionaux peuvent, par exemple, favoriser la nature du processus de guérison. Il est toujours possible de prouver que la « labilité » des symptômes névrotiques vient de la position du névrosé et nous pouvons parler d'une maladie de position. Pour cette raison il est très important que le neurologue arrive à une compréhension parfaite de chaque attitude individuelle et de chaque aspect du langage du malade, compréhension qu'il est parfois difficile d'atteindre.

La nature du traitement employé forme une part de cette « position » du névrosé. Le problème devient insoluble si le malade est suivi par plus d'un médecin. Pour cette raison les petites unités de traitement des névroses sont à conseiller. Les comptes rendus des guérisons qui y ont été obtenues seront utiles et les méthodes de traitement seront jugées d'après les résultats obtenus. Seules pourront être acceptées les informations sur les guérisons fournies par le médecin qui a réellement suivi le malade. N'ont une valeur que les renseignements de guérison fournis par le médecin traitant. On ne peut appeler psychothérapie que les méthodes ayant réussi à dévoiler le psychisme du malade. Toutes les mesures « psychothérapeutiques » utilisées de nos jours dans les traitements nerveux doivent être exclues de cette définition et ne doivent

être considérées que comme maximes générales. Tout le succès qu'elles ont en temps de guerre vient de l'usage de l'autorité et de l'octroi d'un « minimum de confort ». Doivent également être compris dans cette méthode de traitement, l'hypnose, la suggestion à l'état de veille, la narcose, les interventions feintes et la préparation psychothérapique avant la cure véritable. Les méthodes « héroïques » prennent souvent la forme de procédés douloureux, le lit d'eau, la peur provoquée, les privations et l'aggravation consciente de la situation. La méthode Frank, recommandée par Sauer n'est qu'un pis-aller, car elle ne nous apprend que peu de choses sur la condition psychique du malade, le met trop sous la puissance du médecin et semble opérer par une manière de contre-choc. Le succès rencontré par ces méthodes en temps de guerre et parfois en temps de paix vient de l'aversion du névrosé pour tout traitement (d'ailleurs équivalent d'un symptôme névrotique). Un disciple de Freud applique cette méthode aux officiers et la méthode de Kaufmann aux troupes avec sensiblement les mêmes résultats.

De nos jours tous les praticiens insistent sur la part active dans les méthodes adoptées. Amener le malade dans un entourage plus favorable, le calmer et attendre, est considéré comme étant sans importance. Actuellement l'aspect fondamental dans la neurologie de guerre semble résider dans un effort pour détruire l'entêtement du névrosé en faisant appel à des forces opposées. J'insiste sur l'importance de la découverte de l'entêtement névrotique. Tel est le cas de cette thérapeutique qui de l'extérieur semble plus douce, mais qui est en réalité plus rigoureuse et profonde et qui promet des succès plus rapides et plus durables dans les cas des névrosés utilisables pour le service. Cette méthode ne peut toutefois pas entièrement s'empêcher d'avoir recours à une aggravation de la « position psychique » du malade, et l'excuse en évoquant la simulation.

La question du caractère acquis ou héréditaire de la névrose n'a pas été entièrement négligée, mais le facteur éducationnel, l'influence de l'entourage et l'imitation par les enfants de leurs parents névrosés ont pris plus d'importance qu'auparavant. De nos jours on insiste beaucoup sur la fréquence voire l'existence régulière d'une préhistoire névrotique. La position des parents dans la vie et la société, telle qu'elle est comprise par la psychologie individuelle comparée, est tenue comme décisive du point de vue du pronostic. La pénétration de la psychologie individuelle comparée dans le tableau psychique présenté par le malade, la rédaction correcte de l'anamnèse, et une meilleure compréhension du point de vue du malade à l'égard de la vie doivent nous fournir le guide le plus sûr pour comprendre les aggravations du névrosé et nous aider à démasquer toutes les simulations.

Une idée, très en vogue de nos jours, insiste sur le fait que le symptôme névrotique choisit un type de maladie, dont le malade a précédemment souffert en le situant au même endroit. Cela montre simplement que la névrose se développe en liaison avec un organe en état d'infériorité, ou que le symptôme représente une fixation permanente de manifestations affectives normales telles que le tremblement, les nausées, la raideur, le mutisme, etc. Très peu d'essais ont été faits pour étudier la cause de cette fixation.

Une des hypothèses favorites dit que cette tendance à la fixation est un trait caractéristique du tempérament nerveux de même que la labilité du

symptôme. Nous pouvons penser, d'après la « position » du malade, que la véritable explication réside dans la structure psychique du névrosé fixant un symptôme en s'identifiant à lui s'il convient au but qu'il s'est donné, le rejetant s'il ne lui convient pas. On retrouve les mêmes phénomènes chez des personnes normales et dans des conditions normales. Je voudrais maintenant commenter un certain nombre de constatations, d'observations et de suggestions qui se trouvent dans diverses revues parues ces deux dernières années. Schanz considère que le point de départ de certains tremblements réside dans la déficience d'un segment vertébral, dont Blencke affirme également l'existence, mais qui ne se manifeste qu'indirectement dans le tremblement. Les algies « neurasthéniques » peuvent être plus aisément attribuées à cette déficience. Nous pouvons souvent nous convaincre de l'existence d'un naevus, soit à l'endroit où réside la souffrance, soit dans un de ses segments. Cette découverte, en même temps que la présence simultanée d'une scoliose ou d'une cypho-scoliose même minime, écarte tout soupçon de simulation. Andernach enregistre toujours des succès en faisant usage de la suggestion verbale suivie de l'application de la brosse de Faraday. Il insistait de même sur « l'ambiance » suggestive. Rottmann, ainsi que ses disciples Josef et Mann, essayaient de dominer le psychisme du malade par une intervention chirurgicale simulée, sous narcose et de nombreux pansements ensuite. Kalmus et E. Meyer sont favorables à la méthode Kaufman qui s'est adoucie récemment. Elle consiste maintenant en une préparation sous forme de suggestion verbale, suivie quelques jours après par une faradisation à courants électriques de force moyenne et interrompue par des exercices militaires. E. Meyer désire exclure de ce traitement les malades psychopathes du type neurasthénique, par exemple tous ceux qui ont de fortes attaques d'hystérie ou des manifestations psychiques générales, autrement dit tous les cas graves. Il précise que la personnalité du médecin est plus influente que la nature du traitement administré. Il ne faut pas trop hâtivement penser à la simulation. Comme nous allons presque toujours rencontrer des exacerbations de la constitution psychopathique, la faradisation doit être écartée.

Liebermeister semble avoir fait des suggestions d'importance. Comme il n'est pas permis que son traitement soit administré en dehors du territoire allemand, je ne peux que me référer à des remarques, tirées de critiques de son oeuvre. Je déduis de celles-ci que le praticien devrait s'engager à obtenir la guérison ou bien à ne pas être payé. Adler en est arrivé à la même conclusion. Il met l'accent de plus sur l'importance de la méthode de la psychologie individuelle comparée et sur une thérapeutique éducationnelle grâce auxquelles on peut démasquer comme défectueux ou erronés les caractères névrotiques de base, subsistant depuis l'enfance.

Si nous laissons de côté toute interprétation schématique, nous trouvons que le névrosé se protège instinctivement contre les exigences générales de la vie, en ayant recours à un sentiment subjectif de faiblesse.

En s'identifiant à une situation dangereuse, il se protège contre un danger véritable. La névrose devient alors un moyen d'évasion. Le pronostic sera plus favorable s'il y a des indices d'une coopération active précoce dans la vie antérieure du malade, progrès scolaires, amitiés, amours, mariage à l'âge adéquat, enfants, travail, etc. Le névrosé se trahit toujours par sa tendance à adhérer au cercle protecteur étroit de la famille. Les symptômes et leur

fixation sont dominés par le « but protecteur de l'avenir ». Il est très facile de distinguer la simulation de la véritable névrose. Une conférence contre l'utilisation des courants à haute fréquence se terminait par l'avis suivant : « doivent être évitées toutes les méthodes de traitement qui blessent la dignité humaine. » Lewandowsky dit à peu près la même chose : « les malades développent une névrose dans un but protecteur. Chez quelques-uns une incapacité fondamentale à se soumettre, un refus de s'adapter, jouent un rôle important dans le développement du désir de rester à la maison... La cause réelle de la maladie ne sera cependant pas trouvée dans leur vie passée, ou dans quelque condition traumatique, mais dans l'avenir, dans ce que le malade n'accepte plus de supporter... La maladie lui permet de satisfaire son désir de fuite devant le danger. » Lewandowsky indique également le danger qu'il y a à réunir en un endroit de nombreux névrosés, par crainte d'une possibilité de contamination. Il considère que le traitement est plus difficile lorsque le malade se trouve chez lui, car c'est justement l'endroit où il désire rester. Il n'indique pas cependant les moyens dont il faut user contre ce désir de rester à la maison. L'auteur montre comment une guérison en amène d'autres à sa suite. Pour ma part, je me souviens également de guérisons consécutives aux paroles d'une infirmière rapportant d'autres guérisons. Lewandowsky exagère certainement l'importance du rang militaire dans le succès du traitement. Son traitement se propose de créer une situation de frustration, il y ajoute les suggestions, la faradisation, - différente cependant de celle utilisée par Kaufman - et l'hypnose. Il rejette l'emploi des opérations ou des narcoses feintes. Meyer considère chaque méthode comme bonne dans la mesure où le médecin croit en -elle et l'applique sans crainte. Le point important est de convaincre le malade qu'il peut être utile dans son travail antérieur. Raether décrit une application de la méthode Kaufman qui consiste en une sorte de traitement préparatoire psychothérapique suivi au cours de la même séance d'une application de courant faradique. Des traitements accessoires devront suivre. Les résultats ont montré que 97 %, des personnes étaient guéries et en mesure d'assumer des occupations civiles. L. Mann indique que dès 1911 il a eu recours aux suggestions verbales suivies d'applications du courant faradique.

D'après le travail de Naegeli, *Sinistrose et névrose de rente*, j'aimerais attirer l'attention sur le fait qu'il y a guérison et retour à la capacité de travail, dès que le sujet a reçu une somme globale de dédommagement. Il s'oppose violemment à Oppenheim et nie, comme nombre de personnes à son époque, l'existence de la « sinistrose ».

Troemner montre l'existence d'une forme pseudo-sclérodémique de névrose traumatique (Oppenheim) qu'il interprète comme une parésie hystérique, accompagnée de tropho-névroses à la suite d'une blessure au dos de la main et au port d'un pansement pendant deux mois. Le même auteur décrit une des manifestations de la « monesthésie bilatérale » dans laquelle les deux pointes largement écartées d'un compas, appliquées en même temps, sont ressenties comme une seule pointe. C'est pour lui une preuve de l'existence d'une restriction hystérique de l'attention. Leusser commente un cas de paroxysme tachycardique s'étendant sur quatre générations. Heinze décrit le succès obtenu par le traitement hypnotique des manifestations hystériques de guerre. Il eut 86 % de guérisons et réussit même dans des cas d'hypnose simulée. Aucun de ces malades ne revint complètement à sa capacité de

travail, et en dépit de la guérison de leurs symptômes, seul un petit nombre d'entre eux put être affecté au service militaire. Il considère les névroses de guerre comme des réactions passagères, se développant à la suite d'une infériorité psychopathique. Minkowski rappelle un cas d'Israël, qui, trente ans auparavant, eut recours à une opération feinte et où la guérison dura jusqu'à ce que le malade découvre la vérité. Bumke met l'accent sur la terrible complication des situations psychiques. Il en dit de même pour l'hypnose.

Quelques-uns des patients sont réfractaires, d'autres utilisent l'hypnose pour protéger leur ligne de retraite, tandis que d'autres sont tellement contents de leur guérison que nous n'avons pas le droit de penser à une névrose de revendication. L'expérience, de Bumke le conduit à la conclusion qu'aucune pension ne doit être accordée et que ne doit pas être niée la possibilité du malade à travailler. Tous les médecins devraient s'opposer fermement aux fausses opérations et autres traitements suggestifs, car le personnel doit être avant tout bien entraîné à ne pas faire usage de force, punition ou tromperie. Kraus semble avoir manqué la compréhension de la nature même de la névrose, dans laquelle le symptôme n'est certes qu'un moyen, lorsqu'il proclame que la neurasthénie n'est pas le seul souci de la neurologie. Ses arguments sont basés sur le fait qu'il considère les causes constitutionnelles et l'infériorité organique comme déterminantes dans l'étiologie de la névrose, et non comme préparant le terrain pour une éventuelle relation de la maladie. Mohr trouve que le fondement de toute dépression naît du conflit entre le sentiment du devoir et le désir d'échapper à une situation désagréable, comme cela se trouve chez les personnes consciencieuses et scrupuleuses. (Nous pourrions dire douées d'une « bonne conscience non sociale ».) La guérison ne peut être obtenue que grâce à des influences psychiques. Les conditions suivantes sont nécessaires au traitement : petites infirmeries pour 20 à 30 malades et un médecin, séparation du foyer, exclusion de tout autre traitement et application de la psychothérapie conduisant les malades à dominer leurs symptômes. Weichbrodt indique que la maladie apparaît souvent longtemps après le choc. Parfois elle survient lorsque réapparaît le choc, ou, dans le cas de soldats qui ne sont pas encore retournés au front, à l'idée de cette réapparition possible. Quant à la question concernant le soldat, sera-t-il renvoyé chez lui ou à l'arrière-pays ? L'auteur refuse de donner une réponse uniforme. La méthode Rothmann lui semble fixer les pensées du névrosé sur sa maladie. Il suggère également l'abandon de la narcose. Il retient la méthode Kaufmann. Pour l'usage de l'hypnose il considère l'autorité de Nonne comme de la plus grande importance. La méthode de Nonne consiste en un bain qui dure vingt-quatre heures et peut parfois être étendu à quarante heures. L'effet est d'autant plus fort si le bain a lieu dans un endroit fermé et bruyant. Il ne guérit pas l'hystérie mais seulement les troubles. On doit refuser l'autorisation de sortir ou toute permission. Peu de malades traités suivant cette méthode peuvent être utilisés dans le service armé, mais ils sont tous capables de poursuivre leurs propres occupations. Il n'est pas favorable aux pensions. Le traitement ne convient pas aux officiers. Alt croit seulement aux névroses de l'arrière-pays. D'après lui, 75 % de ses malades peuvent être employés aux travaux intérieurs. Quensel considère la névrose de guerre comme un mélange d'une maladie véritable et d'une réaction contre les circonstances. Jolly pense que un sur trois parmi les névrosés de guerre est capable d'exercices sur le terrain et met l'accent sur la valeur thérapeutique du travail. L'hypnose ne lui semble pas avoir une grande valeur, mais il est très favorable au traitement électro-

psychique. Il recommande l'application de courants faibles, avec, en plus, des exercices. « Ce qui doit être pris en considération n'est pas la façon dont les hommes rentrent chez eux, mais ce qui leur arrive par la suite. »

Pour le tiers de ses cas hystériques l'intelligence des malades se rangeait entre la débilité et l'imbécillité.

Cet auteur fait une remarque fort intéressante qu'il ne pousse cependant pas à fond. Il trouve parmi ses cas un grand nombre de travailleurs non spécialisés. La masse énorme de données, apportées par le centre neurologique de Cracovie donne le même résultat ; on peut d'ailleurs en tirer une conclusion de grande importance : les exemples de névrose de guerre nettement définie et caractérisée, sont relativement rares chez les officiers. Cela semble indiquer que seules les natures hésitantes et timides, lorsqu'il s'agit d'affronter les obligations de la vie, sont susceptibles d'être affectées de cette névrose. Kehrer abandonne tout espoir de pouvoir rendre des névrosés de guerre au service militaire actif, mais demande aux praticiens de faire de leur mieux pour qu'ils puissent être employés utilement à l'arrière. Sa méthode se base sur l'idée d'aggravation de la condition du malade par tous les moyens, y compris la restriction de nourriture, le régime lacté, les exercices obligatoires et imposés. Il critique le mauvais usage fait du courant faradique par des praticiens non médecins et se montre déçu d'une psychothérapie qui tente d'expliquer les symptômes, sans cependant progresser dans l'étude du problème. Il met également l'accent sur l'ambiance qui doit être telle que tous les névrosés arrivent à savoir qu'il n'y a pas d'avancement possible pour eux tant qu'ils sont malades. Il veut placer l'autorité militaire en tête des procédés thérapeutiques.

Sauer, en accord avec Frank, accepte le premier concept de Breuer-Freud suivant lequel la névrose est une sorte d'affection réprimée. Il rejette cependant l'origine sexuelle des névroses de guerre, préconisée par la suite par Freud. Il tente d'amoinrir la tension de l'état affectif, en faisant revivre l'affection dans l'hypnose. Il cite des guérisons qui furent ensuite confirmées par des lettres reçues du front. Il y a des années, Wexberg a insisté à juste titre, en ce qui concerne ces théories et d'autres semblables, sur le fait que tout être qui se trouve changé par une expérience vécue ou un choc, n'est pas tombé malade à la suite de ce choc, mais était déjà malade auparavant. Il faut également que nous ne perdions pas de vue le fait que ce traitement nous apprend peu de choses sur la nature du malade, qu'il n'est dicté en aucune façon par la connaissance étiologique de la maladie, et que toute aggravation de la situation est due à l'application d'une méthode non scientifique. Il est tout naturel de penser qu'au cours de ces procédés thérapeutiques le malade dévoile une plus grande partie de sa vie psychique et de son but que ne le détecte le médecin et qu'ainsi le malade commence en réalité le premier à abandonner ses symptômes. Cela ne veut pas dire que l'utilité pratique de la méthode est mise en cause. Il faut aussi mentionner que cet auteur préfère que les hôpitaux soient situés dans des lieux familiers aux malades. Jalowicz proclame la rareté des névroses s'installant sur le champ de bataille. Sur vingt-cinq cas il n'en a trouvé que deux, qui d'ailleurs avaient déjà subi un traitement auparavant. Il attire l'attention sur l'existence d'un « tonus de bataille » sur le front, dans les premiers rangs, et dénonce l'abus qu'on fait du choc traumatique dû à « l'ensevelissement ». Il insiste sur le fait qu'il n'a jamais trouvé de névrose consécutive à un ensevelissement véritable. Il insiste également, à

l'encontre d'Oppenheim, sur la possibilité d'une transition entre la simulation et la névrose réelle, et se montre peu enclin à renvoyer l'homme chez lui, trop vite. Cette opposition à la théorie d'Oppenheim n'est cependant qu'apparente car, de même que ce dernier, il ne pense pas vraiment à l'origine de la névrose dans les cas débutant par une simulation, mais seulement aux symptômes névrotiques. La « disponibilité morbide » demande en réalité pour son plein développement un certain nombre de préparatifs et d'arrangements dont certains (comme le montre la pratique en temps de paix) se rangent dans la catégorie des simulations et des aggravations. Ce processus survient dans la période de latence, et peut être étudié et prédit avec certitude d'après les rêves.

Sommer guérit des surdités fonctionnelles chez les soldats par une méthode de psychologie expérimentale. Tandis qu'un malade est assis devant un appareil enregistreur des mouvements des doigts, on fait sonner fortement une cloche derrière lui, un mouvement de l'avant-bras suit qui prouve qu'il a entendu le son. En fait tous les malades de Sommer souffraient aussi d'une atteinte physique telle que la rupture du tympan. Il trouve que l'essence de la névrose réside dans un « besoin pathologique d'une inhibition des réflexes ». On ne peut considérer cette explication que comme une manière approximative de décrire les faits. Dans la discussion de cette théorie Nissl v. Meyendorf déclare que dans les cas cités les soldats « sourds » étaient en réalité en mesure d'entendre. L'effet thérapeutique de la méthode de Sommer pourrait être assimilé à celui obtenu, en renvoyant des cas récents, après un examen complet, avec la mention « cette maladie n'existe pas ». Imhofer indique la difficulté qu'il y a à démasquer les individus qui simulent la surdité, et que souvent il faut beaucoup de temps, une observation continue, et parfois un médecin particulièrement perspicace. L'ensemble de la situation organique et la vie antérieure du malade sont d'importance. L'anesthésie du tympan importe peu. L'examen de l'appareil d'équilibration est plus significatif. On doit également tenir compte de la psychologie des sourds. Il ne faut pas oublier l'idiotie, pouvant simuler la surdité.

Erie Stern pense que la pathogénèse de la psychonévrose consiste « en une labilité des facteurs individuels psychonévrotiques » à partir desquels se développe ensuite un « équilibre labile de tout le psychisme ».

Struempel fait la distinction entre deux groupes de maladies nerveuses fonctionnelles : d'abord les maladies qui n'ont rien à voir avec la conscience, ensuite celles qui sont liées à un changement dans la condition de la conscience. Parmi les premières il met l'épilepsie, la chorée, l'éclampsie, la myasthénie, la tétanie, la névralgie véritable et la migraine ; il les appelle névroses fonctionnelles somatiques.

Il trouve qu'il est difficile de donner une place aux tics, aux tremblements, à la myoclonie et aux névroses traumatiques, sécrétoires, vaso-motrices. Les manifestations liées aux pertes fonctionnelles telles que rigidité réflexe des pupilles, abolition des réflexes et leur intensification pathologique avec accroissement des zones réflexogènes, semblent indiquer que les maladies sont véritablement organiques. Cependant, en faveur de la thèse psychogénique de leur origine, on peut évoquer le symptôme d'irritabilité, une anesthésie ou hémianesthésie, et la possibilité de déclencher l'accès par simple suggestion. Il est possible que cette division soit tracée avec trop de rigueur sur certains

points, par exemple en ce qui concerne l'intensification réflexe et l'extension de la zone réflexogène, condition qui se retrouve souvent dans les névroses de guerre psychogéniques, surtout lorsque l'on remarque un spasme acquis inconsciemment. Ce fait a été noté par presque tous les observateurs.

Rothe recommande le stoïcisme comme méthode pour combattre le bégaiement. Si l'on considère l'échec fréquent de la plupart des traitements, cette conception semble intéressante. Rothe tente à juste titre d'obtenir une transformation psychique de l'homme tout entier, par la conviction que « le bégaiement pour le stoïcien est une épreuve imposée par le destin et dont l'homme doit se montrer digne par son calme » ; de toute manière, l'origine du mal demeure alors ignorée, et si par chance il disparaît, c'est sans que le médecin en comprenne le mécanisme.

Stertz met l'accent sur l'analogie entre les « radiations affectives » normales et les symptômes hystériques. Les premières doivent être considérées comme physiques et non psychiques. Les types hystériques de la réaction sont indépendants des changements organiques synchrones et apparaissent sur une sorte bien définie de prédisposition. De même que Charcot et Breuer, il trouve une autre cause à l'éclosion de la maladie dans la « condition hypnoïde ».

La tendance à la « fixation » est peut-être un principe général de la prédisposition psychopathologique. Les complexes hystériques peuvent exister sans qu'il y ait des désirs, des souhaits, des attentes et des craintes. S'ils existent cependant, comme dans le cas de sinistrose ou névrose de guerre, ils constituent une source toujours ouverte qui vient alimenter la maladie. Stertz ne se soucie pas de savoir si la « labilité » des symptômes et leur « fixation » représentent une prédisposition générale et à quel moment ils opèrent. Il ne fait pas mention de la façon dont il a réussi à exclure le but directeur des hystériques. D'autre part sa conception de l'hystérie et de la sinistrose s'approche de celle de la « position actuelle ». Les arguments de Zangger sont ceux d'une personne qui croit à la guérison des névroses par l'amélioration du caractère du malade et par l'ouverture de son esprit. Dubois, à juste titre bien que sans raisons valables, attaque le concept de la « conversion » de l'école freudienne. Il pense que « tous les troubles nerveux observables sont les manifestations physiologiques ordinaires des émotions dans une situation émotionnelle différente de la normale par son intensité ». Cela est vrai dans la mesure où en effet nous ne trouvons jamais des manifestations hyperphysiologiques. Le concept de « conversion » présuppose, même dans son sens le plus faible, la conservation de l'énergie psychique ; il est issu du fait que le médecin désigne du nom de conversion toute réaction différente de la sienne. Sans tenir compte de l'existence des réactions individuelles et utilitaires, Schuster en arrive à la conclusion que dans les cas où la fonction se trouve pathologiquement changée d'une manière définitive ou provisoire, le substratum anatomique a, de quelque manière, dévié de la normale.

Nonne dans sa méthode suggestive est uniquement préoccupé de délivrer le malade de ses symptômes. Elle s'applique également aux officiers. Le pourcentage de rechutes est important. Il est rarement en mesure de rendre au malade ses pleines capacités pour le service armé actif.

Il réussit à obtenir une amélioration suffisante pour écarter toute idée de pension : telle est la principale valeur de sa méthode.

Sur 42 cas nouveaux, 26 étaient capables de travailler normalement, 16 souffraient encore mais pouvaient effectuer des travaux légers et 2 rechutaient. La méthode originelle de Kaufmann se trouvait transformée en méthode de persuasion aidée par la stimulation du courant faradique.

Strasser : « Tout ce qui peut être créé à partir des facultés imaginatives de l'homme peut être utilisé dans le complexe symptomatique d'une maladie fonctionnelle, émotionnelle ou névrotique. » Toute activité psychique doit être comprise comme étant dans l'ensemble une préparation anticipée au futur. L'orientation finale de l'événement psychique que les auteurs avaient tendance à imputer seulement à la sinistrose, se trouve en réalité exister dans toute névrose. S'imaginer qu'on est épuisé nous fournit sur le plan fonctionnel le tableau véritable de l'épuisement. Le « trauma » a cette particularité de laisser de côté la responsabilité personnelle. De nombreuses voies conduisent de la condition saine à la névrose et en fait chaque individu conserve à la suite d'une catastrophe, sous quelque forme que ce soit, un souvenir ou un mécanisme protecteur. À partir de ce point de vue de la psychologie individuelle comparée nous devons reconnaître derrière chaque névrosé l'existence d'un être faible, incapable de s'adapter aux idées de la majorité, et qui a recours à une attitude agressive, prenant une forme névrotique. La thérapeutique juste doit résoudre le conflit entre le devoir envers la communauté et le devoir envers l'individu.

Les névroses de guerre ont placé au premier plan la discussion sur les questions fondamentales de la psychologie des névroses. Une étude ultérieure des données, et de nombreux écrits sur le sujet, conduiront probablement à des conceptions plus complètes, se rapprochant de la nôtre.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXVI

Myélodysplasie ou infériorité des organes

[Retour à la table des matières](#)

Dans mon travail sur *La compensation psychique de l'état d'infériorité des organes* j'ai démontré - en prenant comme exemple l'étude de l'appareil urinaire - que bien souvent les modifications pathologiques de nature fonctionnelle ou morphologique sont sous-tendues par un état d'infériorité organique et par sa superstructure psychologique. Cette infériorité reste parfois latente et l'état déficitaire se trouve caché par des mécanismes de compensation. D'autres fois l'infériorité d'un segment donné devient manifeste et elle domine alors le tableau morbide.

Dans mon travail j'ai décrit comme très fréquentes l'hérédité pathologique et familiale des défauts d'enfants, des signes de dégénérescence et des anomalies des réflexes et en partant d'un de ces défauts, l'énurésie, je me suis efforcé de démontrer les autres comme étant en étroite connexion avec elle. D'après une cinquantaine de cas - le nombre a considérablement grandi depuis la date de publication de ce travail - il m'a été possible de dresser une liste

complète de tous les signes et indices de l'état d'infériorité. Une place importante fut réservée à l'infériorité segmentaire qui, en cas d'énurésie intéresse des anomalies congénitales des segments métamériques inférieurs, avec l'apparition de naevi, neuro-fibromes et angiomes¹ dans le secteur correspondant. Il s'agissait de remplacer la notion de disposition morbide par la constatation d'un état hypoplasique ou dysplasique de l'organe et sa superstructure nerveuse, et d'étayer cette hypothèse par les preuves cliniques des stigmates de l'état d'infériorité organique².

Étant donné que mon travail se rapportait à des anomalies et à des maladies de l'organisme entier, mes conclusions, que je résumais dans une doctrine de l'état d'infériorité des organes et que je m'efforçais d'appliquer à tous les systèmes du corps humain, réclamaient avant tout une reconnaissance de principe. J'insistais sur le fait que l'état d'infériorité organique est d'essence génétique, intéressant l'organe en entier ainsi que sa superstructure nerveuse, mais qu'elle se manifeste seulement par endroits. Je citerai certains passages de mon travail : *La compensation psychique de l'état d'infériorité des organes* (Payot, Paris). Il faut souligner que la simultanéité de l'état d'infériorité de l'organe touche également certains secteurs, les voies du système nerveux central et que très souvent la valence de l'organe se trouve en rapport direct avec la valence de ses voies nerveuses qui lui transmettent les ordres venant du centre et auquel il envoie ses impressions esthétiques³.

De l'annexe page 105 « De l'infériorité de l'appareil urinaire. Devenir des énurétiques et de leur descendance » je cite le passage suivant : « Je dois ici me contenter de délimiter l'étude des manifestations de l'infériorité concernant l'appareil excréteur, en étudiant l'énurésie, résultat d'une infériorité à la fois du système nerveux central et du système uro-génital, en corroborant cette hypothèse par des cas concrets. » Rappelons également page 108 : « L'organe (vessie) mal adapté au milieu environnant obéit à une superstructure psychomotrice primitive de valence inférieure... »

Dans son étude sur la « myélodysplasie » Alfred Fuchs a exprimé l'opinion que beaucoup de tableaux pathologiques considérés comme étant des névroses fonctionnelles, pourraient se ramener à un état hypoplasique ou dysplasique des segments inférieurs de la moelle. Ce travail qui étudie des rapports semblables et qui avance des conclusions identiques aux miennes, ces dernières toutefois basées sur un matériel pathologique plus important, résume, sans mentionner mon étude, six points importants dans la symptomatologie de la myélodysplasie :

1° Faiblesse sphinctérienne avec énurésie chez l'adulte.

2° Syndactylie accompagnée parfois de pigmentation congénitale métamérique allant de la 6e apophyse dorsale jusqu'au sacrum avec hypertrichose lombaire et déformation des os du pied ;

¹ Constatation confirmée par EPPINGER.

² Ce point de vue a été repris avec profit par KRETSCHMER et d'autres auteurs.

³ Dans ce rapport sont également compris le système neuro-végétatif et le système endocrinien.

3° Troubles de la sensibilité.

4° Vices du développement de la partie inférieure de la colonne vertébrale et du sacrum, spina bifida, segments surnuméraires des vertèbres sacrales, déformation des vertèbres lombaires, etc.

5° Anomalies des réflexes.

6° Troubles trophiques et vaso-moteurs des orteils et déformations du pied.

En ce qui concerne l'énurésie, je l'ai désignée avec d'autres défauts d'enfants comme indice hautement significatif de l'infériorité du système correspondant, et dans l'alinéa qui lui est spécialement réservé j'arrive à la conclusion - tout défaut s'étant manifesté dans l'ascendance du sujet chez les parents ou chez d'autres enfants, frères ou sœurs du malade, doit être considéré comme transmis par un processus héréditaire et plaide en faveur d'une suspicion d'un état d'infériorité de l'organe atteint par le défaut présent. Étant donné que Fuchs considère l'énurésie de l'adulte comme équivalente à celle de l'enfant, je peux me passer de prouver l'identité de nos conceptions en ce qui concerne cette maladie. Que mes conceptions aillent plus loin que celles de cet auteur n'a pas ici une grande importance ; la preuve par exemple que d'autres parties du système nerveux central, et pas seulement les voies nerveuses, peuvent montrer des signes d'infériorité.

J'ai pu étudier le rapport entre la lithiase rénale et l'énurésie et confirmer une hypothèse de mon travail d'après laquelle un grand nombre de maladies du système urogénital sont conditionnées par l'état d'infériorité de cet appareil. Mais d'autres infériorités y jouent également un rôle. Il en est ainsi de la lordose qui intervient dans l'étiologie de l'albuminurie lordotique, fait confirmé par Jehles et d'autres auteurs, affection dont l'anamnèse permet toujours de retrouver l'énurésie dans le passé du malade. J'ai pu d'autre part, grâce à quelques cas, confirmer le rapport entre l'énurésie, d'autres signes d'infériorité et le tabès et mentionner le travail de Schlesinger (rapport entre lithiase rénale, tabès, syringomyélie) et Israël (dystopie rénale et hydrocéphalie).

On peut d'ailleurs poser la question : Est-ce que la myélodysplasie se présente effectivement, comme le prétend Fuchs, en tant que facteur étiologique et faut-il ramener toute énurésie à une hypoplasie ou dysplasie des segments inférieurs de la moelle ou est-elle l'expression d'un mode de fonctionnement déficient embryonnaire de l'appareil excréteur en état d'infériorité et de sa superstructure nerveuse comme je l'ai soutenu en premier.

Étant donné que cette question soulève la seule divergence importante touchant à mes conceptions, je me vois obligé de la traiter en détail, quoique dans mes publications antérieures j'y ai déjà répondu partiellement. Contre le facteur étiologique de la myélodysplasie en cas d'énurésie plaide l'effet thérapeutique de la cure psychologique, effet qui n'est pas nié par Fuchs, d'autre part l'évolution très variable de ces cas où peuvent s'observer des passages à la pollakiurie, dysurie, mais aussi une plus grande faculté de rétention par surcompensation, comme aussi des troubles de la miction d'origine psychogène.

En admettant l'hypothèse de Fuchs il faudrait également rapporter le tableau pathologique si fréquent de l'énurésie à une étiologie myélo-dysplasique des segments inférieurs. Or cette supposition se heurte au fait que même en cas d'hydromyélie, l'énurésie ne se retrouve pas d'une façon permanente. On ne peut donc pas admettre que l'énurésie est strictement déterminée par des anomalies dégénératives, comme je l'avais à un moment donné supposé, ainsi que Fuchs après moi.

La conception de la doctrine de l'état d'infériorité des organes me semble par contre justifiée, conception qui voit dans l'énurésie l'arrêt du développement de la fonction urinaire et sa persistance dans un mode embryonnaire, traduisant la déficience du système urinaire. A cet état d'infériorité peuvent se joindre d'autres signes d'infériorité organique, soit dans l'organe même, soit dans ses voies nerveuses ou dans sa superstructure centrale.

Dans certaines circonstances, chacune de ces anomalies peut se manifester étiologiquement et produire des symptômes, mais elles ne peuvent pas provoquer le complexe névrotique. Les atteintes nerveuses organiques ne sont, à notre avis, que des cas spéciaux où l'infériorité locale aboutit à des modifications inflammatoires ou dégénératives.

En ce qui concerne la syndactylie, j'y vois, comme Fuchs, un des nombreux signes de dégénérescence périphérique permettant de conclure à une infériorité de la partie terminale de la moelle et de sa superstructure centrale. Dans mon travail sur *La compensation psychique des états d'infériorité des organes* j'ai déjà insisté sur les rapports entre l'infériorité de l'appareil urinaire et celle des appareils génitaux et digestifs, en l'expliquant par une participation de voisinage des segments métamériques. Dans le troisième chapitre de ce travail j'ai avancé l'opinion, d'après laquelle les signes de dégénérescence périphérique traduisent, semblables aux défauts d'enfants, l'infériorité de l'organe respectif et de sa superstructure nerveuse. Si ce développement déficient de l'organe marque de ses traces les zones extérieures du corps s'offrant ainsi à la vue du chercheur, il se traduit par l'aspect bien connu des stigmates de dégénérescence. C'est le mérite de Fuchs d'avoir trouvé et décrit un de ces signes de dégénérescence, la syndactylie. On ne peut toutefois dans pareil cas, parler, comme le prétend Fuchs, d'un symptôme de la myélo-dysplasie mais uniquement d'une coordination, voire d'une « coïncidence ». Or si l'on admet cette « coïncidence », alors, en adoptant ma conception des stigmates de dégénérescence en tant que signes périphériques de l'état d'infériorité de l'organe, Fuchs a apporté par la découverte du rôle de la syndactylie un argument de grande valeur en faveur de ma conception.

J'ai moi-même insisté sur la fréquence des signes de dégénérescence des segments inférieurs de la moelle en cas d'énurésie. Il en est ainsi du naevus et de certaines anomalies de l'appareil circulatoire ¹.

Cette « théorie du naevus » prétend qu'un certain nombre de stigmates comme les naevi, les angiomes, les télangiectasies, les neurofibromes, présentent des rapports avec les organes segmentaires internes respectifs, ce qui

¹ D'autres auteurs ont confirmé cette constatation en ce qui concerne l'estomac, les poumons, les reins.

permet de conclure, là où ils existent, à une insuffisance segmentaire. Or le naevus ne dépend pas, comme le pense Fuchs, de la myélodysplasie, mais doit être considéré comme un signe de dégénérescence périphérique coordonné. J'ai pu constater sur un grand nombre de cas que pareils signes se retrouvent dans la zone de l'organe déficient ou déjà pathologiquement atteint. J'ai insisté sur ce rapport, en ce qui concerne l'appareil urinaire, en me basant sur un grand nombre de cas. Après moi Robert Franke a insisté sur la présence de ces signes périphériques en cas de déficience pulmonaire, tout en interprétant différemment leur existence.

Dans ses travaux sur les arthropathies et ostéopathies tabétiques, Joseph Urbach mentionne ma « théorie du naevus » et, adoptant mon point de vue, arrive à la conclusion d'une prédisposition à l'arthropathie tabétique là où existent sur le dos ou le ventre des naevi ou des ectasies veineuses. Travaillant sur un grand matériel de cas orthopédiques, Sigmund Steiner a pu confirmer mes vues. Dans un grand nombre d'anomalies de la colonne vertébrale il a pu retrouver le naevus. Ce qui plaide en faveur d'une infériorité congénitale de la colonne vertébrale en cas de déformations de nature orthopédique.

J'ai mentionné et étudié une série d'anomalies du complexe énurétique, pied plat, lordose, hypertrichose, spina bifida. La fréquence de la déhiscence du canal sacral et sa confirmation radiologique me paraît être une contribution précieuse à l'étude des stigmates d'infériorité. Dans ce cas également il faut retenir la coïncidence, mais rejeter le déterminisme. Car on pourrait aussi bien considérer la myélodysplasie comme un symptôme du naevus, que le naevus comme un symptôme de la myélodysplasie.

J'ai brièvement mentionné les troubles de la sensibilité qu'on peut parfois constater en cas d'infériorité organique. A ce sujet il faut mentionner le rapport existant entre les zones de Head et l'état d'infériorité organique et citer ma tentative de trouver une relation entre la méralgie paresthésique et une infériorité de l'appareil urinaire. Les constatations antérieures de Pals insistant sur la coïncidence de la méralgie paresthésique et du pied plat permettent de rapprocher de notre conception l'étiologie de cette affection. Voici les quelques remarques que j'ai à faire à ce sujet. La description d'une hyposensibilité des extrémités, sur laquelle Fuchs a insisté dans la définition de son complexe énurétique, contribue à éclairer ce domaine si controversé de l'énurésie. D'après cet auteur il faut comprendre cette hyposensibilité comme étant un symptôme organique d'origine spinale. Mais elle peut être en effet aussi bien l'expression d'une infériorité centrale que périphérique, et elle peut se présenter, soit comme modalité qualitative, semblable en cela aux anomalies osseuses ou cutanées, soit sous sa modalité morphologique. Le résultat d'un examen de la sensibilité dépend d'une part du fonctionnement cérébral, d'autre part de facteurs éducatifs et surtout en ce qui concerne l'énurésie, de l'attitude de la mère. Le dernier mot est dit par les facultés de compensation du cerveau, et il est permis de supposer que toutes les manifestations de l'état d'infériorité des organes trouvent leurs possibilités correctives et compensatrices dans le cerveau. Dans mon étude sur l'état d'infériorité, j'ai montré en ce qui concerne les organes sensoriels, que cette infériorité se traduit soit par des lacunes dans la perception des impressions dissociées, soit par une acuité accrue. Cette dernière doit être considérée comme l'expression d'une compensation, parfois même d'une surcompensation, avec un intérêt accru du sujet pour le domaine

de l'appareil sensoriel déficient, d'où prennent naissance parfois de véritables facultés artistiques. Certains daltoniens - le daltonisme est dû à une infériorité périphérique de l'appareil visuel - sont devenus des peintres de valeur. Cette constatation permet de mettre en doute l'hypothèse d'une dépendance directe des troubles sensitifs et sensoriels de la myélodysplasie, du moins en ce qui concerne la majorité des cas. Elle justifie la tentative de considérer ce symptôme comme étant en concordance avec d'autres de nature toxique ou névrotique.

La déhiscence du canal sacral - dans mon étude j'ai parlé d'ébauches de spina bifida - constitue la pièce maîtresse du travail de Fuchs. Je la considère comme une infériorité métamérique, indépendante de l'état d'infériorité de la moelle. Dans ce cas on constate souvent des anomalies des vertèbres lombaires en association fréquente avec des affections rénales, la lithiase rénale avant tout. Il faudrait remonter historiquement jusqu'à Gall pour trouver les origines d'une idée de coïncidence entre les troubles de l'architecture de la colonne vertébrale et la valeur de la moelle. L'observation de Fuchs fournit des arguments précieux en faveur de la doctrine de l'état d'infériorité organique même si cet auteur l'interprète autrement.

Dans le chapitre IV de mon étude : « Les anomalies des réflexes en tant que signe d'une infériorité organique » j'arrivais à la conception que les signes déficitaires d'un pareil état se traduisent par des insuffisances motrices, des insuffisances sécrétoires des glandes endocrines, et avant tout par la déficience ou l'absence totale de la fonction réflexe. Mais on constate parfois aussi dans ces états d'infériorité un rendement moteur paradoxalement accru, une hypersécrétion ou une exagération des réflexes. Je rappelle à ce sujet les rapports entre une réflectivité déficiente et certains défauts d'enfants : énurésie, clignement des yeux, bégaiement, vomissements nerveux. On constate, en rapport avec l'énurésie, également des spasmes sphinctériens, ou encore un relâchement des sphincters, ou encore le phénomène des adducteurs signalé par Freud, traduction d'une myotonie partielle. Ce fonctionnement du mécanisme dépend de l'état des voies périphériques, de la moelle et de l'encéphale. Des influences toxiques de nature endogène, du corps thyroïde par exemple, y jouent leur rôle comme d'autre part la faculté compensatrice de la moelle et de l'encéphale. Des modifications morphologiques doivent être considérées comme étant concomitantes aux stigmates, pouvant dans certains cas provoquer des symptômes morbides. Ce qui toutefois prédomine dans les anomalies des réflexes est leur caractère embryonnaire, comme c'est le cas par exemple pour les modifications du réflexe du voile, en cas d'infériorité du segment respectif.

L'infériorité des extrémités se manifestant par une inégalité des membres inférieurs. Les déformations citées par Fuchs, pied plat, varus, valgus, représentent avec la symptomatologie médullaire les mêmes rapports que ceux des autres états pathologiques dont nous venons de parler.

Afin de souligner les points de contact, mais aussi les divergences entre les conceptions de Fuchs et les miennes je cite un passage de mon étude (page 107 de l'édition française, Payot, Paris, 1956) : « J'attribue une grande importance à l'infériorité segmentaire des énurétiques. Pas tant en ce qui concerne les anomalies, naevi et neurofibromes au niveau du rein, de la vessie ou du pli

inguinal, mais en ce qui concerne une infériorité intéressant toute la partie inférieure du tronc et qui se manifeste en tant que faiblesse de l'excrétion urinaire, fécale, spermatique. Bien souvent, compensée ou surcompensée, elle se trouve sans doute en rapport avec une infériorité de la moelle épinière dans sa partie inférieure à partir de la région lombaire. Les membres inférieurs sont parfois touchés par cette infériorité. Ce rapport est important pour la question du tabès, de la sciatique, de l'incontinence fécale, dans les familles d'énurétiques. La colonne vertébrale participe à cette infériorité par ses aspects de spina bifida ou d'autres malformations, les membres inférieurs par certaines déformations, telles des jambes à dimensions anormales ou les atteintes articulaires. »

Fuchs liquide, en passant, l'étiologie névrotique de l'énurésie. J'ai adopté ce même point de vue avant lui, ayant toujours souligné l'infrastructure organique de l'énurésie et d'autres défauts d'enfants. Mes observations m'ont entraîné à tenir compte de l'état mental concomitant de ces cas. Et j'ai pu me rendre compte que les défauts d'enfant se présentent comme des « signaux, traduisant des états non compensés d'infériorité périphérique ou centrale ». Poursuivant ce raisonnement et le trouvant confirmé chez mes malades, j'ai pu émettre l'opinion que toutes les manifestations névrotiques et psychonévrotiques se laissent ramener à des infériorités organiques, à une compensation centrale insuffisante ou défectueuse ou à des troubles dans le mécanisme de la compensation. En ce qui concerne l'énurésie je suis arrivé à la conclusion qu'elle prend son point de départ à la fois dans l'état d'infériorité de l'organe et dans sa superstructure neuropsychique et j'ai insisté sur l'état de « grande tension psychique » que provoque le processus compensateur dans un encéphale de valence inférieure, préparant ainsi le lit à la névrose. Un travail très intéressant d'Otto Gross me prouve que mes conclusions ont trouvé un certain écho. En effet s'appuyant sur un travail d'Anton, cet auteur soutient que la constitution psychopathique est l'expression directe d'un trouble de la régulation compensatrice, un dérèglement entre les exigences compensatrices de l'encéphale et ses possibilités de rendement compensateur accru.

Il faut souligner que les symptômes névrotiques mènent leur jeu avec prédilection dans le domaine de l'organe inférieur et de sa superstructure psychique, qu'ils font renaître les défauts d'enfant ou qu'ils les prolongent en les amplifiant. Comme j'ai pu le constater, cette conception a été partagée par l'école psychanalytique. J'ai toujours combattu l'opinion de l'école de Breslau qui considérait l'énurésie comme exclusivement de nature névrotique. On ne peut pourtant pas accuser cette école d'appartenance à une tendance spéculative.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXVII

L'éducation psychologique adlérienne

[Retour à la table des matières](#)

L'importance primordiale d'une compréhension totale, complète, des questions d'éducation et la nécessité pour chaque médecin de s'y intéresser dans une certaine mesure, est particulièrement évidente quand elle est considérée dans l'optique du traitement des maladies nerveuses. Nous demandons à juste titre que, le médecin en particulier, possède une connaissance des hommes et nous savons qu'une question aussi vitale que les relations entre médecin et malade aboutissent toujours à un échec si le médecin est dépourvu d'une connaissance des hommes ou des méthodes d'éducation. C'était cette attitude et cette interprétation de son rôle qui firent dire à Virchow : « Les médecins deviendront peut-être les éducateurs de l'humanité. »

Une question qui est devenue aiguë de nos jours et qui est sur le point de le devenir encore plus, sous peu, est celle qui touche aux domaines spécifiques du médecin et de l'éducateur. Il est tout à fait important de parvenir à une certaine unanimité à l'égard de toute une série de problèmes non résolus,

concernant ces sujets, et d'arriver à une vue d'ensemble. Des deux côtés l'on a exagéré, mais pour le moment un travail en commun fait entièrement défaut.

Si nous nous demandons seulement quel but l'éducation poursuit, tous ces problèmes essentiels tomberont dans le domaine de l'activité médicale. L'éducation des enfants s'efforçant de les rendre capables de devenir des individus dirigés par les principes éthiques, l'utilisation de leurs vertus pour le bien de la communauté sont considérées par le médecin comme présupposition évidente de son activité. On peut à juste titre demander que toutes ses actions, ses mesures et ses démarches soient en conformité avec cet objet. La direction immédiate de l'éducation sera toujours entre les mains de l'éducateur, des professeurs et des parents, mais nous pouvons assurer qu'ils rencontreront des problèmes et des difficultés que seul le médecin peut sonder dans leurs profondeurs, parce qu'il doit les déterrer des interrelations psychologiques de la vie de l'âme. Je veux, en particulier, insister sur le fait qu'il est impossible de parcourir en peu de temps un domaine d'une aussi grande étendue et que, attendant qu'une conception unifiée puisse être atteinte, il est seulement possible d'aborder brièvement certaines questions, dont une discussion plus étendue sera la préoccupation des générations futures. Néanmoins, il est important de prendre connaissance de ces points de vue qui, selon l'enseignement de la psychologie adlérienne, ont une signification fondamentale et dont la méconnaissance, comme nous le savons, se vengera sur les enfants au cours de leur développement.

Ce qui rapproche étroitement le médecin des questions d'éducation est la parenté entre la santé psychique et la santé corporelle ; toutefois, pas en ce sens général dont on parle si souvent, prétendant qu'un esprit sain habite un corps sain. Cette conception, en effet, ne s'est pas trouvée entièrement confirmée.

Nous aurons souvent l'occasion de voir des enfants et des adultes en bonne santé physique dont l'état psychique par contre n'est nullement satisfaisant. Il est difficile, sinon impossible pour un enfant de constitution faible, d'atteindre cette harmonie qui caractérise l'enfant physiquement normal. Prenons le cas d'un enfant né avec un système digestif défectueux. Dès les premiers jours il devra être soigné avec beaucoup plus d'attention et de sollicitude. De tels enfants, en conséquence, seront élevés dans une ambiance remarquablement affectueuse ; ils se trouveront toujours protégés, leurs actions dirigées et circonscrites par un grand nombre d'impératifs et d'interdits. L'importance de la nourriture sera notablement exagérée de telle sorte qu'ils apprendront à apprécier et même à surestimer la question de la nourriture et de la digestion. Ce sont les enfants souffrant de troubles digestifs qui constituent le contingent le plus important des enfants qui rendent difficile la marche de leur éducation, fait que les anciens médecins ont déjà constaté. On a prétendu que de tels enfants doivent devenir des nerveux. Il est douteux qu'il y eût une relation nécessaire si précise. Il est cependant vrai que le caractère hostile de la vie pèse plus lourdement sur les âmes des enfants qui souffrent et leur fait revêtir une attitude pessimiste envers le monde. Sensibles à leur insuffisance, ils réclament de plus fortes garanties de leur importance, deviennent égoïstes et perdent aisément le contact avec leurs compagnons, parce que la structuration de leur moi se trouve en contradiction flagrante avec leur entourage.

Du fait des difficultés résultant de son infériorité digestive et ses fréquentes aggravations, l'enfant est dans sa relation avec l'entourage, dans son attitude envers l'école et envers le monde, terriblement tenté de compenser ses déficiences par des avantages qui lui proviennent de sa légitimation d'être malade. Il aura, par exemple, développé une extraordinaire tendance à être gâté ; depuis sa plus tendre enfance il s'accoutumera à ce que les autres le débrouillent de toute difficulté. Il lui sera plus difficile de devenir capable de se débrouiller par lui-même et il se refusera invariablement à faire des efforts accrus dans toutes les situations dangereuses de la vie. Son courage et -sa confiance en soi seront ébranlés presque jusque dans leurs fondements. Une telle attitude persiste jusqu'à la vieillesse et il n'est pas facile de changer un enfant qui pendant dix, quinze ou vingt ans a été un faible, choyé par chacun, en l'homme courageux plein d'initiative, d'esprit d'entreprise et de confiance en soi, réclamé par notre époque.

Le préjudice infligé à la communauté est naturellement beaucoup plus grand que ne le laisse entrevoir la précédente remarque, car nous devons prendre en considération non seulement les enfants présentant des déficiences de l'appareil digestif, mais tous ceux qui sont nés avec des organes défectueux, ceux dont les organes des sens sont déficients et qui, en conséquence, trouvent les approches de la vie moins accessibles. Nous constatons fréquemment de telles difficultés mentionnées dans les biographies ou par les malades eux-mêmes. Dans de tels cas le médecin aura à se soucier non seulement du problème de l'éducation psychique, mais devra s'efforcer par tous les moyens de mettre en œuvre quelque remède ou traitement pour corriger les infirmités, de façon que l'enfant puisse, dès un stade précoce, être empêché de retomber dans sa faiblesse.

Nous agissons ainsi d'autant plus énergiquement que nous prendrons conscience que nous ne sommes pas aux prises avec quelques déficiences permanentes ou avec des difficultés plus ou moins grandes et que le point important à ne pas perdre de vue est qu'une infériorité d'origine organique, corrigée par la suite, peut cependant persister sous la forme d'un sentiment permanent d'infériorité et rendre l'individu inadapté à la vie. Ces conditions deviennent d'une extraordinaire complexité parce que les enfants eux-mêmes, à un degré inattendu, s'efforcent de réaliser quelques compensations et corrections. Quelques-uns seulement réussissent à réaliser une heureuse compensation. La plupart d'entre eux essaient d'une manière ou d'une autre, de niveler les différences qui existent (entre eux et les enfants en bonne santé), de compenser leurs déficiences en ayant recours à des méthodes non culturelles, ou encore en développant leur esprit d'initiative et leurs capacités mentales.

Dans tous ces cas nous remarquons des traits de caractère spécifiques se trouvant à l'origine des troubles : par exemple l'hypersensibilité qui conduit toujours à des conflits. Nous devons nous rappeler que nous sommes ici aux prises avec des réalités de la vie quotidienne que nous ne pouvons pas traiter négligemment, et qui lèsent l'âme et le corps.

Il est difficile de faire comprendre suffisamment à quel point sont grandes la détresse et la tension qui règnent dans l'âme de l'enfant. C'est une chose facile que de comprendre les dispositions mentales d'hommes devenus inutiles si nous supposons que leur inutilité est la séquelle de quelque erreur

d'éducation commise dans leur enfance. La maladie et l'idée de maladie ont pour l'enfant une signification beaucoup plus grande que nous ne l'imaginons généralement. Quelqu'un qui voudrait étudier le psychisme de l'enfant sous cet angle, découvrirait bientôt que pour un enfant elles sont des expériences importantes, et que la maladie, dans presque tous les cas, apparaît non pas comme un accroissement des difficultés, mais comme leur allègement, qu'elle est même appréciée comme un moyen d'obtenir de la tendresse, de la puissance et certains avantages, à la maison comme aussi à l'école.

Il y a un grand nombre d'enfants qui pensent toujours être malades, qui toujours se sentent mal disposés. Dans tous les cas où une persistance des symptômes ne peut être expliquée par quelque diagnostic médical, il est prouvé que les enfants se servent de ce sentiment d'être malades dans le but d'obtenir la première place, de satisfaire leur désir de domination et d'importance dans leur propre famille. Par exemple, dans des cas de coqueluche depuis longtemps guéris, des enfants s'efforcent encore de simuler la toux. Nous nous apercevons qu'ils réussissent inmanquablement à effrayer leurs familles par ces accès de toux. Ce serait là, par exemple, un cas où il serait essentiel, pour le médecin, de faire jouer ses capacités de pédagogue.

Il y a d'autre part aussi les parents et les éducateurs qui adoptent le point de vue opposé, en traitant leurs enfants avec sévérité, voire avec brutalité ou au moins, avec le désir de donner aux enfants l'impression d'une telle sévérité.

La vie est si variée qu'elle compense les erreurs de l'éducateur. Néanmoins un homme dont l'enfance s'est passée dans une atmosphère dénuée de tendresse, manifeste, même dans sa vieillesse, des marques de l'éducation qu'il a reçue. Il soupçonnera toujours les gens d'avoir des desseins malveillants à son égard, et se fermant lui-même aux autres, il perdra le contact avec eux. De telles personnes évoquent souvent leur enfance privée d'affection, comme si cette circonstance exerçait quelque force coercitive. Bien entendu ce n'est pas parce que ses parents ont été sévères qu'un enfant devient défiant au point d'être aussi froid envers les autres que ses parents l'ont été à son égard, ou hésitant quant à ses propres capacités. Il est néanmoins un terrain favorable au développement de névroses et de psychoses. Il est toujours possible de déceler dans l'entourage d'un tel enfant, un individu perturbateur qui, soit par manque de compréhension, soit dans une intention mauvaise, trouble l'âme de l'enfant. Il n'y aura guère d'autre personne que le médecin qui sera capable, dans de tels cas, d'apporter une modification dans l'entourage, soit par un changement de résidence, soit par des éclaircissements.

Il y a certaines complications qui ne peuvent être découvertes que grâce à une compréhension en profondeur de l'individu, complications, qui, mises à jour, clarifient la situation à un point extraordinaire.

Il existe, par exemple, une différence fondamentale dans le développement psychique du premier-né comparé à celui du cadet ou du benjamin. Il est également facile de caractériser l'individualité d'un enfant unique. Une famille où il y a, soit uniquement des garçons ou des filles, soit une seule fille parmi un certain nombre de garçons, ou inversement un garçon parmi un certain nombre de filles, se manifeste sous un aspect psychique spécifique. C'est à partir de tels faits et de telles positions que les enfants développent leur

attitude. Il est fréquemment possible de déterminer quel est le plus âgé ou le plus jeune des enfants selon son comportement. J'ai toujours remarqué que le premier-né possède une sorte de tendance conservatrice. Il prend toujours le pouvoir en considération, arrive à le comprendre et fait montre d'une certaine capacité de sociabilité. Examinons à ce sujet la biographie de Fontane où il dit qu'il donnerait cher à qui lui expliquerait pourquoi il avait toujours eu une certaine tendance à se mettre du côté du plus fort. J'en ai déduit, et avec raison, qu'il avait dû être un aîné qui considérait sa supériorité sur ses frères et sœurs comme un bien inaliénable.

Le cadet a toujours, devant ou derrière lui, quelqu'un de plus puissant, de plus important, qui possède généralement une plus grande liberté d'action et qui lui est supérieur. Si un cadet est capable d'un quelconque développement, il vivra incontestablement dans un état d'effort continu, en vue de dépasser son frère aîné. Il travaillera sans relâche, comme s'il était toujours sous pression. En fait, les agités sont, pour la plupart, des cadets, les aînés étant plutôt ceux qui ne tolèrent pas volontiers des rivaux.

Dans l'attitude du type le plus fréquent que l'on trouve chez les benjamins, nous découvrons quelque chose d'enfantin, de la réserve et de l'hésitation, comme s'ils ne se sentaient pas capables d'accomplir des actes dignes de louanges, actes que les autres sont censés faire ou jugés capables de faire. De telles personnes pensent que tout le problème se ramène à maintenir une situation existante. Le benjamin est toujours entouré de gens plus puissants, et il n'en rencontre que de plus importants que lui-même. D'autre part il est capable en général de s'attirer tout l'amour et la tendresse de l'entourage sans rien donner en échange. Il ne lui est pas nécessaire de développer ses capacités, car il s'impose automatiquement comme le centre de son entourage. On comprendra aisément ce que cela a de préjudiciable pour son développement psychique dans son ensemble, car il apprend ainsi à tout obtenir par l'effort des autres. Un second type de benjamin est le « type Joseph ». Ces sujets progressent sans cesse et dépassent tout le monde par leur esprit d'initiative (Kunstadt), outrepassant souvent le normal, ils deviennent des découvreurs. Dans la Bible, comme dans les contes de fées, la sagesse des nations a accordé, le plus souvent, au plus jeune, les dons les plus grands, la possession de bottes magiques, etc..

Le comportement d'une fille unique, parmi un certain nombre de garçons est également important à connaître. Il y a là de si nombreuses situations de tension que, nous pouvons le présumer, se présentera à coup sur une occasion pour un développement anormal. Je ne parle pas en ce moment de résultats absolument définitifs. Il est clair pour la fille, à un certain âge, que sa nature est entièrement différente de celle du garçon et que beaucoup de choses lui demeureront interdites qui seront un droit de nature pour le garçon, droit qu'il peut réclamer comme un privilège. Il n'est pas aisé dans un tel cas de se servir de la flatterie ou de la tendresse comme substitut. Car nous sommes ici aux prises avec des valeurs émotionnelles qui représentent pour l'enfant quelque chose d'essentiel et d'irremplaçable. La fille est continuellement tracassée, elle reçoit des conseils et des instructions à tout moment. On constate chez de telles enfants une susceptibilité spéciale à l'égard de la critique, de continuels efforts pour se montrer sous un jour favorable, pour apparaître exemptes de

tout défaut ; et en même temps la peur de laisser paraître leur insignifiance. Ces filles sont fréquemment de futures névrosées.

Il en est de même dans le cas d'un garçon unique au milieu d'un certain nombre de filles. Il est juste que le contraste semble, là encore, plus grand. Le garçon jouit le plus souvent de privilèges spéciaux. En conséquence les filles se liguent contre leur frère unique. De tels garçons souffrent souvent comme s'ils étaient la victime d'une vaste conspiration.

Chacun des mots qu'il prononce est souligné par ses sœurs, on ne le prend jamais au sérieux, ses bons côtés sont contestés, ses défauts sont amplifiés. D'où il résulte que le garçon perd souvent la maîtrise de soi et la confiance en soi ; en général, il ne fait que peu de progrès dans la vie. Alors les gens parlent de son indolence et de sa paresse. Cela n'est cependant qu'une manifestation superficielle qui, avec ses conséquences, se fonde sur une anomalie pathologique du tempérament, sur la peur de faire face à la vie. Nous devons nous rappeler que nous avons affaire à des gens qui, soit ont cessé de croire en eux-mêmes, soit sont enclins à douter d'eux-mêmes. De tels garçons auront pour habitude de reculer devant l'action, ils auront peur de faire rire d'eux-mêmes quand pareille crainte n'est nullement justifiée. Bientôt ils cesseront tout travail effectif, ne se soucieront que de tuer le temps, et perdront tout courage. Des difficultés du même ordre se rencontrent souvent quand un frère est élevé à côté d'une sœur cadette.

Le médecin doit se préoccuper d'un autre point, celui de l'explication des problèmes sexuels aux enfants. Une seule solution s'appliquant à tous les cas ne peut être cependant donnée en raison des différences qui existent, dans les diverses écoles, entre les individus et l'entourage dans lequel les enfants grandissent. On doit cependant ne pas perdre de vue qu'il est injuste que les enfants soient tenus plus longtemps qu'il ne le faut dans l'ignorance du rôle de leur sexe, injustice dont les enfants souffrent souvent. Pour étrange que cela soit, pareille situation n'arrive que trop fréquemment. Il n'est pas rare que des malades me disent que même à l'âge de dix ans ils n'étaient pas tout à fait certains du sexe auquel ils appartenaient. Leur développement tout entier donne l'impression qu'ils ne sont pas nés au même titre que les autres, soit garçons soit filles et qu'ils ne se développeront pas comme eux ; ce qui procure à ces enfants un sentiment terrible d'incertitude que l'on remarque dans toutes leurs actions.

Il en est de même pour les filles. Certaines atteignent l'âge de huit, neuf, dix, douze et même quatorze ans en restant tout à fait incertaines de leur sexe et imaginent toujours que, d'une manière ou d'une autre, elles peuvent encore se transformer en hommes. Ce fait est également confirmé par certaines descriptions de la littérature consacrée à ce sujet.

Dans tous ces cas l'évolution normale est contrariée. Les années d'enfance se passent dans des efforts destinés à suppléer artificiellement leur rôle sexuel ; les filles consacrent ce temps à se développer selon une allure masculine et à éviter de prendre toute décision qui pourrait aboutir à un échec. Une incertitude d'un caractère fondamental apparaît clairement ou se déduit des actions prétentieuses et outrancières auxquelles elles s'adonnent. Les filles adoptent une attitude masculine et se forcent, de préférence, à un comporte-

ment qui leur semble, ainsi qu'à tout leur entourage, être caractéristique des garçons. Elles s'adonnent de préférence à des jeux brutaux, non pas simplement de la façon sauvage mais inoffensive que nous tolérons volontiers chez les enfants, mais d'une manière exagérée, comme si elles agissaient sous quelque contrainte. Elles agissent ainsi avec tant de persévérance que cela prend rapidement, même pour leurs parents, l'allure d'un caractère pathologique. Les garçons aussi ont l'air d'être possédés par une sorte de frénésie sauvage, mais assagis par les obstacles qu'ils rencontrent, ils renoncent bientôt et développent une attitude hésitante ou tournent leur attention vers les filles. L'érotisme qui s'éveille prend alors dans les deux sexes des traits pervers et contre nature, parallèlement à leur attitude générale.

Envisageons à présent certaines manifestations considérées communément comme des actes de défiance. Beaucoup de signes que l'on impute à la défiance sont considérés par le médecin comme révélateurs d'une maladie. Doivent être rangées dans cette catégorie les formes fréquemment observées de refus de la nourriture et même les cas de rébellion liés à la défécation et à la miction. Tous les symptômes pathologiques que, sous des aspects plus accentués, nous avons trouvés dans l'énurésie ou dans une sorte de constipation inexplicable ou rebelle, se fondent fréquemment sur une défiance profondément enracinée chez les enfants. Ils ont en effet l'habitude d'utiliser toutes les occasions pour échapper à la contrainte à laquelle ils sont soumis, parce que la force leur apparaît, sous quelque forme que ce soit, comme un empiétement sur leur personnalité et une humiliation. Ils tirent un sentiment de satisfaction de leur refus de s'adapter sans opposition aux pressions de leur entourage, comme si ce refus était une marque de leur importance. Nous voyons dans cette attitude un signe de révolte.

Il est facile de le vérifier, car nous trouverons toujours d'autres signes de défiance comme les inoffensives, mais mauvaises habitudes de gratter son nez, de baver ou de ronger ses ongles. Les mauvaises habitudes indiquent clairement un développement dans la direction opposée à celle recommandée par la communauté. Il ne manque jamais quelque personne jouant le rôle d'adversaire. Le symptôme lui-même est lié presque toujours à un fonctionnement défectueux.

Il est au plus haut point intéressant de remonter toute la chaîne des diverses transformations concernant le choix d'une profession par l'enfant. C'est le cas par exemple d'une petite fille passant successivement du rôle de princesse à celui de danseuse, puis à celui d'institutrice, pour finalement, avec quelque peu de résignation, aboutir à celui de ménagère.

Dans le cas des enfants assez âgés, nous remarquons fréquemment que le choix d'une profession est dicté par le désir de faire le contraire de ce qui est suggéré par le père. Cette opposition ne se manifeste certes pas ouvertement. Mais la raison subit la contrainte du but recherché. Les avantages d'une profession seront mis spécialement en valeur et les désavantages d'une autre soulignés d'une manière prononcée. Dans cette voie il est possible d'argumenter à la fois pour et contre chaque position. On doit également tenir compte de cette attitude.

Sous un autre angle encore, le médecin est mis à contribution : tant dans l'orientation professionnelle que dans le maintien du choix actuel d'une profession, Il doit d'abord être guidé par la connaissance qu'il a des aptitudes physiques de la personne et cependant ne pas perdre de vue que le facteur psychique est aussi important et peut, dans certains cas, l'être davantage.

C'est évidemment une besogne très désagréable que de poursuivre chaque individu défaillant ou affligé d'une maladie nerveuse ou d'une psychose, dans le but d'améliorer son état ou de le guérir.

Cela constituerait une immense dépense d'énergie et il serait temps que nous tournions notre attention avec plus de précision vers la prophylaxie. Il y a déjà un grand nombre de points d'assurés. Nous nous sommes par exemple constamment efforcés de travailler dans le but d'éduquer les parents et les médecins. Il est cependant nécessaire que de meilleurs résultats soient obtenus en raison de l'accroissement considérable de phénomènes névrotiques et psychotiques, liés en particulier à la démoralisation. La première chose à faire serait peut-être de répandre les idées issues de la connaissance de l'homme et les idées pédagogiques inspirées de la psychologie individuelle comparée, d'appliquer ces idées suivant les aptitudes de chacun, afin que nous puissions utiliser leur efficacité de toutes les manières possibles. Les anomalies psychiques du comportement qui semblent au premier abord n'être que de mauvaises habitudes, conduisent ensuite aux diverses formes de névrose et au crime.

Le facteur le plus efficace pour cette action éducative nous semble être l'école. Dans les consultations et centres de renseignement que nous avons ouverts avec nos collaborateurs, médecins et instituteurs, chaque enfant caractériel trouvera des personnes capables de lui faire comprendre ses erreurs. Par la collaboration entre médecin, instituteur, parents et enfant il sera toujours possible de trouver la bonne voie thérapeutique pour amplifier la faculté de coopération du caractériel.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXVIII

Psychologie individuelle comparée et prostitution

I - Prémices et position de l'observateur.

[Retour à la table des matières](#)

Dans la vie aussi bien que dans la science, nous nous rendons compte, continuellement, que la discussion portant sur les questions les plus élémentaires, comme les plus importantes, se révèle souvent futile. Cela parce que la sélection et la mise en ordre des arguments utilisés pour ou contre une position, se fondent sur un point de vue partial et souvent non vérifié. C'est alors moins la perspicacité de l'adversaire que l'orientation différente de son intérêt qui le détermine à formuler des critiques ou à les démolir, à présenter des faits et des statistiques, à juger ou à avancer de nouveaux points de vue. Ce qui importe est moins l'objectivité que nous nous attribuons ou que nous voudrions avoir, que l'accentuation consciente et critique du point de vue personnel et l'évaluation de chaque groupe d'arguments en faveur ou à l'encontre d'une hypothèse, dans leur relation avec cette perspective personnelle. Cet effort et cette évaluation nous confèrent la qualification scientifique pour examiner et discuter un problème, tout en nous donnant la possibilité d'un

développement systématique de nos propres prémices. En négligeant ce point de vue, tout l'esprit de la recherche tourne en rond et l'on s'imagine pouvoir avec certitude arriver à cette conclusion qui, au point de départ, n'était que simple présupposition. On a suffisamment et fréquemment cité l'usage des statistiques, pour montrer à quel point toutes sortes de subterfuges sont tendancieusement utilisés de cette manière. Cela est bien souvent vrai pour certaines écoles psychologiques, peu attentives dans le choix de leurs méthodes d'investigation.

Afin de délimiter clairement notre champ d'investigation, je veux poser la définition suivante : j'entends par prostitués, des individus, en général appartenant au sexe féminin, qui s'adonnent aux rapports sexuels dans un but lucratif. Considérée au point de vue des relations interhumaines, la prostitution est une occupation basée sur la convention suivante : au lieu de mettre l'accent sur les responsabilités, à la fois multiples et fondamentales, impliquées dans la pratique des rapports sexuels, elle considère ces rapports, selon le modèle des relations commerciales, comme une monnaie d'échange.

De là découle, par un nouveau raisonnement, que la société a, au moins encore pour quelque temps, astreint les rapports entre les sexes à certaines formes définies, et les a associés à certaines responsabilités. Ces responsabilités ont été mises à l'épreuve et doivent être regardées comme nécessaires et indispensables à la survie de la société. La solidité du mariage et la conquête dans la vie amoureuse semblent en être les aspects durables.

Si nous démontrons clairement la contrainte, librement acceptée, à la faveur de la camaraderie, de l'établissement d'une famille et de l'exigence d'un respect mutuel, il nous sera facile de comprendre que toutes les conditions accompagnant les modalités des rapports sexuels, doivent être considérées comme des exigences, par elles-mêmes évidentes, d'une société qui s'efforce de sauvegarder son existence par de telles précautions.

Ces considérations se trouvent être dans une harmonie parfaite avec les analyses historiques, juridiques et sociologiques concernant ce thème. De plus c'est la seule attitude qui nous permette de comprendre l'aspect éthique impliqué dans la question de la prostitution. Vieille question restée jusqu'à présent sans solution : pourquoi une société qui tolère et facilite ce phénomène social qu'est la prostitution, la taxe constamment d'infamie et même la réprime. Dans notre perspective nous mettons l'accent sur le fait que la société a fait de la prostitution à laquelle s'adonnent de nombreux sujets une sorte d'exutoire, une issue et un moyen d'échapper aux difficultés. De nombreuses sociétés se sentent cependant astreintes à accepter cette solution, tout en la condamnant moralement, étant donné leur but différemment orienté.

II - Le public et la prostitution.

[Retour à la table des matières](#)

Selon un compromis qui correspond à notre structure sociale (dans le pire sens du terme, car deux tendances symétriquement opposées de la société, condamnation et encouragement, donnent à la prostitution à la fois sa forme et son contour), nous nous apercevons que la psychologie de la prostitution publique se présente comme un phénomène de masse pour beaucoup de gens : la psychologie de la prostitution serait, ainsi, un phénomène particulier et l'attitude des individus à l'égard du problème dépendrait essentiellement de la position qu'ils adoptent à l'égard d'un problème préliminaire qui est le suivant : dans quelle mesure de tels individus acceptent ou refusent certains effets inhérents à notre société. La position qu'un homme adopte à l'égard de la prostitution nous fournira une meilleure notion de son attitude envers les exigences de la société, nous procurera une information plus précise sur le degré de son adaptation sociale, que celles qu'il pourrait, en général, nous fournir lui-même par ses dires. Par exemple, le bourgeois, bien nourri et content de soi, considérera le mariage légitime, tempéré par la prostitution, comme une présupposition « évidente » de sa conception du monde.

Celui qui soutient un point de vue conservateur et s'applique à défendre le rôle de la famille et, particulièrement, celui qui a pour objectif d'accroître et de fortifier la population, apercevra, en bonne logique, surtout les désavantages de la prostitution. Là, par contre, où se manifeste la tendance à désunir les liens familiaux, la prostitution sera jugée, quant à sa nature et à son importance, avec plus de sympathie et elle recevra même un certain appui.

Si ces différents types d'individus sont assez difficiles à déterminer et à classer, leur connexion sociale nous échappe d'autant plus facilement que leur attitude à l'égard de ces problèmes sociaux n'est pas expressément extériorisée. En fait, dans toutes ces recherches nous sommes contraints de déterminer la position adoptée envers la communauté par de tels sujets en ne tenant absolument pas compte des appréciations personnelles qu'ils peuvent formuler. Cette nécessité s'impose encore plus dans l'étude de leur attitude envers le sexe opposé, car leur point de vue sur le problème de la prostitution en dépend directement.

Notre examen des prémices erronées de tous les auteurs ayant étudié la prostitution a, en gros, distingué trois groupes de préjugés, préjugés qui, dans les conséquences de leur prise de position, ont conduit à des attitudes sans valeur, stériles ou même nuisibles.

Le premier groupe concerne, en général, tous les auteurs, observateurs et profanes qui, ayant une attitude hostile envers le monde, et misanthropes, ont cessé de se soucier réellement d'un progrès culturel. En raison de leur

conception de la vie, qu'ils n'ont jamais comprise mais qui s'exprime dans leur attitude affective, ils ne voient dans la prostitution qu'une preuve, parmi d'autres, du caractère corrompu de la vie. Ils mettront surtout l'accent sur ce que l'on a appelé « un mal nécessaire », sur les aspects sinistres de la question. Ils insisteront sur les faiblesses invétérées de la nature humaine et ils proclameront, dans un esprit d'hostilité, l'inutilité des efforts humains. Quelquefois la stérilité de cette conception superstitieuse fait place à une condamnation violente qui se dissimule sous l'apparence d'une critique, éthique, morale ou religieuse. Mais si nous nous rappelons ce que nous avons avancé plus haut, à savoir que la position que l'on prend à l'égard de la prostitution dépend de la solution que l'on donne à la question préalable, celle de notre attitude à l'égard de la société, nous découvrirons que toutes les prises de positions exprimées ne sont que des instruments au service de préjugés antérieurs et que toute l'action moralisatrice dans le monde n'a pas été capable de supprimer la prostitution. Même l'action coercitive n'a pas été capable de le faire. Nous comprendrons la raison de l'inutilité de toutes les tendances réformatrices à partir du moment où nous nous rendons compte que la société humaine a justement besoin de cette forme de prostitution, qu'elle la crée en elle-même, que certains éléments la facilitent et que d'autres y font obstacle ou s'y opposent. Les mesures légales prises à son égard jusqu'à présent et le jugement moral de la société, correspondent remarquablement à cette position de compromis.

Quelle que soit l'objectivité avec laquelle nous considérons la nature de la prostitution, nous nous apercevons toujours qu'elle ne peut tirer son origine que d'un état social où les hommes admettent que la femme soit considérée comme un moyen de leur jouissance sexuelle, simple objet de plaisir et propriété de l'homme. En d'autres termes, la prostitution est seulement possible dans une civilisation dont le but est, en gros, la satisfaction des besoins de l'homme. En conséquence il est tout à fait compréhensible que les féministes et les suffragettes considèrent la prostitution comme une indignité pour la femme et luttent contre elle.

Ce point de vue, envers lequel nous adoptons une attitude sympathisante, est tributaire d'une présupposition inconsciente, dont nous avons parlé plus haut : l'intention de détruire par une action révolutionnaire l'ordre social existant avec ses privilèges masculins.

En raison de la liaison indissoluble des deux problèmes, prostitution et maladies vénériennes, nous devons nous attendre à ce que ceux qui s'intéressent à l'hygiène publique dans les classes inférieures, dans la nation, soient des adversaires déterminés de la prostitution. De tels efforts sont remarqués en particulier chez de petites nations menacées, car elles déploient une énergie frénétique à accroître leur population ; cet accroissement étant considéré comme une garantie de leur survie. Si dans un tel groupe nous examinons le rapport entre les individus et les circonstances données, nous décèlerons là également, bien qu'à un degré moindre, les indices indéniables d'un effort dirigé vers une transformation radicale de la vie sociale.

Si l'on recherche la couche sociale qui déclare s'accommoder tout à fait de la prostitution, nous la trouverons bien entendu là où l'on tient l'état présent de la civilisation comme satisfaisant et inamovible. Il s'agit de l'ensemble étendu

et compact de cette couche sociale que l'on a appelé, d'une manière plutôt romantique, les Philistins. Depuis qu'ils forment la plus grande partie des habitants des villes et des campagnes leur point de vue devient celui des autorités et des corps gouvernementaux, lesquels, en conséquence, considèrent la prostitution comme si elle était une institution immuable, ne livrant bataille aux maladies vénériennes qu'avec tiédeur. À ce groupe appartiennent aussi un grand nombre de médecins et de pères de famille qui, dans l'espoir d'éviter à leurs enfants des émotions trop intenses, et inspirés par une sorte de conception sexuelle fétichiste, selon laquelle il est nécessaire à la jeunesse de s'adonner régulièrement à des rapports sexuels, incitent leurs enfants à rendre visite aux prostituées.

Mais ces défenseurs de la prostitution montrent en même temps le mépris dans lequel ils la tiennent. Ils vont jusqu'à pré-tendre que le traitement inhumain de la personne de la prostituée favorise les rapports sexuels. Ils reflètent ainsi fidèlement la psychologie d'une civilisation, incapable de renoncer à cette forme dégradante de la prostitution, en tant que complément de son système : freiner la propagation de l'espèce.

Il existe toujours, néanmoins, une foule de gens dont l'hypocrisie exige la prostitution. Nous pouvons négliger ces médecins et ces parents, qui croient pouvoir épargner à leurs enfants de grands conflits, en leur faisant suivre la ligne de moindre résistance.

Leurs tentatives nous paraissent aussi stériles que celles d'adolescents à peine sortis de l'enfance, s'efforçant de prouver sans peine les privilèges d'une virilité bouillante en fréquentant les prostituées.

Mais dans leur structure psychique se manifestent déjà les facteurs, que nous retrouvons dans trois groupes d'êtres humains dont les rapports avec la prostitution sont si intimes, que nous n'arriverons à comprendre son aspect psychologique que si nous avons saisi le style de vie de ces sujets.

III - Les groupes impliqués dans la prostitution.

[Retour à la table des matières](#)

Les trois catégories d'individus dont nous voulons maintenant parler sont les suivantes :

1. *Ceux qui ont besoin de prostituées.* À ce groupe appartient cette fraction si importante de la population, d'un type nerveux défini, que j'ai décrit en

détail dans mon ouvrage *Le Tempérament nerveux*¹ et aussi dans une « Étude sur l'homosexualité »². En voici une description schématique :

Le comportement apparent de ces individus -est fréquemment dissemblable. On trouve parmi eux des individus sujets à des accès de colère et portés à une convoitise tyrannique du pouvoir. Ce sont des sujets qui, à un certain degré, se sont préservés contre une intégration sociale grâce à leur grande impatience et leur hypersensibilité.

Ils se caractérisent aussi par une remarquable prudence, choisissent en général des professions sûres et l'on note chez eux une méfiance sans limites et une incapacité de devenir de véritables amis. Il faut également signaler leur ambition et envie morbides. Quelquefois ils se sentent poussés à accepter des charges publiques ; ils remplissent en général leur tâche en ayant recours à la ruse, à l'intrigue et à une politique de prestige. Il leur arrive, comme par erreur, de fonder une famille. En général ils traitent leur femme et leurs enfants avec la sévérité la plus inconsidérée. Ils leur cherchent dispute continuellement, sont toujours insatisfaits et retournent finalement à la prostituée.

Il arrive d'autre part qu'ils traitent leurs femmes comme des prostituées. Ils évitent toutes les difficultés ou les tournent par la ruse. Ils évitent toute relation avec autrui, relation qu'ils considèrent comme une soumission. Des tendances polygames prédominent. Leur seul but dans la vie semble être d'accumuler les triomphes faciles et de se conformer à un certain nombre de principes qui ont toujours pour fin de donner tort aux autres. Ils ne cessent de se plaindre et de porter des jugements sur les autres et leur type se rapproche de celui que nous avons décrit en premier, dont le rejet de la société et de la prostitution est toutefois plus ferme. Leur mépris s'étend à toutes les femmes, qu'ils considèrent comme un type inférieur d'être humain. Comme pour les anti-féministes stricts, la femme devient pour eux un moyen en vue d'une fin, moyen dont il se servent là où en raison de son incapacité à résister, la femme semble confirmer la croyance superstitieuse d'une supériorité masculine. C'est ce type d'homme qui a besoin de la prostituée et qui veut son maintien. Nous trouvons parmi de tels sujets la conviction très forte de la suprématie de l'instinct sexuel dans la vie psychique de l'homme, bien que cette conviction se déguise souvent sous un masque d'apparence scientifique ou fantaisiste. En réalité, le vrai motif, toutefois incompris, de cette conception de la vie, le postulat sous-jacent aux pensées et aux actions de ce type de sujet, de ses accès de virilité, est tout simplement le besoin d'éviter les grandes difficultés de la vie, afin d'obtenir des triomphes faciles sur des personnes sans défense ou que l'on a rendues telles. Très proches de ce type, on trouve certains fanatiques de l'abstinence, qui, par peur des femmes, exigent des conditions irréalisables dans la réalité pour les rapports sexuels, évitant de ce fait toutes les difficultés concrètes. On doit encore placer dans le groupe des défenseurs indiscutables de la prostitution les fils de bonne famille que l'on dépeint, assez superficiellement, comme des « débiles moraux » et des incurables, mais qui, l'expérience nous l'a appris, font partie du groupe mentionné plus haut, sujets

¹ Payot, Paris.

² Publiée ultérieurement dans un volume et édité en France dans l'ouvrage: *La compensation psychique de l'état d'infériorité des organes*, suivi de *Problème de l'homosexualité*, Payot, Paris, 1956.

qui, en raison d'une ambition susceptible et cachée, esquivent les nécessités de la vie en raison de leur manque d'assurance et préfèrent accepter une condamnation morale plutôt que de courir le risque d'une possible défaite dans la poursuite de tâches honnêtes. On verra mieux par la suite à quel point de tels sujets présentent des ressemblances psychiques avec les prostituées, vers lesquelles ils se sentent comme poussés. La même attirance vers la prostituée se remarque chez des sujets qui succombent facilement à la tentation de l'alcool. Semblables à tous ceux dit groupe que nous sommes en train d'examiner, ils recherchent des compromis aisés avec la vie et découvrent avec joie des excuses pour ne pas satisfaire à leurs obligations ; ils deviennent experts dans l'art d'éviter toutes les responsabilités sérieuses. Les criminels font preuve, souvent, de la même inclination envers la prostitution. Leurs tendances criminelles proviennent de leur préférence d'éviter les efforts les plus durs que réclame une solution des problèmes importants de la vie, et de résoudre ces problèmes à leur manière, c'est-à-dire en transgressant les lois de la société.

Il y a un lien particulièrement intime entre certaines formes de névrose, de psychose et la prostitution. Ajoutons que ces malades - et cela peut se constater à travers leurs troubles - souffrent d'un sentiment d'infériorité, d'un manque de confiance en eux-mêmes, d'un désir pathologique de succès, d'une tendance à l'irresponsabilité, et d'une prédilection pour des artifices psychologiques et des pratiques qui flattent leur amour-propre, comme par exemple la conquête d'une femme que cependant ils payent. S'apparentent psychologiquement à eux les hommes qui épousent des femmes de culture inférieure, ou même des prostituées, pour tranquilliser ainsi leur peur des femmes et satisfaire de façon permanente leur timide soif de domination.

On trouve, en plus de ces types nettement définis, d'autres, qui appartiennent aussi, incontestablement, au flot des habitués des maisons de tolérance. Nous devons nous rappeler que des situations occasionnelles et passagères peuvent amener des sujets d'un autre type à des relations où un profond sentiment d'infériorité recherche une satisfaction rapide et facile. De même une jeune fille qui n'est pas réellement adaptée à son rôle, peut trouver sa voie dans les rangs des prostituées. Dans de tels cas on constatera un visible effort pour établir d'autres relations sociales. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas ceux-là, mais le très grand nombre d'individus ayant « besoin des prostituées », qui constitue les piliers de la prostitution, envisagée sous l'angle d'une institution.

2. *Le souteneur.* Tout le monde sera probablement d'accord avec nous si nous admettons que le trait psychique fondamental des souteneurs, leur insuffisant sentiment social, réalise le lien de ce phénomène collectif avec la prostitution. Ces sujets font preuve, en effet, d'un sens social déficient, d'une tendance à obtenir des succès faciles, de l'idée de se servir de la femme comme un moyen en vue d'un but, et enfin d'un penchant à satisfaire sans effort leur volonté de puissance.

L'aide considérable que la prostitution reçoit de tels individus ne saurait être assez mise en valeur.

Le souteneur a la fonction d'un pacificateur et c'est lui, ou l'entremetteur, qui entraîne la future prostituée sur la voie de la prostitution publique, déve-

loppe ses secrètes inclinations et tue ce qui peut subsister du sentiment de responsabilité chez une fille qui, sans cette néfaste influence, pourrait encore hésiter et reculer.

La parenté psychique avec le type d'homme qui réclame la prostituée est tout à fait claire. Les efforts personnels sont tous dirigés vers les occupations qui ne réclament aucun travail et la distance qui les sépare d'un type criminel est généralement très réduite. Le penchant à l'alcoolisme et à la brutalité sont des excès auxquels on doit s'attendre de la part d'individus susceptibles, étant donné le sentiment qu'ils ont de leur faiblesse. Ces excès doivent être en conséquence considérés comme des actes compensateurs d'un désir de prestige insatisfait. L'attitude du souteneur à l'égard de la société présente une note critique, agressive et révoltée et l'accent qu'il met sur l'importance de son rôle de sauveur et de protecteur de la prostituée est un témoignage éloquent de son désir de fanfaronner. Il endure les peines que lui inflige la justice comme un duelliste endure ses blessures, et il se sent dédommagé et consolé par le respect accru et l'admiration qu'il reçoit de la part de son propre entourage. Il s'est ainsi forgé à son usage un monde fictif, subjectif, très éloigné de la dure réalité, un monde qui rendra justice à son besoin de valorisation pathologique. Je pense que l'on nous comprendra si nous insistons sur sa parenté avec « le tempérament nerveux ».

En conclusion, une telle investigation projette une vive lumière sur la constitution psychique de ceux qui, placés devant les difficultés de la vie, cherchent une issue dans la prostitution de leur femme, qui est le prix de leur propre promotion.

3. *Les prostituées.* Les thèses courantes sur les motifs qui conduisent à la prostitution contiennent peu de faits psychologiques utiles. L'opinion selon laquelle le dénuement, la misère, sont les facteurs décisifs est insoutenable. Car, une telle supposition ne nous apprend rien sur la manière dont s'opère la sélection parmi les filles pauvres, susceptibles de s'adonner à la prostitution. Voudrait-on soutenir que ce choix dépend simplement du degré plus ou moins grand de privation ? S'il en était ainsi, nous sous-estimerions - sans parler des mœurs ou du caractère - l'aversion ressentie par l'humiliation sociale liée à l'idée de prostitution. A l'origine de pareils jugements erronés se trouvent les tristes exemples, assez fréquents, où une fille, sous la pression des soucis et de la pauvreté, vend le « bien » de sa féminité de façon temporaire ou permanente au premier venu, soit en ne tenant nullement compte de ses inclinations, soit même en complète opposition avec elles. La différence entre de telles filles et les prostituées authentiques réside en ce que ces dernières ont une préoccupation constante et active de leur profession, préoccupation qui va si loin que des prostituées devenues riches, continuent à pratiquer leur métier avec l'assiduité de n'importe quel commerçant. Quels sont les liens qui les attachent si étroitement à leur profession ? N'est-ce pas la même satisfaction que retire un homme d'affaires de l'accomplissement de son travail ? N'est-ce pas le même besoin de prestige, la même « tendance à l'expansion » que l'on rencontre chez tout le monde, mais qui se trouve particulièrement marqué chez tous ceux que nous avons coutume d'appeler les sujets à « tempérament nerveux ». Dans le chapitre précédent nous avons décrit les efforts obstinés de certains sujets, soit pour rendre visite aux prostituées, soit pour devenir des souteneurs, et nous étions à même de démontrer que ces emportements

décevants avaient la valeur d'évasions et cultivaient les illusions de puissance. Ces manifestations anti-sociales reflètent la peur des exigences normales de la société, qui sont constamment rejetées, et représentent finalement un artifice pour obtenir à peu de frais le sentiment d'une supériorité grâce au moyen des relations sexuelles. Nous avons déjà dit que ce rehaussement de sa propre valeur est basé sur l'illusion de posséder une virilité parfaite. N'est-il pas possible de trouver les mêmes motifs psychiques dans la définition de la prostituée, motifs qui incitent une fille à s'adonner à la prostitution, en la dirigeant vers cette voie ?

Avant d'entrer dans la discussion des arguments qui ont été avancés, je voudrais faire mention d'une autre hypothèse, largement répandue, qui est fondée sur la constitution psychique de la prostituée, et d'ailleurs en démontrer le caractère inacceptable.

Il est, naturellement, pardonnable à un profane ignorant, qui veut rester fidèle à ses obligations sociales, de représenter la prostituée, dont il condamne le trafic, comme étant un abîme de sensualité, créature perpétuellement enflammée de désir.

Quant aux savants qui aboutissent à une telle conclusion, ils ne peuvent le faire que par négligence ou aveuglement. Mais puisque l'on trouve fréquemment cette conception dans des monographies scientifiques, mêlée aux définitions condamnables de Lombroso sur le caractère héréditaire de la prostitution, nous devons faire remarquer que la prostituée est complètement dénuée de passion quand elle s'adonne à son commerce. Il n'en est pas de même, bien entendu, lorsqu'elle est engagée dans une véritable affaire d'amour, dans ses rapports avec le souteneur, ou dans quelque liaison homosexuelle, comme cela arrive souvent. On peut dire que c'est seulement dans ce dernier type de relation que sa sexualité s'exprime vraiment, assez souvent sous l'aspect d'une perversion, aspect qui indique suffisamment son peu d'attachement à son rôle féminin. Dans sa profession elle ne joue le rôle de femme que pour un partenaire qu'elle abuse aisément, car elle-même est fort éloignée de l'acte, ne fait que vendre son corps et demeure frigide. Ainsi, tandis que le mâle, qui a besoin de la prostituée, croit avoir démontré sa supériorité sur la femme, elle-même n'est attentive qu'au pouvoir d'attraction qu'elle exerce en rapport avec son gain, à sa propre valeur monétaire, dégradant ainsi l'homme : il n'est plus que le moyen de sa propre subsistance. Par conséquent tous les deux parviennent au moyen d'une fiction au sentiment illusoire d'une supériorité personnelle.

En prenant conscience de cette situation psychologique nous nous rapprochons du point focal des questions soulevées. Le projet téméraire de ramener les relations sexuelles à un équivalent d'ordre monétaire est aussi caractéristique de la prostitution que des deux autres groupes, décrits plus haut. Comme dans le cas d'hommes, engagés dans la prostitution, cette fiction d'un triomphe satisfait, d'une importance toujours confirmée, constitue la raison du caractère permanent, inaltérable de cette institution, de même qu'elle en constitue le principal stimulant pour tous ceux qui y sont impliqués.

Quoi qu'il en soit, seul un individu profondément convaincu de l'infériorité de la femme est capable de transformer le corps d'une femme, son âme, et l'une de ses fonctions inaliénables, en valeur marchande.

C'est ce qui ressort des formes de rapports sociaux entretenus par chaque prostituée, et de son évolution. Corrompues le plus souvent de bonne heure, ces filles sentent qu'elles ont été victimes d'un homme supérieur ; il demeure l'agresseur que l'on respecte, elle est condamnée. On ne doit pas s'étonner alors que le fait d'attendre un homme soit considéré comme une faiblesse, l'homme étant l'ennemi, et cette attente, une déception inévitable. Il arrive alors que ces filles imitent l'homme, en ayant activement une profession, en faisant abandon de toute attitude féminine et de toute moralité. Plus cet appel se fera sentir sur un esprit naïf, plus il sera impossible, du fait de l'histoire antérieure de la fille, et du fait de son sentiment d'infériorité vis-à-vis de l'homme, d'accepter son rôle féminin, l'idée du mariage et de la maternité, ainsi que les exigences habituelles de la société.

C'est un trait persistant de la carrière de chaque prostituée que d'obtenir par la prostitution à la fois une issue pour elle-même et ce prestige qu'on lui dénie par ailleurs. Elle entame sa carrière après de vaines ou prétendues vaines tentatives pour travailler, pour être servante, gouvernante ou femme de charge. En tout cas le thème de ses rêves n'est pas celui de la femme passive, mais toujours celui de l'homme actif. Le poison universellement répandu d'une vision du monde hypermasculine, joue un rôle fondamental dans le processus de ce développement. Il pénètre la vie familiale de la future prostituée, accorde au père un pouvoir arbitraire et tyrannique et fait de l'épouse et de la mère le terrifiant exemple du rôle de la femme auquel elle doit s'attendre. Puis ce même point de vue élève les frères dans une position enviable et rabaisse la fille à considérer sa féminité comme une flétrissure, un objet de mépris. La foi en sa propre puissance décroît et le séducteur, souvent lui-même très jeune, se trouve en face d'un être faible, sans résistance, qui a grandi dans la peur de l'homme, ou dans la rage impuissante d'être condamné à son rôle de femme, rôle qui probablement pour les mêmes raisons - sa révolte contre les interdits que lui imposent ses parents - ne peut se développer selon une ligne normale, une voie d'évolution rendue encore plus difficile à la suite de sa séduction.

Les effets qui découlent de cette séduction sont dignes d'être mentionnés. Les conclusions qu'elle en tire ne sont pas faites dans le but de redresser la situation, mais seulement de fortifier le sentiment de son infériorité, son manque de confiance en ses capacités et son horreur du rôle féminin. Le chemin, large et facile, de la prostitution s'ouvre maintenant devant elle, quand, assoiffée d'activité, elle peut se révolter contre les exigences de la société, échapper aux buts difficiles à atteindre et se rapprocher de la force et de l'agitation de l'activité masculine. La prostitution est une route qui lui promet du prestige et qui l'empêche de se sentir dépourvue de toute valeur. Cette explication peut ne pas nous paraître correcte. Mais demandez l'avis des prostituées et des souteneurs.

IV - Prostitution et société.

[Retour à la table des matières](#)

Le cercle est à présent fermé. Aujourd'hui nous constatons que la société humaine est encore incapable de formuler ses exigences de manière plus stricte et de rendre possible leur respect. Il s'y ajoute d'une part la présence d'êtres qui reculent devant les difficultés de la vie et qui essaient de trouver des issues plus faciles, et d'autre part une civilisation qui met de plus en plus tous ses idéaux au service de son concept du marché et du commerce. Nous voyons les victimes de cette civilisation faire de nécessité vertu, comblant une brèche de notre vie sociale normale, pour finalement, tolérées et méprisées, périr et disparaître.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXIX

Enfants démoralisés

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les « bienfaits » que nous a légués la Guerre Mondiale, rien n'égale peut-être en importance l'accroissement prodigieux de la démoralisation de la jeunesse. Tous les auteurs ont pu le remarquer, et beaucoup en sont horrifiés. Les statistiques qui ont été publiées sont assez significatives, elles le sont d'autant plus quand on pense que seule une partie réduite des dommages causés vient à notre connaissance, et crue de nombreux autres cas sont destinés à suivre leur chemin, en silence, pendant des mois et des années, jusqu'à ce que nous nous trouvions en présence, non plus d'individus démoralisés, mais de criminels. Les nombres sont importants, mais le nombre qui ne figurera jamais dans les statistiques est encore plus important. Au premier stade, la plupart des cas de démoralisation se situent dans le cadre du cercle familial. On espère de jour en jour une amélioration et certaines mesures ont été prises. En effet la jeunesse démoralisée commet un certain nombre de délits qui ne sont pas directement punis par la loi, ou par les tribunaux d'enfants, et qui, bien qu'ils causent un grand dommage à la famille, sont ainsi cachés et n'apportent aucun changement dans la nature du coupable.

Il ne faut pas abandonner tout espoir, en ce qui concerne le redressement des fautes et des transgressions de la jeunesse, mais en tenant compte du prodigieux manque de connaissance et de compréhension dont on témoigne vis-à-vis de ces faits, tout optimisme exagéré serait injustifié. Il faut néanmoins noter, que le développement de l'être humain, particulièrement durant sa jeunesse, ne suit pas une ligne idéale ; souvent, des déviations se produisent. Si nous nous reportons à notre jeunesse et à nos compagnons de jeunesse nous pouvons nous rappeler un certain nombre de transgressions, commises même par des enfants qui, par la suite, sont devenus des personnes tout à fait capables, ou même des êtres supérieurs. Un résumé rapide montre la fréquence des transgressions dans la jeunesse. J'ai parfois essayé de faire des enquêtes discrètes dans les écoles, en ménageant bien entendu la susceptibilité des sujets. Sur une feuille de papier, sur laquelle aucun nom n'apparaît, il fallait répondre par écrit aux questions demandant si l'enfant n'a jamais menti ou volé ? En général, tous les enfants confessaient de petits vols. Un cas intéressant mérite d'être conté : une maîtresse, qui voulait également répondre au questionnaire, se rappelait avoir commis un vol dans son enfance. Mais je dois à présent attirer l'attention sur la nature complexe de pareilles questions et de l'interprétation de la réponse. Tel enfant peut avoir un père bon et intelligent qui sait le comprendre et, malgré de nombreux méfaits, ce père peut réussir dans son éducation. Tel autre enfant peut avoir commis le même méfait, mais peut-être d'une manière plus maladroite, plus évidente ou plus imprudente ; la discipline familiale s'abattra alors sur lui avec toute sa violence, et l'enfant sera persuadé qu'il est un criminel. Nous ne devons pas nous étonner, en conséquence, que la différence dans le jugement de l'acte, soit en relation avec les résultats éducatifs adoptés. Le plus mauvais des principes pédagogiques est de dire à un enfant qu'il ne réussira jamais à rien et qu'il a une nature mauvaise. Pareilles conceptions appartiennent au domaine de la superstition, bien que certains savants parlent d'hérédité criminelle. Nous avons ainsi atteint un point important : les systèmes pédagogiques habituels ne disposent pas de méthodes pour remédier au stade initial ou ultérieur de la démoralisation. Ceci ne doit pas nous surprendre, étant donné que nous nous trouvons devant les faits de la vie psychique de l'enfant, dont la compréhension se trouve limitée à un nombre extraordinairement réduit de personnes. Généralement, lorsque l'on parle de démoralisation, on pense aux années scolaires. L'observateur expérimenté cependant peut remarquer un certain nombre de cas où la démoralisation commence avant l'âge scolaire. Il n'est pas toujours possible de l'attribuer à la façon dont l'enfant a été élevé. Les parents doivent savoir que, aussi attentifs qu'ils soient, une part d'éducation, dont ils sont ignorants, et qui émane d'autres cercles, influence l'enfant plus que ne le fait leur propre éducation consciente.

Ces influences étrangères qui atteignent le petit enfant lui proviennent des événements et des conditions de vie de l'entourage. L'enfant est impressionné par les difficultés qui accablent son père, dans sa lutte pour la vie, et il réalise l'hostilité du monde, même s'il n'en parle pas. Il va se forger une conception avec les moyens inadéquats dont il dispose, avec ses interprétations et ses expériences enfantines. Cette vue du monde devient ensuite pour l'enfant une mesure de valeur ; il en fait la base de son jugement pour chaque situation dans laquelle il se trouve et en tire les conséquences qui en découlent.

Celles-ci sont en grande partie erronées, car nous avons affaire à un enfant inexpérimenté, dont les possibilités de raisonnement sont sous-développées, et qui, par conséquent est susceptible de faire de fausses déductions. Pensez simplement à la terrible, impression qu'éprouve un enfant, dont les parents habitent une pauvre demeure dans des conditions sociales déprimantes, et opposez-le à un autre enfant qui ne ressent pas l'hostilité de la vie d'une façon aussi précise. Ces deux types sont tellement distincts qu'il est aisé de découvrir, d'après les expressions et la façon de parler de chaque enfant, à quel groupe il appartient. L'attitude du dernier enfant envers la vie sera très différente, marquée par la confiance en soi et le courage, et son comportement entier en sera imprégné. Ce second type s'accommode aisément au monde car il ne connaît rien aux difficultés de la vie ou peut les surmonter plus facilement. J'ai demandé à des enfants de milieu prolétaire ce qu'ils craignaient le plus, et en fait presque tous m'ont répondu : « d'être frappés » ; autrement dit, d'événements se produisant dans leur famille. Ces enfants qui grandissent dans la crainte de la puissance paternelle, dans la peur du père nourricier ou de la mère, conservent ce sentiment jusqu'à l'âge adulte. Nous pouvons souvent constater que le prolétaire ne donne pas l'impression de cette bienveillance envers le monde, caractérisant le bourgeois qui fait d'ailleurs preuve de plus de courage social. Une grande part de ce comportement regrettable se ramène à sa peur de la vie et des punitions. La punition constitue le pire des poisons en matière d'éducation et permet le développement du pessimisme chez l'enfant. L'enfant conserve cette perspective pendant toute la vie, perd toute confiance en lui-même et devient indécis. Pour acquérir par la suite une attitude courageuse, l'entraînement pédagogique demande beaucoup de temps et d'efforts. En général les enfants de parents aisés répondent que ce qu'ils craignent le plus sont les devoirs. Ce qui prouve qu'ils ne craignent ni des personnes de leur entourage ni leur propre milieu, mais ils se sentent placés dans un inonde de devoirs et de travail qui les effraie circonstances qui nous permettent de tirer des conclusions quant à certains états scolaires déficients qui effraient les enfants au lieu de les éduquer dans le sens d'une vie courageuse et joyeuse.

Revenons à présent à la question de la démoralisation avant l'âge scolaire. Nous ne devons pas être surpris, en tenant compte des tensions provoquées chez les enfants par quelque relation gênante, - où ils considèrent leur semblable comme ennemi et où ils commencent à craindre la vie -, qu'ils s'efforcent de gagner du prestige par des tentatives permanentes pour ne pas être ces personnages insignifiants auxquels on tente souvent de les réduire. Un des principes les plus importants de tout système d'éducation est de prendre l'enfant au sérieux, de le considérer comme un égal, et surtout de ne pas l'humilier ou de ne pas se moquer de lui. L'enfant en effet, ressent, et il doit ressentir toutes ces attitudes de son entourage immédiat comme opprimantes. Une personne faible possède une sensibilité différente de celle qui se trouve placée dans des conditions certaines de supériorités mentale et physique. Nous ne pouvons pas évaluer exactement à quel point un enfant est affecté de voir ses parents et ses frères effectuer chaque jour ce que lui-même ne peut pas faire. On devrait se souvenir de ce fait. Toutes les personnes qui se sont penchées sur les âmes enfantines ont dû se rendre compte que tous les enfants ont un désir extraordinaire de pouvoir et de prestige, pour affirmer leur personnalité, ils désirent exercer une influence et paraître importants. Le jeune

héros en herbe ne représente qu'un cas spécial de ce pouvoir que tous désirent exercer.

Les différences entre les enfants peuvent s'expliquer aisément. D'une part l'enfant peut vivre en harmonie avec ses parents, d'autre part il peut adopter une attitude hostile et s'opposer aux demandes de la société pour échapper à l'impression qu'il n'est rien, ne joue aucun rôle et qu'il est presque méprisé. Si l'enfant atteint réellement ce dernier stade, et qu'il réalise sa condition insignifiante et sa perte de prestige, il réagit immédiatement de manière à se protéger - tous les enfants réagissent ainsi - et les signes de démoralisation peuvent apparaître très tôt. Il m'est arrivé de rencontrer un petit monstre de cinq ans qui avait tué trois enfants. Cette petite fille, légère retardée mentale, avait toujours recours à la méthode suivante pour ses « crimes ». Elle cherchait toujours des fillettes plus petites qu'elle, les emmenait jouer, puis les poussait dans la rivière, - elle vivait à la campagne -. Ce ne fut qu'au troisième crime que l'on découvrit l'auteur. Elle fut placée dans un asile d'aliénés. Elle ne réalisait absolument pas la dépravation de ses actes. Elle pleurait mais passait ensuite aisément à d'autres sujets, et ce n'est que très difficilement que l'on arriva à comprendre toute la situation et les motifs intimes de la fillette. Pendant quatre ans elle avait été la benjamine d'une série de garçons et avait été excessivement gâtée. Puis une petite sœur était venue au monde et les parents avaient consacré toute leur attention au nouveau-né, tandis qu'elle-même était reléguée au second plan. Elle ne pouvait supporter cette situation, mais la haine qu'elle portait à sa petite sœur ne pouvait se satisfaire, car cette dernière était soigneusement gardée. La fillette réalisait peut-être aussi, qu'elle serait facilement découverte. Elle généralisa donc sa haine et la reporta sur les fillettes plus jeunes qu'elle considéra toutes comme des ennemies en puissance. Elle vit en chacune d'elles sa petite sœur qui la privait des gâteries antérieures.

Elle arriva ainsi dans son état d'âme hostile et dépourvu d'un sentiment social suffisamment développé du fait de sa débilité, à les tuer. Les tentatives pour ramener de tels enfants à la normale en un temps restreint échouent ; ces enfants sont, plus souvent qu'on ne le pense, en état d'infériorité mentale. Il faut se préparer à un traitement de longue durée, et user d'infiniment de tact et d'un entraînement spécial, véritable dressage, pour amener l'enfant à reprendre contact avec la vie sociale. Mais ces cas, d'ailleurs fréquents, ne nous intéressent pas outre mesure ; ils sont la conséquence de déficiences cérébrales. Nous devons en quelque sorte accepter ces enfants comme le produit de fantaisies biologiques et il y a de fortes chances pour qu'ils ne s'adaptent jamais entièrement à la société. La grande masse de notre jeunesse démoralisée cependant n'est pas atteinte d'infériorité mentale. Tout au contraire, nous trouvons souvent des enfants exceptionnellement doués, qui pendant un certain temps progressent régulièrement et développent leurs possibilités jusqu'à un certain point, mais qui, une fois effondrés, sont absolument incapables de surmonter la crainte d'une catastrophe qui les menacerait dans leur développement ultérieur.

Dans chaque cas nous retrouvons régulièrement les mêmes faits : un développement très net de l'ambition bien que non exprimé au dehors, la peur d'être mis à l'écart ou ignoré, une lâcheté qui fait que l'enfant s'esquive surnoisement de la vie et de ses exigences. Au moyen de ces quelques

caractéristiques, nous pouvons esquisser une vue d'ensemble. Seul un enfant ambitieux est susceptible d'être effrayé par un devoir qui menace de dépasser ses possibilités, et de prendre un autre chemin pour cacher sa faiblesse. Tel est le schéma habituel des cas de démoralisation que nous trouvons dans les écoles. Cette démoralisation est liée à quelque échec qui s'est produit ou va se produire, et qui peut être détecté par le fait que l'enfant commence à s'absenter de l'école. Mais comme il faut, bien entendu, cacher sa paresse, il y a d'abord les faux mots d'excuse, puis les fausses signatures.

Que fera alors l'enfant de son temps libre ? Il faut trouver une occupation. En règle générale, tous les enfants qui ont suivi le même chemin, tous ceux qui sont soumis au même destin, s'unissent en groupes. Ces enfants sont en fait tous extrêmement ambitieux et désireux de jouer un rôle, mais ne croient pas que cela leur soit possible par les chemins habituels de l'effort humain. Ils recherchent en conséquence des activités qui leur donneront satisfaction. L'un d'entre eux se trouve toujours, de par sa nature, mieux adapté au rôle de chef, et toute compétition cesse. Chacun a une idée de ce qui doit être fait. En imitant les façons de leurs aînés, ils se constituent une éthique applicable au groupe d'enfants démoralisés. Ils essaient de toutes leurs forces et avec une grande ingéniosité d'imaginer des actions qui les feraient valoir aux yeux de leurs camarades. Ces actions sont toujours marquées du sceau de la ruse, car les enfants, du fait de leur lâcheté, n'osent pas agir ouvertement. Une fois engagés sur ce chemin il n'y a pas de retour possible. Parfois des garçons mentalement déficients se joignent au groupe. On se moque d'eux, on leur joue des tours et leur orgueil les pousse alors à des efforts et des actions exceptionnels. Ou bien, habitués à être traités chez eux d'une manière bien définie, dressés à obéir de façon aveugle, ces enfants sont spécialement entraînés à se soumettre et leur devoir devient alors de recevoir les ordres et de les exécuter. Il arrive souvent que l'un d'entre eux imagine un méfait caractérisé, et c'est le plus jeune, l'inexpérimenté, ou l'inférieur qui l'exécute.

Je passe sur d'autres tentations, bien que l'on doive mentionner par exemple les mauvais livres et le cinéma. Jusqu'à présent ces facteurs ne semblent toutefois pas d'importance primordiale. Le cinéma ne pourrait pas survivre si les sujets, criminels ou policiers, n'étaient pas choisis avec intelligence et habileté de manière à stimuler l'audience. Dans cette surévaluation de la ruse et du subterfuge se manifeste la lâcheté d'affronter la vie.

La formation de bandes est si courante que c'est la première notion qui nous vient à l'esprit lorsqu'on pense à la jeunesse démoralisée. Mais la forme de démoralisation d'un individu en dehors d'un groupe est tout à fait différente. La vie d'une telle personne est semblable à celle que nous venons de décrire, bien qu'en apparence les mobiles directeurs soient différents. N'oublions pas le fait que dans le cas de la démoralisation dans un groupe, décrite plus haut, le destin individuel se dessine dès qu'ils ont subi un échec ou sont dans l'attente d'un revers. Il en est de même pour l'individu isolé. Les plus simples, presque innocents, subissent cette loi de la même manière que les cas les plus complexes. C'est toujours quelque offense à leur amour-propre, la peur de se rendre ridicule, le sentiment d'un déclin de puissance ou de volonté de puissance qui deviennent le point de départ d'une déviation vers quelque ligne de développement anormal. Il semble que ces enfants recherchent un terrain d'action subsidiaire. Souvent la démoralisation se manifeste par une

forme spéciale de la paresse, que l'on ne doit pas considérer comme héréditaire ou comme conséquence d'une mauvaise habitude, mais comme un artifice de l'enfant lui permettant d'éviter tout examen et toute épreuve. Un enfant paresseux peut toujours invoquer sa paresse comme excuse. S'il échoue à un examen, c'est la faute de sa paresse, et un tel enfant préfère attribuer son échec à la paresse, plutôt qu'à son incapacité. Ainsi, semblable au criminel expérimenté, il sait trouver son alibi ; il doit dans chaque cas montrer que son échec est dû à la paresse. Il y réussit. Sa paresse couvre ses fautes, et sur un certain point, sa position psychique, en épargnant sa vanité, s'est améliorée.

Nous connaissons les défauts de nos écoles - les classes surpeuplées, l'entraînement insuffisant de beaucoup de maîtres, parfois leur manque d'intérêt car ils souffrent de conditions économiques gênantes. On peut difficilement attendre davantage de leur part. Le plus grand inconvénient de l'école est cependant l'ignorance dominante concernant le développement psychique de l'enfant. C'est pourquoi les relations entre maître et élève ont toujours été déprimantes, et cela d'une manière beaucoup plus aiguë que pour n'importe quelle autre relation interhumaine. Si l'élève commet une faute il est puni, ou bien il a une mauvaise note.

C'est comme si le docteur examinant une personne qui aurait une fracture disait : « Vous avez une fracture, Adieu ! » Tel n'est certainement pas le but de l'éducation ! Dans l'ensemble, heureusement, les enfants avancent par eux-mêmes dans ces conditions et progressent, mais que dire des lacunes de leur développement ? Les enfants avanceront jusqu'au moment où, leurs déficiences prenant une excessive ampleur, ils se verront obligés de s'arrêter. Il est triste de réaliser à quel point il est difficile, même pour l'enfant le plus doué, de progresser dans ces conditions et combien il est affligé sous le poids des difficultés accumulées. L'enfant a alors le sentiment d'être incapable de faire les devoirs que d'autres ont pu exécuter, constatation qui est motivée et qui blesse son amour-propre.

Un enseignement spécialisé n'arrivera pas rapidement à consolider des lacunes. Les premiers efforts, si sincères qu'ils soient, restent sans résultat et les fruits ne mûrissent que lentement. L'enfant, l'entourage, l'instituteur, perdent rapidement patience et l'élève abandonne son intérêt et son zèle.

Certains surmontent ce stade, d'autres préfèrent choisir un terrain d'action subsidiaire.

La démoralisation individuelle se développe ainsi de la même façon que la démoralisation de groupe. Le sentiment d'infériorité, d'inadaptation et d'humiliation dominant tout le psychisme. Je vais citer le cas d'un enfant, fils unique, dont l'éducation a demandé de grands sacrifices à ses parents.

À l'âge de cinq ans, il se considérait comme insulté lorsqu'en l'absence de ses parents les serrures se trouvaient fermées à clé, et il réussit à se procurer une fausse clé et à mettre à sac les tiroirs. Il fut poussé à agir de cette manière par son désir d'indépendance, sa volonté de puissance qui le mettaient en opposition vis-à-vis de ses parents et les lois de la société. Aujourd'hui encore à l'âge de 18 ans, il commet des vols dans la maison, à l'insu de ses parents, bien que ceux-ci croient être au courant de tout. Quand son père lui demande :

« A quoi te sert tout cela ? Quand tu commets un vol je le découvre. » Le garçon est très fier, sachant que son père n'en connaît pas un sur vingt, et il continue ses vols, étant convaincu de ce qu'il est simplement nécessaire d'être assez intelligent pour ne pas être découvert. Nous avons là un exemple des luttes fréquentes entre enfants et parents, conduisant les premiers à agir dans un sens opposé au code moral de la société. Adulte, ce jeune homme aura recours à ces subterfuges psychiques pour pouvoir commettre des méfaits, sans aucun remords. Son père est commerçant en gros, et bien que le fils n'ait pas la permission de visiter les bureaux paternels, il sait que la profession du père est celle d'un intermédiaire. Quand il parle avec d'autres personnes, il prétend que son père est injuste à son égard, étant donné qu'il fait exactement ce que lui-même fait, mais sur une plus vaste échelle.

Encore un exemple de cette influence éducative de l'entourage, dont les parents sont entièrement ignorants.

Un souvenir d'enfance de ce jeune homme montre sa vieille opposition secrète vis-à-vis du père. À l'occasion d'une promenade le père tenait dans sa main un cigare allumé, pendant qu'il bavardait avec un ami. Le garçon se sentant négligé, présenta sa main de façon à faire buter le cigare contre elle et à le faire tomber par terre.

Je vais à présent fournir un exemple tiré d'un milieu prolétaire. Un petit garçon, illégitime, âgé de six ans est élevé dans la maison de sa mère, qui est mariée. Son vrai père a disparu et son beau-père, vieillard capricieux, bien qu'il n'aime pas réellement les enfants, montre beaucoup d'affection à sa propre fille, la gâte, lui apporte des friandises, tandis que le petit garçon n'a pas le droit d'y goûter.

Un jour une jolie somme d'argent, appartenant à sa mère, disparaît. Par la suite, après que d'autres sommes aient disparu, la mère découvre le coupable, son propre fils. Il a dépensé l'argent à acheter des bonbons qu'il partageait avec des camarades dans le but de les « épater ». Nous avons ici un autre exemple du champ d'action secondaire construit dans le but, toujours le même, de triompher et de gagner du prestige, à tout prix. Ces vols se renouvelèrent souvent, on le fouetta, et son beau-père ne l'épargna pas. J'ai vu moi-même le garçon couvert de marques, le corps entier plein d'égratignures et de cicatrices. Cependant, en dépit des punitions, les vols, comme on doit s'y attendre, ne s'arrêtèrent pas. La mère, il est vrai, était plutôt maladroite, ayant facilité à l'enfant ces vols. Mais combien de mères montrent de l'intelligence dans pareils cas ? L'enquête montra que l'enfant avait été élevé par une vieille paysanne qui, lorsqu'elle visitait les villages voisins, emmenait l'enfant avec elle, et lui donnait de temps en temps des bonbons. Il fut ensuite placé dans un nouvel entourage, beaucoup moins avantageux pour lui. C'était sa petite sœur qui était gâtée et caressée et à qui on donnait des bonbons ; c'était elle qui attirait l'attention et qui fut complimentée. Il travaillait pourtant bien à l'école. Sa faute se situe exactement là où il a cru se trouver en face d'un ennemi, et cette faute était inévitable. Il en est de même dans beaucoup de cas. La démoralisation a l'effet d'un acte de vengeance et apporte à l'enfant un soulagement psychique.

Voici le cas d'une fillette, âgée de onze ans, enfant illégitime, abandonnée par ses parents et élevée par une grand'mère. La mère, juive, peu de temps après la naissance de l'enfant, s'était mariée et avait disparu. Le père interdisait à l'enfant, lors d'une visite, de l'appeler de ce nom. L'enfant grandit en tant que juive dans un entourage catholique, mais se trouva en violente opposition vis-à-vis de son professeur, chargé de son éducation religieuse juive, qui la fit redoubler sa première année d'études. Peu de temps après, l'enfant commet une série de vols qui lui permettent de faire des cadeaux à ses camarades, dans un but de corruption, et de vantardise. Sa vantardise, due à sa triste position à l'école, se manifesta également par sa prédilection à porter à ses doigts des bagues bon marché.

Je voudrais à nouveau attirer l'attention sur le fait que les délits des sujets démoralisés ne sont pas des actes courageux, sauf lorsqu'ils agissent en grand nombre, ce qui est encore un signe de lâcheté. Le délit le plus fréquent est le vol, qui est essentiellement le méfait du lâche. Mais la structure psychique d'autres méfaits est également à base de lâcheté.

Si nous voulons comprendre d'une façon claire l'ensemble des relations interhumaines et la position des enfants en face de la société nous devons nous souvenir de deux facteurs. D'abord que leur ambition et leur vanité sont les signes de leur désir de puissance et de supériorité, si bien qu'ils tentent de gagner du prestige par quelque sentier détourné, dès que la ligne principale de développement leur est fermée. En second lieu, leurs relations avec leurs camarades sont fragiles. Ce ne sont pas de bons compagnons, ils ne s'adaptent pas facilement à la société, ont quelque chose de rigide et gardent peu d'attaches avec le monde extérieur. Parfois, il ne reste de leur amour pour leur propre famille que l'apparence ou une simple habitude, souvent même pas cela et ils vont alors jusqu'à attaquer leur famille. Ils jouent le rôle de personnes dont le sentiment social est déficient, qui n'ont pas trouvé le point de contact avec leurs semblables et qui les considèrent comme étant des ennemis. Les marques de méfiance sont très fréquentes chez eux. Ils sont toujours sur leurs gardes, de peur que quelqu'un ne profite d'eux. J'ai souvent entendu ces enfants proclamer qu'il est nécessaire d'être sans scrupules, c'est-à-dire qu'il faut profiter de ses semblables. La méfiance se glisse dans tous leurs rapports, ce qui accroît la difficulté de vivre avec eux. Automatiquement, ils ont recours à des ruses sournoises, par manque de confiance en eux-mêmes.

Il s'agit d'établir si ce désir de puissance d'une part, cette conscience sociale déficiente d'autre part sont dus à des causes différentes. Nous pouvons à coup sûr répondre par la négative car ces sentiments ne représentent que deux côtés d'une même attitude psychique. Le sentiment de coopération doit souffrir lorsque le désir de puissance existe ; en effet, dans ce dernier cas, la personne ne pense qu'à elle-même, à sa puissance, à son prestige, et agit sans la moindre considération à l'égard d'autrui.

Si un individu réussit à développer le sentiment de coopération il donne ainsi la meilleure garantie contre l'état de démoralisation.

Je suis quelque peu dérouté pour répondre à la question ce qu'il faudrait faire à une époque d'intense démoralisation comme la nôtre. Il est clair que l'attitude la plus indiquée est l'action immédiate. Même en temps de paix

complète notre civilisation est incapable d'exercer un contrôle effectif sur la démoralisation et le crime. Au mieux pouvait-elle punir, se venger, effrayer les gens, elle n'a jamais pu résoudre le problème. Elle a tenu les sujets démoralisés à distance ; or pensez au destin terrible de ces sujets que leur solitude seule avait déjà conduit au crime. Ces sujets sont devenus des criminels, parce qu'ils ont perdu le contact humain. À présent ils deviennent des délinquants par habitude, des récidivants. C'est un fâcheux usage, en outre, de rassembler, en attendant l'enquête, des adolescents démoralisés et de les mettre ensemble avec des criminels.

Nous pouvons supposer qu'environ 40 % des crimes restent ignorés. Parmi les dévoyés le pourcentage est encore plus élevé. Il y a peu de temps, un jeune assassin fut condamné, et son avocat seul savait que c'était son second crime pour lequel il était jugé. Quand des criminels se rencontrent, ils discutent du nombre de fois où ils n'ont pas été pris, ce qui rend d'autant plus difficile la lutte contre le crime et renouvelle constamment le courage du criminel en renforçant le sentiment de son héroïsme -toutefois répugnant pour nous.

Il y a également des erreurs commises dans l'attitude adoptée par la société. Les tribunaux et la police travaillent sans résultat satisfaisant, car ils centrent leur attention sur des problèmes autres que les problèmes vraiment importants et déterminants. Pour améliorer la situation, il faudrait d'abord avoir un personnel différent, plus humain. Il faudrait créer des institutions qui prendraient en charge ces enfants démoralisés et les ramèneraient à la vie sociale, non pas en les écartant, mais au contraire en les y adaptant. Cela n'est possible qu'au moyen d'une compréhension totale de leurs particularités. Rien ne pourra être réalisé si n'importe quelle personne (par exemple un officier en retraite ou un sous-officier) peut être nommée directeur d'une institution de ce genre, simplement parce qu'il jouit de protections en haut lieu. On ne doit retenir pour ces postes que des personnes qui ont un sens de la communauté fortement développé et qui connaissent parfaitement les sujets confiés à leurs soins.

Le point essentiel de ma discussion est que, dans une civilisation où chaque homme est l'ennemi de son voisin, et telle est la signification profonde de notre système économique, la démoralisation ne peut être éteinte, car la démoralisation et le crime sont les sous-produits de cette *lutte pour l'existence* pratiquée dans notre vie économique. L'ombre de cette lutte obscurcit très tôt l'âme de l'enfant, détruit son équilibre, facilite son désir de grandeur et le rend lâche et incapable de coopération.

On devrait établir une chaire de pédagogie curative pour limiter et finalement se débarrasser de cette enfance démoralisée. On comprend difficilement d'ailleurs pourquoi elle n'a pas encore été créée. De nos jours une compréhension véritable du problème est extrêmement rare. Toutes les personnes intéressées à cette question d'une façon ou d'une autre devraient être obligées d'y participer et d'exposer les moyens dont ils se servent. L'institution elle-même devrait revêtir la forme d'une sorte d'office central, donnant toutes informations sur les questions se rapportant à la prévention ou à la lutte contre la démoralisation.

De plus, des institutions régionales - en rapport avec les écoles -jouant un rôle conseiller, devraient exister pour les cas moins graves.

Pour les cas plus graves elles devraient conseiller l'entourage, afin de trouver le chemin, une méthode de traitement, que cet entourage ne pourrait jamais trouver par lui-même.

Pour conclure, les instituteurs devraient connaître la psychologie individuelle comparée et la pédagogie curative. Dès les premiers signes, ils seraient en mesure de reconnaître les symptômes de la démoralisation, et intervenant efficacement eux-mêmes arriveraient à couper le danger à sa racine, avec tact et amour. Une école modèle pour l'éducation pratique du personnel devrait également être fondée.

Pratique et théorie de la psychologie individuelle comparée

Chapitre XXX

Systeme vital infantile et comportement névrotique

[Retour à la table des matières](#)

La psychologie et la pédagogie devraient aujourd'hui s'appuyer davantage sur les expériences de la neurologie et de la psychiatrie. Le psychothérapeute nous incite impérieusement à sonder la vie psychique de l'enfant. Je me suis efforcé de démontrer que les expériences de la vie, les données du passé, les espoirs concernant l'avenir se trouvent toujours conditionnés par le style de vie respectif façonné dans la première enfance. Il suffit alors d'un peu de complaisance pour faire ressortir plus tard, d'une façon ouverte ou cachée, les anciennes lignes dynamiques et pour extérioriser l'agression accentuée contre les exigences de la société. Si l'on veut remédier aux conséquences d'une telle vie, vécue plus ou moins en fonction de l'imagination, il faut réviser ce système vital infantile. J'ai insisté suffisamment sur la nécessité de voir l'individu dans son ensemble, où les symptômes, les traits caractériels, les états affectifs, l'auto-estimation de la propre personnalité, et les rapports sexuels, mais aussi la névrose et la psychose doivent être saisis dans leur totalité. Tous

sont des moyens, artifices, aménagements servant le besoin du sujet de se hausser d'une situation inférieure vers une situation supérieure. En réalisant la destinée d'un malade, en se saisissant de son portrait psychique, le psychothérapeute constatera toujours la tension accrue du sujet, une sorte de ressentiment que le malade exprime vis-à-vis du monde, dont d'ailleurs il s'efforce de se rendre maître. C'est encore des situations infantiles que nous retraçons lorsque nous rapportons l'observation de l'âme enfantine, comment elle fait de sa peur une arme pour défendre son égoïsme, et comment le sujet s'impose ses propres contraintes pour annihiler les contraintes extérieures de la société. Il en est de même de l'attitude hésitante en face d'une décision à prendre, de la réduction des rapports sociaux à un cercle très réduit, du refus de jouer avec d'autres, du besoin de se faire tout petit afin de se soustraire aux exigences de la vie, et des idées de grandeur. Il ne faut pas considérer ces manifestations dans leur ensemble comme étant de l'infantilisme. Nous comprenons que ceux qui se sentent faibles, l'enfant, le sauvage, parfois même l'adulte, se voient contraints de recourir à pareils stratagèmes. Ils proviennent de l'enfance individuelle d'un sujet, là où la victoire ne ressort pas de l'attaque directe ou de l'action mais de l'obéissance, de la soumission ou des aspects infantiles de l'opposition, tels que le refus de nourriture, du sommeil, l'indolence, la malpropreté et les innombrables modalités de la faiblesse ostensiblement démontrée.

Dans une certaine mesure toute notre civilisation ressemble parfois à une chambre d'enfants : elle accorde au faible des privilèges particuliers. Si la vie se représente comme une lutte perpétuelle telle que la ressent l'enfant névrosé en tant que puissante prémice de son attitude, chaque échec et chaque crainte d'une décision menaçante provoqueront une attaque nerveuse, attaque qui est l'arme de la révolte d'un homme qui se sent inférieur. Cette position de lutte du névrosé, qui lui donne ses directives depuis l'enfance, se reflète dans son hypersensibilité, dans son intolérance vis-à-vis de toute contrainte, même celle de nature culturelle, et nous le montre affrontant le monde entier dans sa position isolée. Dans cette position de lutte surgissent des exhortations l'incitant à surtendre les limites de son pouvoir, comme le fait l'enfant tant qu'il n'a pas senti la brûlure du poêle allumé ou qu'il ne s'est pas heurté contre la table. La position de lutte renforcée, le besoin incessant de mesurer et de comparer, d'élaborer des projets et de s'adonner à des rêveries, l'acquisition d'artifices techniques concernant le fonctionnement des organes ainsi que le dynamisme sadique, se retrouvent plus tard chez les enfants ayant grandi dans le sentiment insupportable de l'oppression, résultat d'une éducation trop douce ou d'un développement grevé par des déficiences physiques ou intellectuelles. Il en est de même pour ceux qui croient aux tours de magie ou qui se voient ressemblant à Dieu, ou encore ceux qui dans la crainte du partenaire sexuel se réfugient dans les détours de la perversion. Un dispositif de sécurité particulièrement efficace doit ouvrir le chemin vers le sommet, mettant le sujet à l'abri de tout échec ; voici que toutes sortes d'obstacles s'interposent, comme par miracle, entre le sujet et la réalisation de ses devoirs ¹.

On ne peut nier que par cette recherche insatiable de succès, certains sujets réalisent parfois de grandes oeuvres ; à condition toutefois que, sans y prêter attention, le contact avec la société soit conservé. Ce que nous, médecins,

¹ Cf. « Le problème de la distance », dans cet ouvrage.

voyons de ces dynamismes n'en est qu'une triste caricature, où le véritable sens a été altéré afin de pouvoir freiner tout mouvement. Toute fonction d'un organe peut être pervertie par le fanatisme du faible. Afin de se soustraire à l'exigence de la réalité et de s'assurer l'apparence d'une position de martyr, la pensée sera étouffée pour céder la place à des ruminations mentales stériles. Par un système ingénieux, le repos nocturne sera perturbé afin de préparer l'incapacité au travail par la fatigue du jour. Les organes des sens, la motilité, l'appareil neurovégétatif sont troublés du fait des représentations tendancieuses et des déviations imposées par un but incompris. La faculté de s'identifier à une situation douloureuse évoque la douleur, le rappel à la mémoire de choses ordurières donne la nausée. La tendance à éviter prudemment le partenaire sexuel, tendance étayée par des idéaux adéquats, des arguments et des exigences irréelles, réduit presque totalement la faculté d'aimer, faculté déjà amoindrie par notre civilisation.

Dans de nombreux cas la spécificité de l'individu exige une position si particulière vis-à-vis du problème de l'amour et du mariage que le type caractériel et le moment de l'éclosion de la névrose se trouvent presque déterminés d'avance. Les exemples suivants nous feront comprendre à quel point il est intéressant de remonter jusqu'à l'enfance du sujet pour y trouver les ébauches du façonnage du style de vie.

1er cas. - Une agoraphobique, âgée de 34 ans, aujourd'hui fortement améliorée, souffre encore de manifestations phobiques lorsqu'elle doit prendre le train. La proximité d'une gare lui donne des tremblements et l'oblige à faire demi-tour. On a l'impression qu'un véritable cercle magique empêche la malade d'avancer. Son premier souvenir lui rappelle une dispute avec sa sœur cadette à qui elle contestait sa place. Il est hors de doute que ce souvenir a une signification particulière. Si nous traçons une ligne allant de ce souvenir à sa phobie actuelle des trains, comme si elle voulait même contester sa place en chemin de fer, nous avons l'impression que cette malade évite les situations où sa volonté de puissance ne peut se réaliser. Pareille situation reflète sa position vis-à-vis de ses frères aînés qui l'obligeaient à leur obéir. Nous pouvons nous attendre à ce que cette femme s'efforce de dominer les autres femmes, mais qu'elle se soustraie à la volonté des hommes, du conducteur de locomotive, et que finalement elle fuit l'amour et le mariage. Un détail significatif ressort d'un autre souvenir. Pendant très longtemps, étant adolescente, elle se promenait dans la propriété de ses parents, armée d'un fouet, et fouettait les domestiques masculins. Nous pouvons nous attendre à ce que dans d'autres situations elle ait également essayé de traiter l'homme en subordonné. Dans tous ses rêves les hommes apparaissent sous forme d'animaux qu'elle dompte ou qu'elle fuit. La seule fois où dans sa vie elle approcha un homme, de façon passagère, c'était (conforme à notre attente) un homme faible, homosexuel, qui, au moment de ses fiançailles, avoua son impuissance. Sa crainte des trains rappelle sa fuite devant le problème de l'amour et du mariage : elle ne peut se confier à aucune volonté étrangère.

2e cas. - On peut même retrouver le mécanisme de la « protestation virile » pendant l'enfance. Elle existe chez les filles à des degrés très variables et se traduit par une tension dans leurs rapports avec l'entourage, tension particulièrement élevée, pouvant atteindre la mesure d'un véritable délire.

La crainte de la frustration développe régulièrement une attitude fanatique de faiblesse qui nous permet de comprendre les différents aspects de l'irritabilité, du négativisme et des arrangements névrotiques. Une fillette, âgée de trois ans, apparemment tout à fait saine, présentait les manifestations suivantes : un constant besoin de se mesurer avec sa mère, une extraordinaire sensibilité vis-à-vis de tous les aspects de la contrainte et des brimades, doublée d'un grand égocentrisme et d'un puissant sens d'opposition. Il s'y ajoute par moments un refus de la nourriture, de la constipation et d'autres manifestations de révolte contre l'ordre habituel. Le degré de son négativisme s'amplifiait parfois à un point tel, qu'il devenait insupportable. Un jour, au moment du goûter, sa mère entendit le monologue suivant : « Si elle me propose du lait, je demande du café, et si c'est du café, je réclame du lait. » Son désir d'être pareille aux hommes s'exprimait fréquemment. Un jour, se trouvant devant la glace, elle demanda à sa mère : « Aurais-tu voulu, toi aussi, être un homme ? » Plus tard, ayant compris le caractère immuable du rôle sexuel, elle proposa à sa mère de lui donner une sœur, et surtout pas de frère. Elle-même, une fois grande, se réservait l'avantage de ne donner naissance qu'à des garçons. C'est ainsi qu'elle trahit sa surestimation de l'homme.

3° cas. - Une fillette âgée de trois ans, psychologiquement normale, aimait mettre les vêtements de son frère, jamais ceux de sa sœur. Un jour, à l'occasion d'une promenade, elle s'arrêta devant un magasin de confection pour garçons et voulut convaincre son père de lui acheter là ses vêtements. Lorsque le père répondit qu'un garçon ne porte pas non plus des habits de fille, elle montra dans la vitrine un manteau qui, à la rigueur, aurait pu être porté par une fille ; elle voulait au moins posséder ce vêtement. On peut réaliser dans ce cas l'évolution de la ligne dynamique en fonction du but final dicté par l'idéal masculin: la réalité étant refusée, l'apparence devrait suffire.

Dans les cas de ces deux fillettes, tout à fait typiques en ce qui concerne le mécontentement de leur rôle féminin, une question se pose . de quels moyens la pédagogie dispose-t-elle pour réconcilier cette moitié de l'humanité avec un état de choses immuable, qui lui déplaît. Il est certain que si nous n'y parvenons pas il s'installe chez ces sujets une disposition d'âme que j'ai décrite à plusieurs reprises. Un sentiment d'infériorité permanent déclenchera le mécontentement et donnera lieu à d'innombrables tentatives et artifices pour arriver malgré tout à la preuve de la supériorité personnelle. C'est ainsi que sont forgées les armes, en partie empruntées à la réalité, en partie de nature imaginaire, qui forment le tableau de la névrose. Que cet état puisse présenter des avantages, permettant un mode de vie plus intense et plus subtil, ne nous intéresse pas pour le moment, où nous nous préoccupons de trouver un remède aux innombrables désavantages résultant de cette situation. Cet état d'âme, défini par les deux pôles du sentiment d'infériorité d'une part, du désir d'égaliser l'homme d'autre part, se trouve encore accentué là où la fillette est poussée à l'arrière-plan par rapport aux garçons, lorsqu'elle réalise les limites de ses possibilités d'épanouissement et qu'en plus ses règles, sa fonction de parturiente et la ménopause semblent la menacer de leurs inconvénients. On sait que ces étapes dans la vie d'une femme sont décisives pour la révolte névrotique, et elles nous paraissent déterminantes. Ayant ainsi saisi une racine du trouble névrotique on ne peut que regretter de ne trouver ni dans l'inventaire des moyens thérapeutiques, ni dans celui des mesures pédago-

giques une possibilité de remédier aux conséquences de cette disposition d'âme. En ce qui nous concerne nous insistons sur la nécessité de définir et de faire comprendre assez tôt à l'enfant son rôle sexuel et son caractère immuable, tout en insistant sur ses innombrables possibilités dans la vie, où des difficultés peuvent être surmontées et compensées. De ce fait nous croyons pouvoir faire disparaître du travail féminin cette insécurité et cette résignation, ainsi que ce très grand besoin de valorisation, qui bien souvent montre la femme comme vivant dans des conditions psychosociales inférieures.

4e cas. - Il s'agit d'un garçon, âgé de dix ans, dont le cas nous montre comment cette « contamination » de la protestation virile concernant le sexe féminin peut atteindre également le garçon et y provoquer les mêmes manifestations. Elles résultent de la situation actuelle, qui réserve à l'homme une place privilégiée, qui non seulement flatte le garçon mais aussi l'oblige. De ce fait sa tension intérieure augmente, amplifiant ses démonstrations de force dans ses rapports avec le monde extérieur. Mais le moindre obstacle, s'opposant à un épanouissement culturel, suffit alors pour faire surgir des attitudes hostiles, des ressentiments, des besoins de domination et donner libre cours à l'imagination. Le garçon craint encore de ne pas pouvoir tenir ses engagements, de ne pas pouvoir atteindre cette mesure de la valorisation qui lui paraît nécessaire pour atteindre le but de la perfection masculine. Chez ces sujets atteints d'infériorités organiques ou élevés dans une atmosphère opprimante ou trop tendre, on constate très tôt les signes de précipitation ou d'avidité, la constante préoccupation pour arriver malgré tout, à une supériorité entraînant une attitude hésitante, l'exploitation de leur faiblesse, la persistance dans des doutes et des ruminations mentales et un mouvement de recul. D'autres fois des révoltes ouvertes ou cachées se manifestent, ainsi qu'un refus très net de coopération. Ici nous touchons au terrain de la névrose et nous pouvons dresser la liste des dégâts.

Le cas suivant concerne un garçon très myope qui, malgré tous ses efforts, n'a pas pu égaler sa sœur, son aînée de deux ans. Son agressivité se manifeste par d'incessantes querelles. Sa mère également a peu de contacts avec lui, mais c'est la personnalité du père qui dépasse le petit cercle familial par son importance : père assez despotique qui vocifère souvent contre le « gouvernement des femmes ». Le garçon se montre très influencé par la personnalité de son père mais, vu sa situation difficile, il n'a pas la certitude de pouvoir l'égaliser un jour. Sa myopie l'empêchait de se joindre aux activités de groupe des autres garçons. Ayant une fois essayé de se servir de la machine à écrire de son père, ce dernier lui interdit sèchement cette occupation. Le père était un chasseur passionné et se faisait souvent accompagner à la chasse par son fils. Cette circonstance semble lui avoir permis d'affirmer son attitude virile, lui prouvant son égalité avec le père et sa supériorité par rapport à la « gente féminine ». Car toutes les fois où le père ne l'emmenait pas à la chasse, le garçon présentait de l'énurésie, ce qui indisposa fortement son père. Plus tard l'énurésie nocturne s'installa toutes les fois où le père manifesta son autorité vis-à-vis du garçon. Ce rapport ressortit au bout de quelques conversations qui, en outre, nous permirent de comprendre comment, dans les visions du rêve, il se représentait les instruments habituels lui permettant de passer à l'acte de la miction. On pouvait facilement comprendre que son mal provenait de son désir d'accompagner le père à la chasse, de ne pas rester seul, et que dans le fond sa maladie traduisait sa révolte contre le père. Dans ces

conditions il rêvait souvent que son père était décédé. Interrogé sur ses projets d'avenir il répond qu'il voudrait devenir ingénieur, comme son père, et qu'étant adulte il engagerait une gouvernante. Il disait que, contrairement à son père, il n'avait pas l'intention de prendre femme, car les femmes ne valent pas cher et ne s'intéressent qu'à des colifichets. On peut déjà deviner la position de ce garçon face à la vie et l'arrangement de son existence. S'il persiste sur cette ligne de la peur vis-à-vis de la femme, ligne qui se trouvera renforcée par certaines circonstances, on peut prévoir une attitude qui, du fait de l'exclusion de la femme, le mènera vers l'homosexualité.

5e cas. - Un garçon, âgé de huit ans, souffrant d'un état lymphatique avec léger retard physique et psychique, m'est présenté à cause de sa masturbation. Sa mère s'occupe exclusivement de ses frères et sœurs plus jeunes. Le père est un homme coléreux qui donne constamment des ordres. Le sentiment d'infériorité du garçon s'extériorise par un comportement timide et méfiant et par une attitude reconnaissante vis-à-vis de toutes les personnes s'occupant de lui. Sa tendance à la compensation avait trouvé un domaine de prédilection dans des tours de magie, domaine qui lui a été ouvert par la lecture de contes de fées et la fréquentation du cinéma. Fasciné par cette occupation beaucoup plus que la moyenne des enfants, il était toujours à la recherche d'une baguette magique pour se transposer dans quelque pays de rêves. Dans son idée directrice il poursuivait la facilité en toute chose, en évitant toutes les difficultés et en s'efforçant d'obtenir tout gratuitement. Semblable à son père qui mettait tout le monde à son service, il s'efforçait toutefois, sous une forme caricaturale, d'exploiter son entourage. Il ne pouvait poursuivre ce chemin qu'en persévérant dans son attitude maladroite. Il cultivait donc son incapacité et sa maladresse. Depuis que la mère avait découvert ses manœuvres masturbatoires, elle recommença à s'intéresser au garçon. De ce fait il reprit de l'influence sur sa mère et sa valeur grandit. Afin de maintenir sa cote il fallait qu'il maintienne sa masturbation, ce qu'il fit d'ailleurs.

Son but d'égaliser le père s'exprima aussi par un besoin presque impulsif de se coiffer de chapeaux appartenant à des adultes et de garder dans sa bouche des fume-cigarettes.

Avant de conclure je voudrais appliquer également à l'étude des débuts de l'histoire de l'humanité notre connaissance acquise par l'observation des artifices névrotiques exercés par l'enfant. La croyance en des forces magiques, autrefois excessivement puissante, persiste aujourd'hui encore en tant que prémice du comportement humain, traduisant une confiance insuffisante en ses propres possibilités, expression du sentiment d'infériorité. La crainte du névrosé vis-à-vis de son partenaire et son ressentiment à l'égard de la femme trouvent leur équivalent dans la chasse aux sorcières et leur extermination sur le bûcher. La crainte de la névrosée concernant l'homme, sa protestation virile se reflète dans la peur du diable et de l'enfer et dans la tentative de pratiquer la sorcellerie. Les rapports entre les partenaires souffrent du fait de la dépréciation de la femme. D'une façon générale les rapports amoureux et bien souvent aussi leur éducation tendent à remplacer le naturel de cette relation par la recherche d'une attraction magique mutuelle. Les efforts pour imposer l'autorité masculine de façon absolue favorisent peu l'hygiène mentale et fertilisent plutôt la pensée délirante.

Conclusion.

[Retour à la table des matières](#)

1° Dans son aspect organique et psychique la notion de « vie » est impensable sans une « contrainte à la poursuite d'un but ». La vie exige de nous des actions. De ce fait se trouve définie la nature finaliste de la vie psychique.

2° La permanente incitation des dynamismes psychiques vers un but est déterminée chez l'homme par son sentiment d'insuffisance. Ce que nous appelons instinct indique déjà le chemin et se trouve orienté par le but. La faculté du vouloir est centrée, malgré des contradictions apparentes, sur ce but unique.

3° Semblable à l'organe déficient qui crée une situation insupportable, menant vers de nombreuses tentatives de compensation, afin de rétablir l'adaptation au monde environnant, le psychisme de l'enfant, dans son insécurité, recherche ce fond de forces -lui permettant de surmonter son sentiment d'insécurité.

4° L'exploration de la vie psychique doit compter en premier lieu avec ces tentatives et ces efforts, résultats de données constitutionnelles et de leurs utilisations variables face au milieu ambiant.

5° Chaque phénomène psychique ne peut être compris qu'en tant que chaînon d'un plan de vie unitaire. Toutes les interprétations oubliant la connexion du phénomène psychique avec l'ensemble de la structure et se contentant d'une analyse de la manifestation psychique isolée, doivent être considérées comme erronées. La « réalité » de la vie psychique n'est jamais une réalité statique, mais doit être considérée comme étant un mouvement dirigé vers un but donné.

6° Il en résulte la nécessité d'étudier les tendances du sujet.

Parmi elles nous voulons souligner les suivantes :

- Activité réaliste
- a) développement de facultés permettant d'acquérir une supériorité dans la vie
 - b) se mesurer avec son entourage ;
 - c) acquisition d'expériences et de techniques;
 - d) réaliser le caractère hostile du monde ;
 - e) utilisation de l'affection et de l'obéissance, de la haine et de l'opposition, du sentiment social et de la recherche du pouvoir pour atteindre une supériorité ;

- Imagination
- f) développement d'un « comme si » (semblant de l'imagination, de la réussite symbolique) ;
 - g) utilisation de la faiblesse
 - h) indécision, utilisation de prétextes pour éviter la décision.

7° Cette ligne dynamique est définie par les prémices d'un but final surtendu de toute-puissance et de ressemblance à Dieu, but qui pour pouvoir être efficace, doit rester dans l'inconscient. Une fois compris le sens et la signification de ce but, en contradiction avec la vérité, l'être humain pourra se soustraire à leur influence automatique et rigide par un rapprochement compréhensif des exigences réalistes de la société. Ce but surtendu se présente, suivant la constitution et les expériences, sous des modalités très différentes ; dans la psychose il peut même envahir la conscience. Le caractère inconscient du but de puissance est indispensable, étant donné sa contradiction inconciliable avec la réalité du sentiment social. On peut à peine s'attendre à un retour sur soi-même et à une compréhension profonde de soi-même de la part de l'individu, sans une intervention étrangère et compétente, étant donné le culte général des êtres humains pour la recherche de la puissance.

8° Malgré des apparences contradictoires cette recherche de la puissance se trouve réalisée suivant le schéma antithétique : « homme-femme », « en haut-en bas », « tout ou rien », et indique la somme de pouvoir que l'enfant désire s'approprier. Dans ce schéma antithétique, le pôle ressenti comme faible sera considéré comme étant l'élément hostile qui doit être combattu et soumis.

9° Toutes ces manifestations ressortent très nettement chez le névrosé, étant donné que, par son attitude hostile en face de la vie et par son schéma d'aperception spécifique, il s'est soustrait à toute révision importante de ses jugements infantiles erronés. Il y est aidé par son point de vue égocentrique.

10° Nous ne serons donc pas étonnés de voir que chaque névrosé se conduit comme s'il devait constamment fournir les preuves de sa supériorité, y compris celle vis-à-vis de la femme.

Fin du livre.